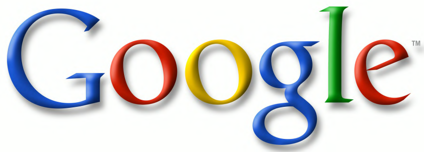

Google





Bayton

X



HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

Par M. LE SAGE.

Dernière Edition revue, & corrigée.

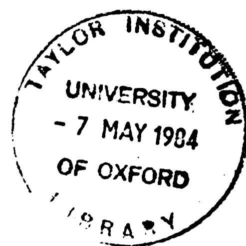
TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Par les Libraires Aſſociés.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.





DECLARATION DE L'AUTEUR.



OMME il y a des perſonnes qui ne ſçauroient lire, ſans faire des applications des caractères vicieux ou ridicules qu'elles trouvent dans les Ouvrages, je déclare à ces Lecteurs malins, qu'ils auroient tort d'appliquer les portraits qui ſont dans le preſent Livre. J'en fais un aveu public : je ne me ſuis propoſé que de repréſenter la vie des hommes telle qu'elle eſt. A Dieu ne plaiſe que j'aïe eu deſſein de déſigner quelqu'un en particulier. Qu'aucun

Lecteur ne prenne donc pour lui ce qui peut convenir à d'autres, aussi bien qu'à lui ; autrement, comme dit Phédre, il se fera connoître mal à propos. *Stultè nudabit animi conscientiam.*

On voit en Castille, comme en France, des Médecins dont la méthode est de faire un peu trop saigner leurs malades. On voit partout les mêmes vices & les mêmes originaux. J'avouë que je n'ai pas toujours exactement suivi les mœurs Espagnoles ; & ceux qui sçavent dans quel désordre vivent les Comédiennes de Madrid, pourroient me reprocher de n'avoir pas fait une peinture assez forte de leurs dereglemens : mais j'ai crû devoir les adoucir, pour les conformer à nos manieres.





GIL BLAS

AU LECTEUR.

AVANT que d'entendre l'Hiſtoire de ma vie, écoute, ami Lecteur, un conte que je vais te faire.

Deux Ecoliers alloient enſemble de Penafiel à Salamanque. Se ſentant las & alterez, ils s'arrêtérent au bord d'une fontaine, qu'ils rencontrérent ſur leur chemin. Là, tandis qu'ils ſe délaſſoient, après s'être déſalterez, ils apperçûrent par hazard auprès d'eux ſur une pierre à fleur de terre, quelques mots déja un peu effacez par le tems & par les pieds des Troupeaux, qu'on venoit abreuver à cette fontaine. Ils jettérent de l'eau ſur la pierre pour la laver, & ils lûrent ces paroles Caſtillanes: *A qui eſta encerrada el alma del Licenciado Pedro Garcias.* ICI EST ENFERMÉE L'AME DU LICENCIÉ PIERRE GARCIAS.

Le plus jeune des Ecoliers, qui étoit vif & étourdi, n'eut pas achevé de lire l'Inſcription, qu'il dit en riant de toute ſa force: *Rien n'eſt plus plaiſant! Ici eſt enfermée l'ame... Une ame enfermée!... Je voudrois ſça-*

voir quel Original a pû faire une ſi ridicule Epitaphe? En achevant ces paroles, il ſe leva pour s'en aller. Son Compagnon plus judicieux dit en lui-même : *Il y a là-deſſous quelque myſtere. Je veux demeurer ici pour l'éclaircir.* Celui-ci laiſſa donc partir l'autre; & ſans perdre de tems, ſe mit à creuſer avec ſon coûteau tout autour de la pierre. Il trouva deſſous une bourſe de cuir qu'il ouvrit. Il y avoit dedans cent ducats, avec une carte ſur laquelle étoient écrites ces paroles en Latin. SOIS MON HE'RITIER, TOI QUI AS EU ASSEZ D'ESPRIT POUR DE'MESLER LE SENS DE L'INSCRIPTION, ET FAIS UN MEILLEUR USAGE QUE MOI DE MON ARGENT. L'Ecolier ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle étoit auparavant, & reprit le chemin de Salamanque, avec l'ame du Licencié.

Qui que tu ſois, ami Lecteur, tu vas reſſembler à l'un ou à l'autre de ces deux Ecoliers. Si tu lis mes Aventures, ſans prendre garde aux inſtructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet Ouvrage: mais ſi tu le lis avec attention, tu y trouveras, ſuivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.

HISTOIRE







HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE NEUVIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas part pour les Asturies : il passe par Valladolid, où il va voir le Docteur Sangrado son ancien Maître, il rencontre par hazard le Seigneur Manuel Ordognez, Administrateur de l'Hôpital.

DANS le tems que je me disposois à partir de Madrid avec Scipion pour me rendre aux Asturies, Paul V nomma le Duc de Lerme au Cardinalat. Ce Pape voulant établir l'Inquisition dans le

Royaume de Naples, revêtit de la Pourpre ce Ministre, pour l'engager à faire agréer au Roi Philippe un si louable dessein. Tous ceux qui connoissoient parfaitement ce nouveau Membre du sacré Collège, trouverent comme moi que l'Eglise venoit de faire une belle acquisition.

Scipion qui auroit mieux aimé me revoir dans un poste brillant à la Cour, qu'enterré dans une solitude, me conseilla de me présenter devant le nouveau Cardinal: peut-être, me dit-il, que son Eminence vous voyant hors de prison par ordre du Roi, ne croira plus devoir affecter de paroître irritée contre vous, & pourra vous reprendre à son service. Monsieur Scipion, lui répondis-je, vous oubliez apparemment que je n'ai obtenu la liberté qu'à condition que je sortirai incessamment des deux Castilles. D'ailleurs, me croyez-vous déja dégoûté de mon Château de Lirias? Je vous l'ai déjà dit, & je vous le repete, quand le Duc de Lerme me rendroit ses bonnes graces, quand il m'offriroit la place même de Don Rodrigue de Calderone, je la refuserois. Mon parti est pris, je veux aller à Ovie-

de chercher mes parens, & me retirer avec eux, auprès de la Ville de Valence. Pour moi, mon ami, si tu te repens d'avoir lié ton sort au mien, tu n'as qu'à me le dire; je suis prêt à te donner la moitié de mes espèces, avec quoi tu demeureras à Madrid, où tu pousseras ta fortune le plus loin qu'il te sera possible.

Comment donc, reprit mon Sécretaire un peu touché de ces paroles, pouvez-vous me soupçonner d'avoir quelque répugnance à vous suivre dans votre retraite? ce soupçon blesse mon zèle & mon attachement. Quoi, Scipion, ce fidèle serviteur, qui pour partager vos peines auroit volontiers passé le reste de ses jours avec vous dans la Tour de Ségovie, ne vous accompagneroit qu'à regret dans un séjour qui lui promet mille délices! Non, Monsieur, non, je n'ai pas envie de vous détourner de votre résolution. Il faut que je vous avoüe ma malice: lorsque je vous ai conseillé de vous montrer au Duc de Lerme, c'est que j'ai été bien aise de vous sonder, pour sçavoir s'il ne restoit point encore en vous quelques semences d'ambition. Hé bien, puisque vous

êtes si détaché des grandeurs, abandonnons donc promptement la Cour, pour aller joüir de ces plaisirs innocens & délicieux dont nous nous formons une si charmante idée.

Nous partîmes en effet bientôt après tous deux dans une chaise tirée par deux bonnes mules conduites par un Garçon dont je jugeai à propos d'augmenter ma suitte. Nous couchâmes le premier jour à Alcala de Henarès, & le second à Segovie, d'où sans m'arrêter à voir le généreux Châtelain Tordesillas, je gagnai Penafiel sur le Duero, & le lendemain Valladolid. A la vûë de cette derniere Ville, je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir. Mon Compagnon qui l'entendit, m'en demanda la cause: Mon enfant, lui disje, c'est que j'ai long-tems éxercé ici la Medecine. Je n'y puis penser tranquilement. Ma conscience m'en fait dans ce moment de secrets reproches. Que disje, il me semble que tous les malades que j'ai tués, sortent de leurs tombeaux pour venir me mettre en pièces. Quelle imagination, dit mon Secretaire! en vérité, Seigneur de Santillane, vous êtes trop bon. Pourquoi vous repentir

d'avoir fait votre métier ? Voyez les plus vieux Médecins ; ont-ils de pareils remords ? Oh que non ! Ils vont toujours leur train, rejettant sur la nature les accidens funestes, & se faisant honneur des évênemens heureux.

Il est vrai, repris-je que le Docteur Sangrado, de qui je suivois fidellement la méthode, étoit de ce caractere-là. Il avoit beau voir périr tous les jours vingt personnes entre ses mains : il étoit si persuadé de l'excellence de la saignée & de la fréquente boisson : qu'il appelloit ses deux spécifiques pour toute sorte de maladies, qu'au lieu de s'en prendre à ses remèdes, il croyoit que les Malades ne mouroient que faute d'avoir assez bû & d'avoir été assez saignés. Vive-Dieu, s'écria Scipion en faisant un éclat de rire, vous me parlez-là d'un personnage incomparable. Si tu es curieux de le voir & de l'entendre, lui dis-je, tu pourras dès demain satisfaire ta curiosité, pourvû que Sangrado vive encore, & qu'il soit à Valladolid, ce que j'ai de la peine à croire ; car il étoit déja vieux quand je l'ai quitté, & il s'est écoulé bien des années depuis ce tems-là.

Notre premier soin en arrivant dans

l'hôtellerie où nous allâmes descendre ;
fut de nous informer de ce Docteur.
Nous apprîmes qu'il n'étoit pas encore
mort ; mais que ne pouvant plus à son
âge faire de visites, ni se donner de
grands mouvemens, il avoit abandonné le pavé à trois ou quatre autres Docteurs qui s'étoient mis en réputation
par une nouvelle pratique, qui ne valoit guère mieux que la sienne. Nous
résolumes donc de nous arrêter à Valladolid le jour suivant, tant pour laisser
reposer nos mules que pour voir le Seigneur Sangrado. Nous nous rendîmes
chez lui sur les dix heures du matin ;
nous le trouvâmes assis dans un fauteüil
un livre à la main. Il se leva sitôt qu'il
nous apperçut, vint au devant de nous
d'un pas assez ferme pour un septuagenaire, & nous demanda ce que nous lui
voulions. Monsieur le Docteur, lui disje, regardez-moi, je vous prie attentivement. Est-ce que vous ne me remettez point ? J'ai pourtant l'honneur d'être
un de vos Eleves. Ne vous souvient-il
plus d'un certain Gil Blas, qui étoit
autrefois votre Commensal & votre
Substitut ? Quoi, c'est vous Santillane,
me répondit-il, en m'embrassant d'un

tir affectueux ? Je ne vous aurois pas reconnu. Je suis bien aise de vous revoir. Qu'avez-vous fait depuis notre séparation ? vous avez toujours pratiqué la Medecine. C'est à quoi, repris-je, j'avois assez de penchant ; mais de fortes raisons m'en ont empêché.

Tant pis, reprit Sangrado, avec les principes que vous aviez reçûs de moi, vous seriez devenu un habile Medecin, pourvû que le Ciel vous eût fait la grace de vous préserver de l'amour dangereux de la Chimie. Ah, mon fils, poursuivit-il d'un ton douloureux & déclamateur, quel changement dans la Medecine depuis quelques années ! Vous m'en voyez surpris & indigné avec raison. On ôte à cet art l'honneur & la dignité. Cet Art, qui dans tous les tems a respecté la vie des hommes, est en proye à la témérité, à la présomption & à l'*impéritie* ; car les faits parlent, & bientôt les pierres crieront contre le brigandage des nouveaux Praticiens : *lapides clamabunt*. On voit dans cette Ville des Médecins ou soi-disant tels, qui se sont attelés au char de triomphe de l'Antimoine : *currus triumphalis Antimonii*. Des échappés de l'Ecole de Para-

celſe, des adorateurs du *Kermès*, des Gueriſſeurs de haſard, qui font conſiſter toute la ſcience de la Médecine à ſçavoir préparer des drogues Chymiques. Que vous dirai-je! Tout eſt méconnoiſſable dans leur méthode; la Saignée du pied par exemple; jadis ſi rare, eſt aujourd'hui preſque la ſeule qui ſoit en uſage. Les Purgatifs autrefois doux & benins ſont changés en Emétique & en Kermès. Ce n'eſt plus qu'un cahos, où chacun ſe permet ce qu'il veut, & franchit les bornes de l'ordre & de la ſageſſe que nos premiers Maîtres ont poſées.

Quelque envie que j'euſſe de rire en entendant une ſi comique déclamation, j'eus la force d'y réſiſter; je fis plus, je déclamai contre le Kermès ſans ſçavoir ce que c'étoit, & donnai au Diable à tout hazard ceux qui l'ont inventé. Scipion remarquant que je m'égayois dans cette ſcêne, y voulut mettre auſſi du ſien. Monſieur le Docteur, dit-il à Sangrado, comme je ſuis petit neveu d'un Médecin de la vieille Ecole, qu'il me ſoit permis de me révolter avec vous contre les remedes de la Chymie. Feu mon grand Oncle, à qui Dieu faſſe mi-

séricorde, étoit si chaud partisan d'Hipocrate, qu'il s'est souvent battu contre les Empiriques qui ne parloient pas avec assez de respect de ce Roi de la Médecine. Bon sens ne peut mentir; je servirois volontiers de bourreau à ces Novateurs ignorans, dont vous vous plaignez avec tant de justice & d'éloquence. Quel désordre ces miserables ne causent-ils pas dans la société civile?

Ce désordre, dit le Docteur, va plus loin qu'on vous ne pensez. Il ne m'a servi de rien de publier un livre contre le brigandage de la Médecine; au contraire, il augmente de jour en jour. Les Chirurgiens dont la rage est de vouloir faire les Médecins, se croyent capables de l'être, dès qu'il ne faut que donner du Kermès & de l'Emétique, à quoi ils joignent des saignées du pied à leur fantaisie. Ils vont même jusqu'à mêler le Kermès dans les Apozèmes & les Potions cordiales, & les voilà de pair avec les grands Faiseurs en Médecine. Cette contagion se répand jusques dans les Cloîtres. Il y a parmi les Moines des Freres qui sont tout ensemble Apotiquaires & Chirurgiens. Ces Singes de Médecins s'appliquent à la Chymie, &

font des drogues pernicieuſes avec leſquelles ils abrégent la vie de leurs Réverends Peres. Enfin il y a dans Valladolid plus de ſoixante Monaſteres tant d'hommes que de filles : jugez du ravage qu'y fait le Kermès avec l'Emetique & la Saignée du pied. Seigneur Sangrado, lui dis-je alors, vous avez bien raiſon d'être en colère contre ces Empoiſonneurs ; je gémis avec vous, & partage vos allarmes ſur la vie des hommes manifeſtement menacée par une méthode ſi différente de la vôtre. Je crains fort que la Chymie n'occaſionne un jour la perte de la Médecine, comme la fauſſe monnoye cauſe la ruïne des Etats. Faſſe le Ciel que ce jour fatal ne ſoit pas prêt d'arriver.

Dans cet endroit de notre converſation, nous vîmes paroître une vieille Servante qui apportoit au Docteur une ſoûcoupe, ſur laquelle il y avoit un petit pain mollet, un verre avec deux caraffes, dont l'une étoit pleine d'eau, & l'autre de vin. Après qu'il eût mangé un morceau, il but un coup, où il y avoit à la vérité les trois quarts d'eau, mais cela ne le ſauva point des reproches qu'il me donnoit ſujet de lui fai-

re. Ah, ah, lui dis-je, Monſieur le Docteur, je vous prens ſur le fait. Vous buvez du vin! vous qui vous êtes toujours déclaré contre cette boiſſon: vous qui pendant les trois quarts de votre vie, n'avez bû qne de l'eau, & qui êtes cauſe que depuis dix ans je n'ai pas bû une goutte de vin; Depuis quand êtes-vous devenu ſi contraire à vous même? Vous ne ſçauriez vous excuſer ſur votre âge, puiſque dans un endroit de vos écrits, vous définiſſez la vieilleſſe comme une phtiſie naturelle qui nous deſſéche & nous conſume; que ſur cette définition vous déplorez l'ignorance des perſonnes qui appelleut le vin, le lait des vieillards. Que direz-vous donc pour vous juſtifier.

Vous me faites la guerre bien injuſtement, me répondit le vieux Médecin. Si je buvois du vin pur, vous auriez raiſon de me regarder comme un infidèle obſervateur de ma propre méthode; mais vous voyez que mon vin eſt bien trempé. Autre contradiction, lui répliquai-je, mon cher Maître; ſouvenez-vous que vous trouviez mauvais que le Chanoine Sedillo bût du vin,

quoiqu'il y mêlât beaucoup d'eau. Avoüez de bonne grace que vous avez reconnu votre erreur, & que le vin n'est pas une funeste liqueur, comme vous l'avez avancé dans vos ouvrages, pourvû qu'on n'en boive qu'avec modération.

Ces paroles embarrasserent un peu notre Docteur. Il ne pouvoit nier qu'il eût défendu dans ses livres l'usage du vin; mais la honte & la vanité l'empêchant de convenir que je lui faisois un juste reproche, il ne sçavoit que me répondre & il en étoit tout confus. Pour le tirer d'embarras, je changeai de matiere; & un moment après je pris congé de lui, en l'exhortant à tenir contre les nouveaux Praticiens: Courage, lui dis-je; Seigneur Sangrado, ne vous lassez pas de décrier le Kermès, & frondez sans cesse la Saignée du pied. Si malgré votre zèle & votre amour pour l'*Orthodoxie* Médecinale, cette engeance Empirique vient à bout de ruiner la discipline, vous aurez du moins la consolation d'avoir fait tous vos efforts pour la maintenir.

Comme nous nous en retournions à l'Hôtellerie, mon Sécrétaire & moi,

nous entretenant tous deux du caractere réjoüissant & original de ce Docteur, il passa près de nous dans la ruë un homme de cinquante cinq à soixante ans, qui marchoit les yeux baissés, tenant un gros chapelet à la main. Je le considerai attentivement, & le reconnus sans peine pour le Seigneur Manuel Ordognez, ce bon Administrateur d'Hôpital, dont il est fait une mention si honorable dans le premier Tome de mon Histoire. Je l'abordai avec de grandes démonstrations de respect, en disant Serviteur au vénérable & discret Seigneur Manuel Ordognez, l'homme du monde le plus propre à conserver le bien des Pauvres. A ces mots, il me regarda fixement, & me répondit que mes traits ne lui étoient pas inconnus, mais qu'il ne pouvoit se rappeller où il m'avoit vû. Je n'en suis point étonné, repris-je. Il n'est pas surprenant que vous n'ayez pas fait attention à moi. J'allois chez vous dans le tems que vous aviez à votre service un de mes amis nommé Fabrice Nugnez. Ah! Je m'en souviens présentement, répartit l'Administrateur avec un souris malin, à telles enseignes que vous étiez tous deux de

nos enfans; vous avez fait ensemble bien des tours de jeunesse. Hé, qu'est-il devenu ce pauvre Fabrice? Toutes les fois que je pense à lui, j'ai de l'inquiétude sur ses petites affaires.

C'est pour vous en apprendre des nouvelles, dis-je au Seigneur Manuel, que j'ai pris la liberté de vous arrêter dans la ruë. Fabrice est à Madrid, où il s'occupe à faire des œuvres mêlées. Qu'appellez-vous des œuvres mêlées, me répliqua-t'il? cela me paroît équivoque. Je veux dire, lui repartis-je, qu'il écrit en vers & en prose. Il fait des Comédies & des Romans. En un mot, c'est un garçon qui a du génie, & qui est reçu fort agréablement dans les bonnes maisons. Mais dit l'Administrateur, comment est-il avec son Boulanger? Pas si bien, lui répondis-je, qu'avec les personnes de condition; entre nous, je ne le crois pas fort riche. Oh je n'en doute nullement, reprit Ordognez. Qu'il fasse sa cour aux grands Seigneurs tant qu'il lui plaira, ses complaisances, ses flateries, ses bassesses lui rapporteront encore moins que ses ouvrages. Je vous le prédis, vous le verrez quelque jour à l'Hôpital.

Cela pourra bien être, lui répliquai-

je; la Poësie en a amené là bien d'autres. Mon ami Fabrice auroit beaucoup mieux fait de demeurer attaché à votre Seigneurie: il rouleroit aujourd'hui sur l'or. Il seroit du moins fort à son aise, dit Manuel; je l'aimois & j'allois en l'élevant de poste en poste, lui procurer dans la maison des Pauvres un établissement solide, lorsqu'il lui prit fantaisie de donner dans le bel esprit. L'insensé il composa une Comédie qu'il fit représenter par des Comédiens qui étoient dans cette Ville; la Piéce réussit, & la tête tourna dès ce moment à l'Auteur. Il se crut un nouveau Lope de Vega, & préférant la fumée des applaudissemens du Public, aux avantages réels que mon amitié lui préparoit, il me demanda son congé. Je voulus par compassion lui faire changer de sentiment, mais je ne pus le persuader. Je lui remontrai vainement qu'il laissoit l'os pour courir après l'ombre, je ne pus retenir ce fou, que la fureur d'écrire entraînoit. Il ne connoissoit pas son bonheur, ajoûta l'Administrateur. Le Garçon que j'ai pris après lui, pour me servir, en peut rendre un bon témoignage: Plus raisonnable que Fabrice avec moins d'es-

prit, il ne s'est uniquement appliqué qu'à bien s'acquiter de ses commissions, & qu'à me plaire. Aussi l'ai-je poussé comme il le méritoit ; il remplit actuellement à l'Hôpital deux emplois dont le moindre est plus que suffisant pour faire subsister un honnête homme chargé d'une grosse famille.

CHAPITRE II.

Gil Blas continuë son voyage, & arrive heureusement à Oviedo. Dans quel etat il retrouva ses parens. Mort de son pere ; suites de cette mort.

DE Valladolid, nous nous rendîmes en quatre jours à Oviedo, sans avoir fait en chemin aucune mauvaise rencontre, malgré le proverbe qui dit que les voleurs sentent de loin l'argent des voyageurs. Il y auroit eu pourtant un assez beau coup à faire pour eux ; & deux habitans seulement d'un soûterrain nous auroient sans peine enlevé nos doublons ; car je n'avois pas appris à la Cour à devenir brave, & Bertrand mon *Moço de mulas*, ne paroissoit pas d'humeur à se faire

faire tuer pour défendre la bourse de son maître. Il n'y avoit que Scipion qui fût un peu spadassin.

Il étoit nuit quand nous arrivâmes dans la Ville. Nous allâmes loger dans une hôtellerie, tout auprès de chez mon oncle le Chanoine Gil Perez. J'étois bien aise de m'informer dans quel état se trouvoient mes parens, avant que de me présenter devant eux, & pour le sçavoir, je ne pouvois mieux m'adresser qu'à l'Hôte ou qu'à l'Hôtesse de ce cabaret, que je connoissois pour des gens qui ne pouvoient ignorer les affaires de leurs voisins. En effet, l'Hôte m'ayant reconnu après m'avoir envisagé avec attention, s'écria: Par S. Antoine de Pade! voici le fils du bon Ecuyer Blas de Santillane. Oüi vraiment, dit l'Hôtesse, c'est lui-même; Je le reconnois bien. Il n'a presque point changé, c'est ce petit éveillé de Gil Blas qui avoit plus d'esprit qu'il n'étoit gros. Il me semble que je le vois encore, qui vient avec sa bouteille chercher ici du vin pour le souper de son oncle.

Madame, lui dis-je, vous avez une heureuse mémoire; mais de grace, apprenez-moi des nouvelles de ma famille

Mon pere & ma mere ne ſont pas ſans doute dans une agréable ſituation. Cela n'eſt que trop véritable, répondit l'Hôteſſe ; dans quelque état fâcheux que vous puiſſiez vous les repréſenter, vous ne ſçauriez vous imaginer des perſonnes qui ſoient plus à plaindre. Le bon homme Gil Perez eſt devenu paralytique de la moitié du corps, & n'ira pas loin ſelon toutes les apparences : votre pere qui demeure depuis peu chez ce Chanoine, a une fluxion de poitrine, ou pour mieux dire, il eſt dans ce moment entre la vie & la mort ; & votre mere, qui ne ſe porte pas trop bien, eſt obligée de ſervir de Garde à l'un & à l'autre. Telle eſt leur ſituation.

Sur ce rapport, qui me fit ſentir que j'étois fils, je laiſſai Bertrand avec mon équipage à l'hôtellerie ; & ſuivi de mon Sécretaire qui ne voulut point m'abandonner, je me rendis chez mon oncle. D'abord que je parus devant ma mere, une émotion que je lui cauſai, lui annonça ma préſence avant que ſes yeux euſſent démêlé mes traits : Mon fils, me dit-elle triſtement après m'avoir embraſſé, venez voir mourir votre pere ; vous venez aſſez à tems pour être frapé de



ce cruel ſpectacle. En achevant ces paroles, elle me mena dans une chambre où le malheureux Blas de Santillane, couché dans un lit qui marquoit bien la pauvreté d'un Ecuyer, touchoit à son dernier moment. Quoiqu'environné des ombres de la mort, il avoit encore quelque connoiſſance: Mon cher ami, lui dit ma mere, voici Gil Blas votre fils, qui vous prie de lui pardonner les chagrins qu'il vous a cauſez, & qui vous demande votre bénédiction. A ce diſcours, mon pere ouvrit des yeux qui commençoient à ſe fermer pour jamais; il les attacha ſur moi, & remarquant malgré l'accablement où il ſe trouvoit, que j'étois touché de ſa perte, il fut attendri de ma douleur. Il voulut parler, mais il n'en eut pas la force. Je pris une de ſes mains, & tandis que je la baignois de larmes, ſans pouvoir prononcer un mot, il expira, comme s'il n'eut attendu que mon arrivée pour rendre le dernier ſoupir.

Ma mere étoit trop préparée à cette mort, pour s'en affliger ſans modération; j'en fus peut-être plus pénétré qu'elle, quoique mon pere ne m'eut donné de ſa vie la moindre marque d'amitié.

Outre qu'il suffisoit pour le pleurer que je fusse son fils, je me reprochois de ne l'avoir point secouru ; & quand je pensois que j'avois eu cette dureté, je me regardois comme un monstre d'ingratitude, ou plûtôt comme un parricide. Mon oncle que je vis ensuite étendu sur un autre grabat & dans un état pitoyable, me fit éprouver de nouveaux remords. Toutes les obligations que je lui avois vinrent s'offrir à mon esprit. Fils dénaturé, me dis-je à moi-même, considere pour ton supplice la misére où sont tes parens. Si tu leur avois fait quelque part du superflu des biens que tu possédois avant ta prison, tu leur aurois procuré des commodités que le revenu de la Prébende ne peut leur fournir, & tu aurois peut-être prolongé la vie de ton pere.

L'infortuné Gil Perez étoit retombé en enfance. Il n'avoit plus de mémoire, plus de jugement. Il ne me servit de rien, de le presser entre mes bras, & de lui donner des témoignages de ma tendresse, il n'y parut pas sensible. Ma mere avoit beau lui dire que j'étois son neveu Gil Blas, il m'envisageoit d'un air imbecile sans répondre rien. Quand le sang & la recon-

noiſſance ne m'auroient pas obligé à plaindre un oncle à qui je devois tant, je n'aurois pû m'en défendre en le voyant dans une ſituation ſi digne de pitié.

Pendant ce tems-là, Scipion gardoit un morne ſilence, partageoit mes peines & confondoit par amitié ſes ſoupirs avec les miens. Comme je jugeai que ma mere après une ſi longue abſence voudroit m'entretenir, & que la préſence d'un homme qu'elle ne connoiſſoit pas pourroit la gêner, je le tirai à part, & lui dis : Va, mon enfant, va te repoſer a l'hôtellerie, & me laiſſe ici avec ma mere. Nous allons avoir enſemble un entretien qui durera long-tems. La bonne Dame, ſi tu reſtois avec nous, te croiroit peut-être de trop dans une converſation qui ne roulera que ſur des affaires de famille. Scipion ſe retira de peur de nous contraindre, & j'eus effectivement avec ma mere un entretien qui dura toute la nuit. Nous nous rendîmes mutuellement un compte fidelle de ce qui nous étoit arrivé à l'un & l'autre, depuis ma ſortie d'Oviedo. Elle me fit un ample détail des chagrins qu'elle avoit eſſuyés dans les maiſons où elle avoit été Duegne, & me dit là ;

deſſus une infinité de choſes que je n'aurois pas été bien aiſe que mon Sécretaire eût entenduës, quoique je n'euſſe rien de caché pour lui. Avec tout le reſpect que je dois à la mémoire de ma mere, la Dame étoit prolixe dans ſes récits ; elle m'auroit fait grace de trois quarts de ſon Hiſtoire, ſi elle en eût ſupprimé les circonſtances inutiles.

Elle finit enfin ſa narration, & je commençai la mienne. Je paſſai légerement ſur toutes mes avantures ; mais lorſque je parlai de la viſite que le fils de Bertrand Muſcada Epicier d'Oviedo, m'étoit venu faire à Madrid, je m'étendis fort ſur cet article. Je vous l'avouerai, dis-je à ma mere, je reçus très-mal ce Garçon, qui pour s'en venger, vous aura fait ſans doute un affreux portrait de moi. Il n'y a pas manqué, répondit-elle. Il vous trouva, nous dit-il, ſi fier de la faveur du premier Miniſtre de la Monarchie, qu'à peine daignâtes-vous le reconnoître ; & quand il vous détailla nos miſéres, vous l'écoutâtes d'un air glacé. Comme les peres & les meres, ajouta-t-elle, cherchent toujours à excuſer leurs enfans, nous ne pûmes croire que vous euſſiez un ſi mauvais cœur. Votre arri-

vée à Oviedo justifie la bonne opinion que nous avions de vous, & la douleur dont je vous vois saisi acheve de faire votre apologie.

Vous jugez de moi trop favorablement, lui répliquai-je; il y a du vrai dans le rapport du jeune Mascada. Lorsqu'il vint me voir, je n'étois occupé que de ma fortune; & l'ambition qui me dominoit, ne me permettoit guère de penser à mes parens. Il ne faut donc pas s'étonner si dans cette disposition je fis un accueil peu gracieux à un homme, qui m'abordant d'un air grossier, me dit brutalement qu'ayant appris que j'étois plus riche qu'un Juif, il venoit me conseiller de vous envoyer de l'argent, attendu que vous en aviez grand besoin; il me reprocha même dans des termes peu mesurés, mon indifference pour ma famille. Je fus choqué de sa franchise, & perdant patience, je le poussai par les épaules hors de mon cabinet. Je conviens que j'eus tort dans cette rencontre; j'aurois dû faire réflexion que ce n'étoit pas votre faute, si l'Epicier manquoit de politesse, & que son conseil ne laissoit pas d'être bon à suivre, quoiqu'il eût été donné malhonnêtement.

C'eſt ce que je me répréſentai un moment après que j'eus chaſſé Muſcada. Malgré la colere qui me dominoit, la voix du ſang ſe fit entendre; je me rappellai tous mes devoirs envers mes parens; & rougiſſant de honte de les remplir ſi mal, je ſentis des remords dont je ne puis néanmoins me faire honneur auprès de vous, puiſqu'ils furent bientôt étouffés par l'avarice & l'ambition. Mais dans la ſuite ayant été enfermé par ordre du Roi dans la Tour de Ségovie, j'y tombai dangereuſement malade, & c'eſt cette heureuſe maladie qui vous a rendu votre fils. Oüi, c'eſt ma maladie & ma priſon qui ont fait reprendre à la nature tous ſes droits, & qui m'ont entierement détaché de la Cour. Je ſuis revenu de cette vie tumultueuſe. Je ne reſpire plus que la ſolitude, & je ne ſuis venu aux Aſturies que pour vous prier de vouloir bien partager avec moi les douceurs d'une vie retirée. Si vous ne rejettez pas ma priere, je vous conduirai à une Terre que j'ai dans le Royaume de Valence, & nous vivrons là très-commodement. Vous jugez bien que je me propoſois d'y mener auſſi mon pere; mais puiſque le Ciel en a ordonné autre-

autrement, que j'aye du moins la satisfaction de posséder chez moi ma mere, & de pouvoir réparer par toutes les attentions imaginables le tems que j'ai passé sans lui être utile.

Je vous sçai très-bon gré de vos loüables intentions, me dit alors ma mere, & je m'en irois avec vous sans balancer, si je n'y trouvois des difficultés; je n'abandonnerai pas votre oncle mon frere dans l'état où il est; & je suis trop accoutumée à ce pays-ci pour m'en éloigner. Cependant comme la chose mérite d'être mûrement examinée, je veux y rêver à loisir. Ne nous occupons présentement que du soin des funérailles de votre pere. Chargeons-en, lui dis-je, ce jeune homme que vous avez vû avec moi; c'est mon Sécretaire, il a de l'esprit & du zèle; nous pouvons nous en reposer sur lui.

A peine eus-je prononcé ces paroles, que Scipion revint; il étoit déja jour. Il nous demanda si nous n'avions pas besoin de son ministère dans l'embarras où nous étions. Je répondis qu'il arrivoit fort à propos pour recevoir un ordre important que j'avois à lui donner. Dès qu'il sçut dequoi il s'agissoit: Cela suf-

fit, me dit-il, j'ai déja toute cette cérémonie arrangée dans ma tête; vous pouvez vous en fier à moi. Prenez garde, lui dit ma mere, de faire un enterrement qui ait un air pompeux. Il ne sçauroit être trop modeste pour mon époux, que toute la ville a connu pour un Ecuyer des plus mal-aisés. Madame, répartit Scipion, quand il auroit été encore plus pauvre, je n'en rabattrois pas deux maravedis. Je ne regarde-là dedans que mon Maître. Il a été favori du Duc de Lerme, son pere doit être enterré noblement.

J'approuvai le dessein de mon Secretaire. Je lui recommandai même de ne point épargner l'argent; un reste de vanité que je conservois encore se réveilla dans cette occasion. Je me flatai qu'en faisant de la dépense pour un pere qui ne me laissoit aucun héritage, je ferois admirer mes manieres généreuses. De son côté, ma mere quelque contenance de modestie qu'elle affectât, n'étoit point fâchée que son mari fût inhumé avec éclat. Nous donnâmes donc carte blanche à Scipion, qui sans perdre de tems, alla prendre toutes les mesures nécessaires pour rendre les funérailles superbes.

Il n'y réüssit que trop bien. Il fit des obsèques si magnifiques, qu'il révolta contre moi la ville & les fauxbourgs; tous les habitans d'Oviedo, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent choqués de mon ostentation & firent là-dessus des gloses peu honorables pour moi. Ce Ministre fait à la hâte, disoit l'un, a de l'argent pour enterrer son pere, mais il n'en avoit point pour le nourrir: il auroit mieux vallu, disoit l'autre, qu'il eût fait plaisir à son pere vivant, que de lui faire tant d'honneur après sa mort. Enfin, les coups de langue ne me furent point épargnés; chacun lança son trait. Ils n'en demeurerent pas là: ils nous insulterent Scipion, Bertrand & moi, quand nous sortîmes de l'Eglise; ils nous chargérent d'injures, nous accablerent de huées, & conduisirent Bertrand à l'hôtellerie à coups de pierres. Pour dissiper la canaille qui s'étoit attroupée devant la maison de mon oncle, il fallut que ma mere se montrât & protestât publiquement qu'elle étoit fort contente de moi. Il y en eût d'autres qui coururent au cabaret où étoit ma chaise dans le dessein de la briser, ce qu'ils auroient fait indubitablement,

ſi l'Hôte & l'Hoteſſe n'euſſent trouvé moyen d'appaiſer ces eſprits furieux & de les détourner de leur réſolution.

Tous ces affronts qu'on me faiſoit & qui étoient autant d'effets des diſcours que le jeune Epicier avoit tenus de moi dans la Ville, m'inſpirerent tant d'averſion pour mes compatriotes, que je me déterminai à quitter bientôt Oviedo, où ſans cela j'aurois fait peut-être un aſſez long ſéjour. Je le déclarai tout net à ma mere, qui ſe ſentant elle-même très mortifiée de l'accueil dont le peuple m'avoit régalé, ne s'oppoſa point à un ſi prompt départ. Il ne fut plus queſtion que de ſçavoir de quelle ſorte j'en uſerois avec elle: Ma mere, lui dis-je, puiſque mon oncle a beſoin de votre aſſiſtance, je ne vous preſſerai plus de m'accompagner; mais comme il ne paroît pas éloigné de ſa fin, promettez-moi de venir me rejoindre à ma Terre auſſitôt qu'il ne ſera plus. J'attends de vous cette marque d'affection.

Je ne vous ferai point cette promeſſe, répondit ma mere, car je ne la tiendrois pas. Je veux paſſer le reſte de mes jours dans les Aſturies & dans une parfaite indépendance. Ne ſerez-vous

pas toujours, lui répliquai-je, maîtresse absoluë dans mon Château? Je n'en sçais rien, repartit-elle; vous n'avez qu'à devenir amoureux de quelque petite fille; vous l'épouserez; elle sera ma bru; je serai sa belle mere, nous ne pourrons vivre ensemble. Vous prévoyez, lui dis-je, les malheurs de trop loin. Je n'ai aucune envie de me marier; mais quand la fantaisie m'en prendroit, je vous réponds que j'obligerois bien ma femme à se soumettre aveuglément à vos volontés. C'est me répondre témerairement, reprit ma mere; & je demanderois caution de la caution. Je craindrois que votre complaisance pour votre épouse ne l'emportât sur la force du sang; & je ne voudrois pas jurer que dans nos brouilleries vous ne prissiez plûtôt le parti de votre femme que le mien, quelque tort qu'elle pût avoir.

Vous parlez à merveille, Madame, s'écria mon Sécretaire, en se mêlant à la conversation; je crois, comme vous, que les brus dociles sont bien rares. Cependant pour vous accorder vous & mon Maître, puisque vous voulez absolument demeurer, vous dans les Asturies, & lui dans le Royaume de Valence, il faut

qu'il vous fasse une pension de cent pistoles, que je vous apporterai ici tous les ans. Par ce moyen, la mere & le fils vivront fort satisfaits à deux cens lieuës l'un de l'autre. Les deux parties intéressées approuverent la convention proposée; après quoi je payai la premiere année d'avance; & je sortis d'Oviedo le lendemain avant le jour, de peur d'être traité par la populace comme un saint Etienne. Telle fut la réception que l'on me fit dans ma Patrie. Belle leçon pour les hommes du commun, lesquels après s'être enrichis hors de leurs pays, y veulent retourner pour y faire les gens d'importance. Plus ils y feront briller de richesses, plus ils seront haïs de leurs compatriotes.



CHAPITRE III.

Gil Blas prend la route du Royaume de Valence, & arrive enfin à Lyrias; description de son Château, comment il y fut reçû, & qu'elles gens il y trouva.

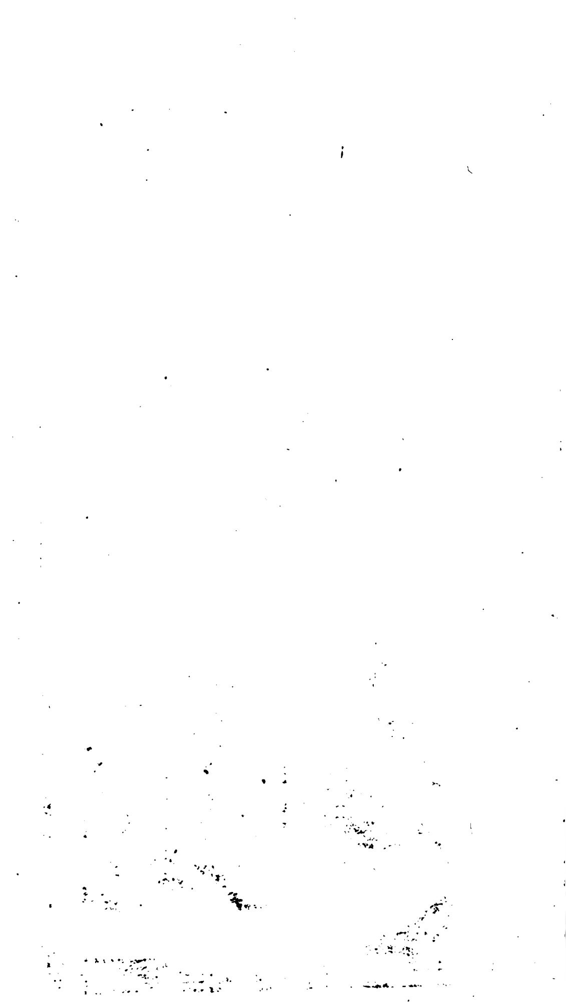
NOUS prîmes le chemin de Leon, ensuite celui de Palencia, & continuant notre voyage à petites journées, nous arrivâmes au bout de la dixiéme à la ville de Segorbe, d'où le lendemain dans la matinée nous nous rendîmes à ma Terre, qui n'en est éloignée que de trois lieuës. A mesure que nous nous en approchions, je prenois plaisir à voir mon Sécretaire observer avec beaucoup d'attention tous les Châteaux qui s'offroient à sa vûe, à droite & à gauche dans la campagne. Lorsqu'il en appercevoit un de grande apparence, il ne manquoit pas de me dire en me le montrant du doigt: Je voudrois bien que ce fût là notre retraite.

Je ne sçais, lui dis-je, mon ami, quelle idée tu as de notre habitation; mais si tu t'imagines que c'est une mai-

ſon magnifique, une Terre de grand Seigneur, je t'avertis que tu te trompes furieuſement.

Si tu veux n'être pas la dupe de ton imagination, répreſente-toi la petite maiſon qu'Horace avoit dans le pays des Sabins près de Tibur, & qui lui fut donnée par Mécenas. Don Alphonſe m'a fait à peu près le même préſent. Tant pis, s'écria Scipion. Je ne dois donc m'attendre qu'à voir une chaumiere. Ce n'en eſt pas tout à fait une, lui répondis-je, mais ſouviens-toi, que je t'en ai toujours fait une deſcription très-modeſte; & dès ce moment, tu peux juger par toi-même ſi j'en ai fait une fidelle peinture. Jette les yeux du côté du Guadalaviar, & regarde ſur ſes bords auprès de ce hameau de neuf à dix feux, cette maiſon qui a quatre petits pavillons; c'eſt mon Château.

Comment diable, dit alors mon Sécretaire d'un ton de voix admiratif, c'eſt un bijou que cette Maiſon! outre l'air de nobleſſe que lui donnent ſes pavillons, on peut dire qu'elle eſt bien ſituée, bien bâtie & entourée de pays plus charmans que les environs même de Séville, appellés par excellence le Paradis terreſtre.





Quand nous aurions choisi ce séjour, il ne seroit pas plus de mon goût. En vérité, je le trouve charmant. Une riviere l'arrose de ses eaux; un bois épais prête son ombrage quand on veut se promener au milieu du jour. L'aimable solitude! Ah, mon cher Maître, nous avons bien la mine de demeurer ici long-tems! Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois content de notre azile, dont tu ne connois pas encore tous les agrémens.

En nous entretenant de cette sorte nous nous avançâmes vers la Maison, dont la porte nous fut ouverte, aussi-tôt que Scipion eut dit que c'étoit le Seigneur Gil Blas de Santillane, qui venoit prendre possession de son Château. A ce nom si respecté des personnes qui l'entendirent prononcer, on laissa entrer ma chaise dans une grande cour où je mis pied à terre; puis m'appuyant pésamment sur Scipion, & faisant le gros dos, je gagnai une salle, où je fus à peine arrivé que sept à huit domestiques parurent. Ils me dirent qu'ils venoient me présenter leurs hommages comme à leur nouveau Patron: Que Don César & Don Alphonse de Leyva les avoient choisis pour me servir, l'un en qualité de Cui-

ſinier, l'autre d'Aide de Cuiſine, un autre de Marmiton, celui-ci de Portier & ceux-là de Laquais, avec défenſe de recevoir de moi aucun argent, ces deux Seigneurs prétendant faire tous les frais de mon ménage. Le Cuiſinier, nommé Maître Joachin, étoit le principal de ces domeſtiques, & portoit la parole. Il faiſoit l'agréable. Il me dit qu'il avoit fait une ample proviſion de toutes ſortes d'excellens vins; & que pour la bonne chere, il eſpéroit qu'un Garçon comme lui, qui avoit été ſix ans Cuiſinier de Monſeigneur l'Archevêque de Valence, ſçauroit compoſer des ragoûts qui piqueroient ma ſenſualité: Je vais, ajouta-t'il, me préparer à vous donner un échantillon de mon ſçavoir-faire. Promenez-vous, Seigneur, en attendant le dîner; viſitez votre Château; voyez ſi vous le trouvez en état d'être habité par votre Seigneurie.

Je laiſſe à penſer, ſi je négligeai cette viſite; & Scipion encore plus curieux que moi de la faire, m'entraîna de chambre en chambre. Nous parcourumes toute la maiſon, depuis le haut juſqu'en bas; il n'échappa pas, du moins à ce que nous crûmes, le moindre endroit à no-

tre curiosité interressée ; & j'eus par tout occasion d'admirer la bonté que Don César & son fils avoient pour moi. Je fus frappé, entre autres choses, de deux appartemens qui étoient aussi bien meublés qu'ils pouvoient l'être sans magnificence. Dans l'un il y avoit une tapisserie des Pays-bas, avec un lit & des chaises de velours, le tout propre encore, quoique fait du tems que les Maures occupoient le Royaume de Valence. Les meubles de l'autre appartement étoient dans le même goût ; c'étoit une vieille tenture de Damas de Génes jaune, avec un lit & des fauteuils de la même étoffe, garnis de franges de soie bleuë. Tous ces effets qui dans une inventaire auroient été peu prisés, paroissoient là très-considèrables.

Après avoir bien examiné toutes ces choses, nous revînmes mon Sécretaire & moi dans la salle, où étoit dressée une table sur laquelle étoient deux couverts. Nous nous y assîmes, & dans le moment on nous servit une *Olla prodrida* si délicieuse, que nous plaignîmes l'Archevêque de Valence, de n'avoir plus le Cuisinier qui l'avoit faite. Nous avions à la vérité beaucoup d'appétit, ce qui ne

nous la faiſoit pas trouver mauvaiſe. A chaque morceau que nous mangions, mes Laquais de nouvelle datte, nous préſentoient de grands verres, qu'ils rempliſſoient juſqu'aux bords d'un vin de la manche exquis. Scipion en étoit charmé, mais n'oſant devant eux faire éclater la ſatisfaction intérieure qu'il reſſentoit, il me le témoignoit par des regards parlans, & je lui faiſois connoître par les miens que j'étois auſſi content que lui. Un plat de rôti, composé de deux cailles graſſes, qui flanquoient un petit levraut d'un fumet admirable, nous fit quitter le pot pourri, & acheva de nous raſſaſier. Lorſque nous eumes mangé comme deux affamés, & bû à proportion, nous nous levames de table pour aller au jardin, faire voluptueuſement la ſiéte dans quelque endroit frais & agréable.

Si mon Sécretaire avoit paru juſques-là fort ſatisfait de ce qu'il avoit vû, il le fut encore davantage quand il vit le jardin. Il le trouva comparable à celui de l'Eſcurial. Il ne pouvoit ſe laſſer de le parcourir des yeux. Il eſt vrai que Don Céſar qui venoit de tems en tems à Lirias, prenoit plaiſir à le faire cultiver & embellir. Toutes les allées bien ſablées

& bordées d'Orangers, un grand bassin de marbre blanc, au milieu duquel un Lyon de bronze vomissoit de l'eau à gros bouillons, la beauté des fleurs, la diversité des fruits, tous ces objets ravirent Scipion; mais il fut particulierement enchanté d'une longue allée qui conduisoit en descendant toujours au logement du Fermier, & que des arbres touffus couvroient de leur épais feuillage. En faisant l'éloge d'un lieu si propre à servir d'azile contre la chaleur, nous nous y arrêtâmes & nous nous assîmes au pied d'un ormeau, où le sommeil eut peu de peine à surprendre deux gaillards qui venoient de bien dîner.

Nous nous réveillâmes en sursaut deux heures après, au bruit de plusieurs coups d'escopettes, lesquels se firent entendre si près de nous, que nous en fumes effrayés. Nous nous levâmes brusquement; & pour nous informer de la cause de ce bruit, nous nous rendîmes à la maison du Fermier. Nous y trouvâmes huit ou dix villageois, tous Habitans du Hameau qui s'étant assemblés-là, tiroient & dérouilloient leurs armes à feu pour célébrer mon arrivée, dont ils venoient d'être avertis. Ils me connoissoient la plûpart pour m'avoir vû plus d'une fois dans

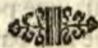
le Château exercer l'emploi d'Intendant. Ils ne m'apperçurent pas plûtôt, qu'ils crierent tous ensemble: Vive notre nouveau Seigneur! qu'il soit le bien venu à Lirias. Ensuite ils rechargerent leurs escopettes, & me régalerent d'une décharge générale. Je leur fis l'accueil le plus gracieux qu'il me fut possible, avec gravité pourtant, ne jugeant pas devoir trop me familiariser avec eux. Je les assurai de ma protection. Je leur lâchai même une vingtaine de pistoles, & ce ne fut pas, je crois celle de mes manieres qui leur plût le moins. Après cela, je leur laissai la liberté de jetter encore de la poudre au vent, & je me retirai avec mon Sécretaire dans le bois où nous nous promenâmes jusqu'à la nuit, sans nous lasser de voir des arbres, tant la possession d'un bien nouvellement acquis a d'abord de charmes pour nous.

Le Cuisinier, l'Aide de Cuisine & le Marmiton n'étoient pas oisifs pendant ce tems-là, ils travailloient à nous préparer un repas supérieur à celui que nous avions fait; & nous fumes dans le dernier étonnement, lorsqu'étant entrés dans la même salle où nous avions dîné, nous vîmes mettre sur la table un plat de qua-

tre perdreaux rotis, avec un civé de lapin d'un côté & un chapon en ragoût de l'autre. Ils nous servirent ensuite pour entremêts des oreilles de cochon, des poulets marinés & du chocolat à la crême. Nous bûmes copieusement du vin de Lucéne, & de plusieurs autres sortes de vin délicieux; & quand nous sentîmes que nous ne pouvions boire davantage sans exposer notre santé, nous songeâmes à nous aller coucher. Alors mes Laquais prenant des flambeaux, me conduisirent au plus bel appartement, où ils s'empressérent à me deshabiller; mais quand ils m'eurent donné ma robe de chambre & mon bonnet de nuit, je les renvoyai en leur disant d'un air de Maître: retirez-vous, Messieurs, je n'ai pas besoin de vous pour le reste.

Je les fis sortir tous, & retenant Scipion pour m'entretenir un peu avec lui. Nous commençâmes par nous réjouir de l'heureux état où nous nous trouvions. On ne peut exprimer la joye que mon Sécretaire fit éclater: Hé bien, lui dis-je, mon ami, que pense-tu du traitement qu'on me fait par ordre des Seigneurs de Leyva. Ma foi, me répon-

dit-il, je penſe qu'on ne peut vous en faire un meilleur ; je ſouhaite ſeulement que cela ſoit de longue durée. Je ne le ſouhaite pas moi, lui répliquai-je ; il ne me convient pas de ſouffrir que mes Bienfaicteurs faſſent pour moi tant de dépenſe ; ce ſeroit abuſer de leur généroſité. De plus, je ne m'accommoderois point de Valets aux gages d'autrui : je croirois n'être pas dans ma maiſon. D'ailleurs, je ne ſuis point venu ici pour vivre avec tant de fracas. Quelle folie ! Avons-nous beſoin d'un ſi grand nombre de Domeſtiques ? non, il ne nous faut avec Bertrand qu'un Cuiſinier, un Marmiton & un Laquais. Cela nous ſuffira. Quoique mon Sècrétaire n'eût pas été fâché de ſubſiſter toujours aux dépens du Gouverneur de Valence, il ne combattit point ma délicateſſe là-deſſus ; & ſe conformant à mes ſentimens, il approuva la réforme que je voulois faire. Cela étant décidé, il ſortit de mon appartement, & ſe retira dans le ſien.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Il part pour Valence, & va voir les Seigneurs de Leyva; de l'entretien qu'il eut avec eux, & du bon accueil que lui fit Séraphine.

J'ACHEVAI de me déshabiller, & je me mis au lit, où ne me sentant aucune envie de dormir, je m'abandonnai à mes réflexions. Je me représentai l'amitié dont les Seigneurs de Leyva, payoient l'attachement que j'avois pour eux; & pénétré des nouvelles marques qu'ils m'en donnoient, je pris la résolution de les aller trouver dès le lendemain, pour satisfaire l'impatience que j'avois de les en remercier. Je me faisois aussi par avance un plaisir de revoir Séraphine, mais ce plaisir n'étoit pas pur; je ne pouvois penser sans peine que j'aurois en même-tems à soutenir les regards de la Dame Lorença Séphora, qui se souvenant peut-être encore de l'avanture du soufflet, ne seroit pas fort aise de me revoir. L'esprit fatigué de toutes ces idées différentes, je m'assoupis enfin,

& ne me réveillai le jour ſuivant qu'après le lever du Soleil.

Je fus bien-tôt ſur pied ; & tout occupé du voyage que je méditois, je m'habillai à la hâte. Comme j'achevois de m'ajuſter, mon Sécrétaire entra dans ma chambre. Scipion, lui disje, tu vois un homme qui ſe diſpoſe à partir pour Valence : je ne crois pas que tu déſapprouves mon deſſein. Je ne puis aller trop tôt ſaluer les Seigneurs à qui je dois ma petite fortune ; chaque moment que je diffère à m'acquitter de ce devoir, ſemble m'accuſer d'ingratitude. Pour toi, mon ami, je te diſpenſe de m'accompagner, demeure ici pendant mon abſence, je reviendrai te joindre au bout de huit jours. Allez, Monſieur, répondit-il, faites bien votre cour à Don Alphonſe & à ſon pere ; ils me paroiſſent ſenſibles au zèle qu'on a pour eux, & très-reconnoiſſans des ſervices qu'on leur a rendus ; les perſonnes de qualité de ce caractere-là ſont ſi rares, qu'on ne peut aſſez les ménager. Je fis avertir Bertrand de ſe tenir prêt à partir ; & tandis qu'il préparoit les mules, je pris mon chocolat. Enſuite je montai dans ma chaiſe, après avoir recommandé à

mes gens de regarder Scipion comme un autre moi-même, & de suivre ses ordres ainsi que les miens.

Je me rendis à Valence en moins de quatre heures; j'allai descendre tout droit aux Ecuries du Gouverneur. J'y laissai mon équipage, & je me fis conduire à l'appartement de ce Seigneur, qui y étoit alors avec Don César son pere. J'ouvris la porte sans façon, j'entrai; & les abordant tous deux avec respect. Les Valets, leur dis-je, ne se font point annoncer à leurs Maîtres; voici un de vos anciens serviteurs qui vient vous rendre ses devoirs. A ces mots, je voulus me prosterner devant eux; mais ils m'en empêcherent & m'embrasserent l'un & l'autre avec tous les témoignages d'une véritable affection. Hé bien, mon cher Santillane, me dit Don Alphonse, avez-vous été à Lirias prendre possession de votre Terre? Oüi, Seigneur, lui répondis-je, & je vous prie de trouver bon que je vous la rende. Pourquoi donc cela, répliqua-t-il? a-t-elle quelque désagrément qui vous en dégoûte? Non, par elle-même, lui répartis-je; au contraire, j'en suis enchanté; tout ce qui m'en déplaît, c'est d'y voir des Cuisi-

niers d'Archevêque, avec trois fois plus de Domestiques qu'il ne m'en faut, & qui ne servent-là qu'à vous faire faire une dépense aussi considérable qu'inutile.

Si vous eussiez, dit Don César, accepté la pension de deux mille ducats que nous vous offrîmes à Madrid, nous nous serions contentés de vous donner le Château tel qu'il est, mais vous sçavez que vous la refusâtes ; & nous avons crû devoir faire en récompense ce que nous avons fait. C'en est trop, lui répondis-je, votre bonté doit s'en tenir au don de cette Terre, qui a de quoi combler mes desirs. Vous dirai-je tout ce que j'en pense ? Indépendamment de ce qu'il vous en coûte, pour entretenir tant de monde, je vous proteste que ces gens-là me gênent & m'incommodent. En un mot, ajoûtai-je, Messeigneurs, reprenez votre bien, ou daignez m'en laisser joüir à ma volonté. Je prononçai d'un air si vif ces dernieres paroles, que le pere & le fils qui ne prétendoient nullement me contraindre, me permirent enfin d'en user comme il me plairoit dans mon Château.

Je les remerciois de m'avoir accordé

cette liberté, sans laquelle je ne pouvois être heureux, lorsque Don Alphonse m'interrompit, en me disant : Mon cher Gil-Blas, je veux vous présenter à une Dame qui sera bien aise de vous voir. En parlant de cette sorte, il me prit par la main, & me mena dans l'appartement de Séraphine, qui poussa un cri de joye en m'appercevant : Madame : lui dit le Gouverneur, je crois que l'arrivée de notre ami Santillane à Valence, ne vous est pas moins agréable qu'à moi. C'est de quoi, répondit-elle, il doit être bien persuadé ; le tems ne m'a point fait perdre le souvenir du service qu'il m'a rendu ; & j'ajoûte à la reconnoissance que j'en ai, celle que je dois à un homme à qui vous avez obligation. Je dis à Madame la Gouvernante que je n'étois que trop payé du péril que j'avois partagé avec ses libérateurs, en exposant ma vie pour elle ; & après force complimens de part & d'autre, Don Alphonse m'enmena hors de l'appartement de Séraphine. Nous rejoignîmes Don César, que nous trouvâmes dans une salle avec plusieurs personnes de qualité, qui venoient dîner chez lui.

Tous ces Messieurs me saluérent fort

poliment; ils me firent d'autant plus de civilités que Don César leur dit que j'avois été un des principaux Sécrétaires du Duc de Lerme. Peut-être même que la plûpart d'entr'eux n'ignoroient pas que c'étoit par mon crédit que Don Alphonse avoit obtenu le gouvernement du Royaume de Valence, car tout se sçait. Quoiqu'il en soit, quand nous fûmes à table, on ne parla que du nouveau Cardinal; les uns en faisoient ou affectoient d'en faire de grands éloges; & les autres ne lui donnoient que des louanges ironiques. Je jugeai bien qu'ils vouloient par-là m'engager à me répandre sur le compte de son Eminence, & à les égayer à ses dépens. Je me l'imaginai du moins, & je ne fus pas peu tenté de dire ce que j'en pensois; mais je retins ma langue, & cette petite victoire que je remportai sur moi, me fit passer dans l'esprit de la compagnie pour un garçon fort discret.

Les convives après le dîner se retirerent chez eux pour faire la siète; Don César & son fils pressés de la même envie, s'enfermérent dans leurs appartemens.

Pour moi, plein d'impatience de voir une Ville dont j'avois souvent entendu

vanter la beauté, je sortis du Palais du Gouverneur dans le dessein de me promener dans les ruës. Je rencontrai à la porte un homme qui vint d'un air respectueux m'aborder en me disant: Le Seigneur de Santillane veut bien me permettre de le saluer. Je lui demandai qui il étoit; Je suis, me répondit-il, Valet de Chambre de Don César. J'étois un de ses Laquais dans le tems que vous étiez son Intendant; je vous faisois régulièrement tous les matins ma cour, & vous aviez bien des bontés pour moi. Je vous informois de ce qui se passoit au logis. Vous souvient-il, par exemple, qu'un jour je vous appris que le Chirurgien du Village de Leyva s'introduisoit secrettement dans la chambre de la Dame Lorença Séphora? C'est ce que je n'ai point oublié, lui répliquai-je; mais à propos de cette Duègne, qu'est-elle devenuë? Hélas, repartit-il, la pauvre créature après votre départ tomba en langueur, & mourut plus regrettée de Séraphine, que de Don Alphonse, qui parut peu touché de sa mort.

Le Valet de Chambre de Don César, m'ayant instruit ainsi de la triste fin de Séphora, me fit des excuses de m'avoir

arrêté, & me laiſſa continuer mon chemin. Je ne pus m'empêcher de ſoupirer, en me rappellant cette Duègne infortunée; & m'attendriſſant ſur ſon ſort, je m'imputai ſon malheur, ſans ſonger que c'étoit plutôt à ſon cancer qu'à mon mérite qu'on devoit l'attribuer.

J'obſervois avec plaiſir tout ce qui me ſembloit digne d'être remarqué dans la Ville. Le Palais de marbre de l'Archevêché occuppa mes yeux agréablement, auſſi-bien que les beaux Portiques de la Bourſe; mais une grande maiſon que j'aperçus, & dans laquelle il entroit beaucoup de monde, attira toute mon attention. Je m'en approchai pour apprendre pourquoi je voyois-là un ſi grand concours d'hommes & de femmes, & bientôt je fus au fait en liſant ces paroles écrites en lettres d'or, ſur une table de marbre noir qu'il y avoit au-deſſus de la porte : *La* Poſada de los Repreſentantes.* Et les Comédiens marquoient dans leur affiche qu'ils joüeroient ce jour-là pour la premiere fois une Tragedie nouvelle de Don Gabriel Triaquero.

*Les Comédiens.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Gil Blas va à la Comédie où il voit jouer une Tragédie nouvelle. Succès de la Piéce. Génie du Public de Valence.

JE m'arrêtai quelques momens à la porte, pour considérer les personnes qui entroient. J'en remarquai de toutes les façons. Je vis des Cavaliers de bonne mine, & richement habillés, & des figures aussi plattes que mal-vêtuës. J'apperçus des Dames titrées qui descendoient de leurs carrosses, pour aller occuper les loges qu'elles avoient fait retenir, & des avanturieres qui alloient amorcer des dupes. Ce concours confus de toute sorte de Spectateurs, m'inspira l'envie d'en augmenter le nombre. Comme je me disposois à prendre un billet pour entrer, le Gouverneur & son épouse arrivérent. Ils me démêlerent dans la foule, & m'ayant fait appeller, ils m'entraînérent dans leur loge, où je me plaçai derrière eux, de manieré que je pouvois facilement parler à l'un & à l'autre.

Je trouvai la ſale remplie de monde depuis le haut juſqu'en bas, un parterre très ſerré, & un Théatre chargé de Chevaliers des trois Ordres militaires. Voilà dis-je à Don Alphonſe une nombreuſe aſſemblée. Il ne faut pas vous étonner, me répondit-il; la Tragédie qu'on va repréſenter, eſt de la compoſition de Don Gabriel Triaquero, ſurnommé le Poëte à la mode. Dès que l'affiche des Comédiens annonce une nouveauté de cet Auteur, toute la Ville de Valence eſt en l'air: les hommes ainſi que les femmes ne s'entretiennent que de cette Pièce: toutes les Loges ſont retenuës, & le jour de la premiere répréſentation, on ſe tuë à la porte pour entrer quoique toutes les places ſoient au double, à la réſerve du Parterre qu'on reſpecte trop, pour oſer le mettre de mauvaiſe humeur. Quelle rage, dis-je au Gouverneur! cette vive curioſité du Public, cette furieuſe impatience qu'il a d'entendre tout ce que Don Gabriel produit de nouveau, me donne une haute idée du génie de ce Poëte. N'allez pas ſi vîte, répondit Don Alphonſe. Il faut être en garde contre la prévention. Le Public s'aveugle quelquefois ſur des Pièces où il y a de faux bril-

ſans, & il n'en connoît le prix qu'après l'impreſſion.

Dans cet endroit de notre converſation les Acteurs parurent. Nous ceſſâmes auſſi-tôt de parler pour les écouter avec attention. Les applaudiſſemens commencerent dès la Protaſe ; à chaque vers, c'étoit un *brouhaha*, & à la fin de chaque Acte un battement de mains à faire croire que la Salle s'abîmoit. Après la Pièce, on me montra l'Auteur qui alloit de loge en loge préſenter modeſtement ſa tête aux lauriers dont les Seigneurs & les Dames ſe préparoient à la couronner.

Nous retournâmes au Palais du Gouverneur, où bientôt arrivérent trois ou quatre Chevaliers. Il y vint auſſi deux vieux Auteurs eſtimés dans leur genre, avec un Gentilhomme de Madrid, qui avoit de l'eſprit & du goût. Ils avoient tous été à la Comédie. Il ne fut queſtion pendant le ſouper que de la Pièce nouvelle : Meſſieurs, dit un Chevalier de S. Jacques, que penſez-vous de cette Tragédie ! N'en êtes-vous pas affectés comme moi ? N'eſt-ce pas là ce qui s'appelle un ouvrage achevé ? penſées ſublimes, tendres ſentimens, verſification virile,

rien n'y manque. En un mot, c'eſt un Poëme, ſur le ton de la bonne compagnie. Je ne crois pas que perſonne en puiſſe penſer autrement, dit un Chevalier d'Alcantara. Cette pièce eſt pleine de tirades qu'Apollon ſemble avoir dictées, & de ſituation filées avec un art infini. Je m'en rapporte à Monſieur, ajouta-t-il, en adreſſant la parole au Gentilhomme Caſtillan ; il me paroît connoiſſeur, je parie qu'il eſt de mon ſentiment. Ne pariez point, Monſieur le Chevalier, lui répondit le Gentilhomme avec un ſouris malin. Je ne ſuis pas de ce pays-ci ; nous ne décidons point à Madrid ſi promptement. Bien loin de juger d'une Pièce que nous entendons pour la premiere fois, nous nous défions de ſes beautés, tant qu'elle n'eſt que dans la bouche des Acteurs ; quelque bien affectés que nous en ſoyons, nous ſuſpendons notre jugement juſqu'à ce que nous l'ayons lûë ; & véritablement, elle ne nous fait pas toujours ſur le papier le même plaiſir qu'elle nous a fait ſur la ſcêne.

Nous examinons donc ſcrupuleuſement, pourſuivit-il, un Poëme avant que de l'eſtimer ; la réputation de ſon Au-

teur, quelque grande qu'elle puisse être, ne peut nous ébloüir ; quand Lope de Vega même & Calderon donnoient des nouveautés, ils trouvoient des Juges sévères dans leurs admirateurs, qui ne les ont élevés au comble de la gloire, qu'après avoir jugé qu'ils en étoient dignes.

Oh, parbleu, interrompit le Chevalier de Saint Jacques, nous ne sommes pas si timides que Messieurs les Castillans. Nous n'attendons point pour décider qu'une piéce soit imprimée. Dès la premiere réprésentation nous en connoissons tout le prix. Il n'est pas même besoin que nous l'écoutions fort attentivement. Il suffit que nous sçachions que c'est une production de Don Gabriel, pour être persuadé qu'elle est sans défaut. Les ouvrages de ce Poëte doivent servir d'époque à la naissance du bon goût. Les Lope & les Calderon n'étoient que des apprentifs en comparaison de ce grand Maître du Théâtre. Le Gentilhomme, qui regardoit Lope & Calderon comme les Sophocles & les Euripides des Espagnols, fut choqué de ce discours téméraire. Il s'échauffa. Quel sacrilége drammatique, s'écria-t-il,

d'un ton animé! Puiſque vous m'obligez, Meſſieurs, à juger ſur une premiere répréſentation, je vous dirai que je ne ſuis pas content de la Tragédie nouvelle de votre Don Gabriel. Loin de la regarder comme un chef d'œuvre, je la trouve fort défectueuſe. C'eſt un Poëme farci de traits plus brillans que ſolides. Les trois quarts des vers ſont mauvais ou mal rimés, les caracteres mal formés ou mal ſoutenus, & les penſées ſouvent très-obſcures.

Les deux Auteurs qui étoient à table, & qui par une retenuë auſſi loüable que rare, n'avoient rien dit de peur d'être ſoupçonnés de jalouſie, ne purent s'empêcher d'applaudir des yeux au ſentiment du Gentilhomme; ce qui me fit juger que leur ſilence, étoit moins un effet de la perfection de l'ouvrage que de leur politique. Pour les Chevaliers, ils recommencerent à loüer Don Gabriel. Ils le placérent même parmi les Dieux. Cette apothéoſe extravagante, & cette aveugle idolâtrie firent perdre patience au Caſtillan, qui levant les mains au Ciel, s'écria tout-à-coup comme par enthouſiaſme: O divin Lope de Véga, rare & ſublime génie, qui avez laiſſé un eſpace

immense entre vous & tous les Gabriels qui voudront vous atteindre ! & vous, moelleux Calderon, dont la douceur élégante & purgée d'épique est inimitable, ne craignez point tous deux que vos Autels soient abatus par ce nouveau Nourrisson des Muses. Il sera bienheureux, si la postérité dont vous ferez les délices, comme vous faites les nôtres, entend parler de lui.

Cette plaisante apostrophe, à laquelle personne ne s'étoit attendu, fit rire toute la compagnie, qui se leva de table en belle humeur, & s'en alla. On me conduisit par ordre de Don Alphonse à l'appartement qui m'avoit été préparé. J'y trouvai un bon lit, où ma Seigneurie s'étant couchée, s'endormit, en déplorant aussi-bien que le Gentilhomme Castillan, l'injustice que les ignorans faisoient à Lope & à Calderon.



CHAPITRE VI.

Gil Blas, en se promenant dans les ruës de Valence, rencontre un Religieux qu'il croit reconnoître. Quel homme c'étoit que ce Religieux.

COMME je n'avois pû voir toute la Ville le jour précédent, je me levai & je sortis le lendemain dans l'intention de m'y promener encore. J'apperçus dans la ruë un Chartreux qui sans doute alloit vaquer aux affaires de sa Communauté. Il marchoit les yeux baissés, & il avoit l'air si dévot, qu'il s'attiroit les regards de tout le monde. Il passa fort près de moi, & je crus voir en lui Don Raphaël, cet avanturier qui tient une place si honorable dans les deux premiers volumes de mon Histoire.

Je fus si étonné de cette rencontre, qu'au lieu d'aborder le Moine, je demeurai immobile pendant quelques momens, ce qui lui donna le tems de s'éloigner de moi. Juste Ciel, dis-je en moi-même, vit-on jamais deux vi-

ſages plus reſſemblans ? Que faut-il que je penſe : dois-je croire que c'eſt Don Raphaël, puis-je m'imaginer que ce n'eſt pas lui ? Je me ſentis trop curieux de ſçavoir la vérité, pour en demeurer là. Je me fis enſeigner le chemin du Couvent des Chartreux, où je me rendis ſur le champ, dans l'eſpérance d'y revoir mon homme quand il y reviendroit & bien réſolu de l'arrêter pour lui parler. Je n'eus pas beſoin de l'attendre pour être au fait: En arrivant à la porte du Couvent, un autre viſage de ma connoiſſance tourna mon doute en certitude. Je reconnus dans le Frere Portier Ambroiſe de Lamela, mon ancien Valet. Vous vous imaginez bien que ce ne fut pas ſans un extrême étonnement.

Notre ſurpriſe fut égale de part & d'autre, de nous retrouver dans cet endroit. N'eſt-ce pas une illuſion, lui dis-je, en le ſaluant ? Eſt-ce en effet un de mes amis qui s'offre à ma vûë ? Il ne me reconnut pas d'abord, ou bien il feignit de ne me pas remettre ; ce qui eſt plus vraiſemblable ; mais conſidérant que la feinte étoit inutile, il prit l'air d'un homme qui tout-à-coup ſe reſſouvient d'une choſe oubliée : Ah Seigneur

Gil Blas, s'écria-t-il ! pardon, si j'ai pû vous méconnoître. Depuis que je vis dans ce lieu saint, & que je m'attache à remplir les devoirs prescrits par nos Règles, je perds insensiblement la mémoire de ce que j'ai vû dans le monde, les images du siécle s'effacent de mon souvenir.

J'ai, lui dis-je, une véritable joye de vous revoir après dix ans, sous un habit si respectable. Et moi, me répondit-il, j'ai honte d'en paroître vêtu devant un homme qui a été témoin de la vie coupable que j'ai menée. Cet habit me la reproche sans cesse ; helas ! ajoûta-t-il en poussant un soupir, pour être digne de le porter, il faudroit que j'eusse toujours vécu dans l'innocence. A ce discours qui me charme, lui répliquai-je, mon cher Frere, on voit clairement que le doigt du Seigneur vous a touché. Je vous le répete, j'en suis ravi, & je meurs d'envie d'apprendre de quelle maniere miraculeuse vous êtes entrez dans la bonne voie, vous & Don Raphaël ; car je suis persuadé que c'est lui que je viens de rencontrer dans la Ville habillé en Chartreux. Je me suis repenti de ne l'avoir pas arrêté dans la

ruë pour lui parler, & je suis venu ici l'attendre, pour réparer ma faute quand il rentrera.

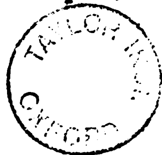
Vous ne vous êtes point trompé, me dit Lamela; c'est Don Raphaël lui-même que vous avez vû; & quant au détail que vous demandez, le voici: Après nous être séparés de vous auprès de Ségorbe, nous prîmes le fils de Lucinde & moi la route de Valence dans le dessein d'y faire quelque nouveau tour de notre métier. Le hazard voulut un jour que nous entrassions dans l'Eglise des Chartreux, dans le tems que les Religieux psalmodioient dans le Chœur. Nous nous attachâmes à les considérer, & nous éprouvâmes que les méchans ne peuvent se défendre d'honorer la vertu. Nous admirâmes la ferveur avec laquelle ils prioient Dieu, leur air mortifié & détaché des plaisirs du siècle, de même que la sérénité qui regnoit sur leurs visages, & qui marquoit si bien le repos de leurs consciences.

En faisant ces observations, nous tombâmes l'un & l'autre dans une rêverie qui nous devint salutaire: Nous comparâmes en nous-mêmes nos mœurs avec celles de ces bons Religieux, & la

différence que nous y trouvâmes, nous remplit de trouble & d'inquiétude. Lamela, me dit Don Raphaël, lorſque nous fûmes hors de l'Egliſe, comment te ſens-tu affecté de ce que nous venons de voir ? Pour moi, je ne puis te le céler : je n'ai pas l'eſprit tranquile. Des mouvemens qui me ſont inconnus, m'agitent ; & pour la premiere fois de ma vie, je me reproche mes iniquités. Je ſuis dans la même diſpoſition, lui répondis-je ; les mauvaiſes actions que j'ai faites, ſe ſoulevent dans cet inſtant contre moi ; & mon cœur, qui n'avoit jamais ſenti de remords, en eſt préſentement déchiré. Ah, cher Ambroiſe, reprit mon camarade, nous ſommes deux Brebis égarées, que le Pere céleſte par pitié veut ramener au bercail ! C'eſt lui, mon enfant, c'eſt lui qui nous appelle. Ne ſoyons point ſourds à ſa voix. renonçons aux fourberies, quittons le libertinage où nous vivons, & commençons dès aujourd'hui à travailler ſérieuſement au grand ouvrage de notre ſalut ; il faut paſſer le reſte de nos jours dans ce Couvent, & les conſacrer à la pénitence.

J'applaudis au ſentiment de Raphaël,

continua le frere Ambroiſe ; & nous formâmes la généreuſe réſolution de nous faire Chartreux. Pour l'éxécuter, nous nous adreſſâmes au Pere Prieur, qui ne ſçût pas ſi-tôt notre deſſein, que pour éprouver notre vocation, il nous fit donner des Cellules, & traiter comme des Religieux pendant une année entière. Nous ſuivîmes les règles avec tant d'éxactitude & de conſtance, qu'on nous reçut parmi les Novices, nous étions ſi contens de notre état, & ſi pleins d'ardeur, que nous ſoutînmes courageuſement les travaux du Noviciat. Nous fîmes enſuite profeſſion ; après quoi Don Raphaël ayant paru doué d'un génie propre aux affaires, fut choiſi pour ſoulager un vieux Pere qui étoit alors Procureur. Le fils de Lucinde qui ne reſpiroit que le recüeillement intérieur auroit mieux aimé employer tout ſon tems à la prière ; mais il fut obligé de ſacrifier ſon goût pour l'Oraiſon au beſoin qu'on avoit de lui. Il acquit une ſi parfaite connoiſſance des intérêts de la maiſon, qu'on le jugea capable de remplacer le vieux Procureur qui mourut trois ans après. Don Raphaël exerce actuellement cet emploi ; & l'on peut



dire qu'il s'en acquitte au grand contentement de tous nos Peres, qui loüent fort ſa conduite dans l'adminiſtration de notre temporel. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que malgré le ſoin dont il eſt chargé de recueillir nos revenus, il ne paroît occupé que de l'éternité. Les affaires lui laiſſent-elles un moment de repos, il ſe plonge dans de profondes méditations. En un mot, c'eſt un des meilleurs ſujets de ce Monaſtère.

J'interrompis dans cet endroit Lamela, par un tranſport de joye que je fis éclater à la vûë de Raphaël qui arriva. Le voici, m'écriai-je, le voici ce ſaint Procureur que j'attendois avec impatience. En même-tems je courus au devant de lui, & je le tins pendant quelques momens embraſſé. Il ſe prêta de bonne grace à l'accolade; & ſans témoigner le moindre étonnement de me rencontrer, il me dit d'un ton de voix plein de douceur: Dieu ſoit loué, Seigneur de Santillane, Dieu ſoit loué du plaiſir que j'ai de vous revoir. En vérité, repris-je, mon cher Raphaël, je prends toute la part poſſible à votre bonheur; Le Frere Ambroiſe m'a raconté l'hiſtoire de votre converſion, & ce récit m'a charmé. Quel

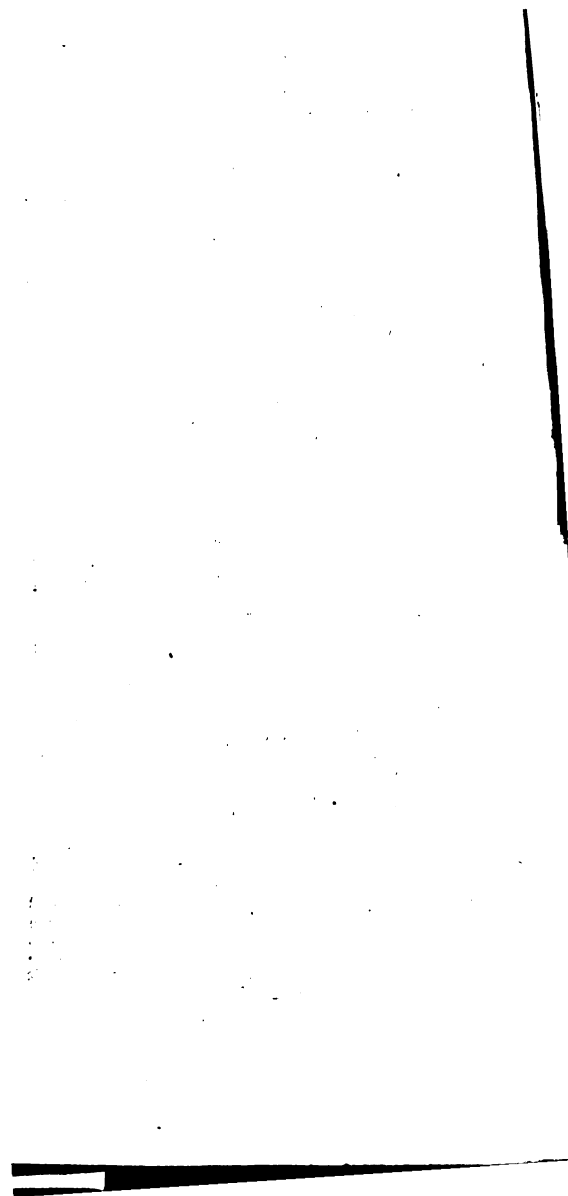
avantage pour vous deux, mes amis, de pouvoir vous flater d'être de ce petit nombre d'Elus, qui doivent joüir d'une éternelle félicité!

Deux misérables tels que nous, repartit le fils de Lucinde, d'un air qui marquoit beaucoup d'humilité, ne devroient pas concevoir une pareille esperance; mais le repentir des pécheurs leur fait trouver grace auprès du Pere des misécordes. Et vous, Seigneur Gil Blas, ajoûta-t-il, ne songez-vous pas aussi à mériter qu'il vous pardonne les offenses que vous lui avez faites? quelles affaires vous amenent à Valence? n'y rempliriez vous point par malheur quelque emploi dangereux? Non, Dieu merci, lui répondis-je, depuis que j'ai quitté la Cour, je mene une vie d'honnête homme; tantôt dans une Terre que j'ai à quelques lieuës de cette Ville; je prens tous les plaisirs de la campagne, & tantôt, je viens me réjoüir avec le Gouververneur de Valence qui est mon ami, & que vous connoissez tous deux parfaitement.

Alors, je leur contai l'histoire de Don Alphonse de Leyva. Ils l'écouterent avec attention; & quand je leur dis que j'avois

porté de la part de ce Seigneur à Samuel Simon, les trois mille ducats que nous lui avions volés, Lamela m'interrompit, & adressant la parole à Raphaël: Pere Hilaire, lui dit-il, à ce compte-là, ce bon Marchand ne doit plus se plaindre d'un vol qui lui a été restitué avec usure, & nous devons tous deux avoir la conscience bien en repos sur cet article. Effectivement, dit le saint Procureur, le Frere Ambroise & moi, avant que d'entrer dans ce Couvent, nous fîmes secrettement tenir quinze cens ducats à Samuel Simon, par un honnête Ecclésiastique qui voulut bien se donner la peine d'aller à Xelva faire cette restitution; tant pis pour Samuel, s'il a été capable de toucher cette somme, après avoir été remboursé du tout par le Seigneur de Santillane. Mais leur dis-je, vos quinze cens ducats lui ont-ils été fidelement remis? Sans doute, s'écria Don Raphaël, je répondrois de l'intégrité de l'Ecclésiastique, comme de la mienne. J'en serois aussi la caution, dit Lamela; c'est un saint Prêtre accoutumé à ces sortes de commissions, & qui a eu pour des dépôts à lui confiés, deux ou trois procès qu'il a gagnés avec dépens. Cela étant, repris-

je,



je, il ne faut pas douter que la restitution n'ait été faite avec une scrupuleuse fidélité.

Notre conversation dura quelque tems encore ; ensuite nous nous séparâmes, eux en m'exhortant à avoir toujours devant les yeux la crainte du Seigneur, & moi, en me recommandant à leurs bonnes prieres. J'allai sur le champ trouver Don Alphonse : Vous ne devineriez jamais, lui dis-je, avec qui je viens d'avoir un long entretien ; je quitte deux vénérables Chartreux de votre connoissance ; l'un se nomme le Pere Hilaire, & l'autre le Frere Ambroise. Vous vous trompez, me répondit Don Alphonse, je ne connois aucun Chartreux. Pardonnez-moi, lui répliquai-je ; vous avez vû à Xelva le Frere Ambroise Commissaire de l'Inquisition, & le Pere Hilaire Greffier. O Ciel, s'écria le Gouververneur avec surprise ! seroit-il possible que Raphaël & Lamela fussent devenus Chartreux ! Oüi vraiment, lui répondis-je, il y a déja quelques années qu'ils ont fait profession. Le premier est Procureur de la Maison, & le second est Portier. L'un est maître de la caisse, & l'autre de la porte.

Le fils de Don Cesar rêva quelques momens, puis branlant la tête ; Monsieur le Commissaire de l'Inquisition & son Greffier, dit-il, m'ont bien la mine de joüer ici une nouvelle Comédie. Cela peut-être, lui répondis-je. Pour moi qui les ai entretenus, je vous avoüerai que je juge d'eux plus favorablement. Il est vrai qu'on ne voit point le fond des cœurs; mais selon toutes les apparences, ce sont deux fripons convertis. Cela se peut, reprit Don Alphonse ; il y a bien des Libertins qui après avoir scandalisé le monde par leurs déréglemens, s'enferment dans les Cloîtres, pour en faire une rigoureuse penitence : je souhaite que nos deux Moines soient de ces Libertins-là.

Hé pourquoi, lui dis-je, n'en seroient-ils pas ? ils ont volontairement embrassé l'état Monastique, & il y déjà longtems qu'ils vivent en bons Religieux. Vous me direz tout ce qu'il vous plaira, me répart't le Gouverneur. Je n'aime pas que la caisse du Couvent soit entre les mains de ce Pere Hilaire, dont je ne puis m'empêcher de me défier ; quand je me souviens de ce beau récit qu'il nous fit de ses avantures, je tremble pour les

Chartreux. Je veux croire avec vous, qu'il a pris le froc de très-bonne foi, mais la vûë de l'or peut réveiller sa cupidité. Il ne faut pas mettre dans une cave une yvrogne qui a renoncé au vin.

La défiance de Don Alphonse fut pleinement justifiée peu de jours après ; le Pere Procureur & le Frere Portier disparurent avec la caisse. Cette nouvelle qui se répandit aussi-tôt dans la Ville, ne manqua pas d'égayer les railleurs qui se réjoüissent toujours du mal qui arrive aux Moines rentés. Pour le Gouverneur & moi, nous plaiguîmes les Chartreux, sans nous vanter de connoître les deux Apostats.

CHAPITRE VII.

Gil Blas retourne à son Château de Lirias ; de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit, & de la réforme qu'ils firent dans leur Domestique.

JE passai huit jours à Valence dans le grand monde, vivant comme les Comtes & les Marquis. Spectacles, bals, concerts, festins, conversations avec les Dames; tous ces amusemens me furent procurés par Monsieur & par Madame la Gouvernante, auxquels je fis si bien ma cour, qu'ils me virent à regret partir pour m'en retourner à Lirias. Ils m'obligérent même auparavant de leur promettre de me partager entre eux & ma solitude. Il fut arrêté que je demeurerois pendant l'Hyver à Valence, & pendant l'Eté dans mon Château. Après cette convention, mes bienfaicteurs me laisserent la liberté de les quitter pour aller joüir de leurs bienfaits. Je repris donc le chemin de Lirias, fort satisfait de mon voyage.

Scipion qui attendoit impatiemment mon retour, fut ravi de me revoir; & je redoublai sa joye par la fidelle relation que je lui fis de tout ce qui m'étoit arrivé. Et toi, mon ami, lui dis-je ensuite, quel usage as-tu fait ici des jours de mon absence? T'es-tu bien diverti? Autant, répondit-il, que le peut faire un Serviteur qui n'a rien de si cher que la présence de son Maître. Je me suis promené en long & en large dans nos petits Etats; tantôt assis sur le bord de la fontaine qui est dans le bois, j'ai pris plaisir à contempler la beauté de ses eaux qui sont aussi pures que celles de la fontaine sacrée dont le bruit faisoit retentir la vaste forêt d'Albunea; & tantôt couché au pied d'un arbre, j'ai entendu chanter les Fauvettes & les Rossignols. Enfin j'ai chassé, j'ai pêché, & ce qui m'a plus satisfait encore que tous ces amusemens, j'ai lû plusieurs livres aussi utiles que divertissans.

J'interrompis avec précipitation mon Sécrétaire, pour lui demander où il avoit pris ces livres. Je les ai trouvés, me dit-il, dans une belle Bibliothéque qu'il y a dans ce Château, & que Maître Joachim m'a fait voir. Hé dans quel en-

droit, repris-je, peut-elle être cette prétenduë bibliothéque ? N'avons-nous pas visité toute la maison le jour de notre arrivée ? Vous vous l'imaginez, me répartit-il ; mais apprenez que nous ne parcourûmes que trois Pavillons, & que nous oubliâmes le quatriéme. C'est là que Don César, lorsqu'il venoit à Lirias, employoit une partie de son tems à la lecture. Il y a dans cette bibliothéque de très-bons livres, qu'on vous a laissés comme une ressource assurée contre l'ennui, quand nos jardins dépouillés de fleurs, & nos bois de feuilles n'auront plus de quoi vous en préserver. Les Seigneurs de Leyva n'ont pas fait les choses à demi : ils ont songé à la nourriture de l'esprit, aussi-bien qu'à celle du corps.

Cette nouvelle me causa une véritable joye. Je me fis conduire au quatriéme Pavillon qui m'offrit un spectacle bien agréable. Je vis une chambre dont je résolus à l'heure même de faire mon appartement, comme Don César en avoit fait le sien. Le lit de ce Seigneur y étoit encore avec tous les ameublemens ; c'est-à-dire une tapisserie à personnages, qui représentoient les Sabines enlevées par les Romains. De la chambre, je passai dans

un cabinet, où regnoient tout autour des armoires basses, remplies de livres, sur lesquelles étoient les portraits de tous nos Rois. Il y avoit auprès d'une fenêtre d'où l'on découvroit une campagne toute riante, un bureau d'ébeine devant un grand sopha de maroquin noir. Mais je donnai principalement mon attention à la Bibliothéque. Elle étoit composée de Philosophes, de Poëtes, d'Historiens & d'un grand nombre de Romans de Chevalerie. Je jugeai que Don César aimoit cette derniere sorte d'ouvrages, puisqu'il en avoit fait une si bonne provision, j'avouërai à ma honte que je ne haïssois pas non plus ces productions, malgré toutes les extravagances dont elles sont tissuës, soit que je ne fusse pas alors un Lecteur à y regarder de si près, soit que le merveilleux rende les Espagnols trop indulgens. Je dirai néanmoins pour ma justification, que je prenois plus de plaisir aux livres de morale enjouée, & que Lucien, Horace, Erasme devinrent mes Auteurs favoris.

Mon ami, dis-je à Scipion, lorsque j'eus parcouru des yeux ma Bibliothéque, voilà de quoi nous amuser, mais avant toutes choses, nous en avons une autre

à faire. Il faut réformer votre domeſtique. C'eſt un ſoin, me dit-il, que je veux vous épargner. Pendant votre abſence, j'ai bien étudié vos gens, & j'oſe me vanter de les connoître. Commençons par Maître Joachim; je le crois un parfait fripon, & je ne doute point qu'il n'ait été chaſſé de l'Archevêché pour des fautes d'Arithmétique qu'il aura faites dans ſes mémoires de dépenſes. Cependant, il faut le conſerver pour deux raiſons; la premiere, c'eſt qu'il eſt bon Cuiſinier; la ſeconde, c'eſt que j'aurai toujours l'œil ſur lui; j'épierai ſes actions, & il faudra qu'il ſoit bien fin ſi j'en ſuis la dupe. Je luis dis hier que vous aviez deſſein de renvoyer les trois quarts de vos domeſtiques, & je remarquai que cette nouvelle lui fit de la peine. Il me témoigna même que ſe ſentant porté d'inclination à vous ſervir, il ſe contenteroit de la moitié des gages qu'il a aujourd'hui, plutôt que de vous quitter; ce qui me fait ſoupçonner qu'il y a dans ce Hameau quelque petite fille dont il voudroit bien ne pas s'éloigner. Pour l'Aide de Cuiſine, pourſuivit-il, c'eſt un yvrogne, & le Portier, un brutal dont nous n'avons pas beſoin, non plus

que

que du tireur. Je remplirai fort bien la place de ce dernier, comme je vous le ferai voir dès demain, puisque nous avons ici des fusils, de la poudre & du plomb. A l'égard des laquais, il y en a un qui est Aragonois, & qui me paroît bon enfant. Nous garderons celui-là; tous les autres sont de si mauvais sujets, que je ne vous conseillerois pas de les retenir, quand même il vous faudroit une centaine de Valets.

Après avoir amplement déliberé sur cela, nous résolumes de nous en tenir au Cuisinier, au Marmiton, à l'Aragonois, & de nous défaire honnêtement de tout le reste: ce qui fut exécuté dès le jour même, moyennant quelques pistoles que *Scipion* tira de notre coffre fort, & leur donna de ma part. Quand nous eûmes fait cette réforme, nous établîmes un ordre dans le Château; nous reglâmes les fonctions de chaque domestique, & nous commençâmes à vivre à nos dépens. Je me serois volontiers contenté d'un ordinaire frugal; mais mon *Sécrétaire* qui aimoit les ragoûts & les bons morceaux, n'étoit pas un homme à laisser inutile le sçavoir-faire de Maître Joachim. Il le mit si bien en œuvre, que

nos dînés & nos ſoupés devinrent des repas de Bernardins.

CHAPITRE VIII.

Des amours de Gil Blas, & de la belle Antonia.

DEUX jours après mon retout de Valence à Lirias, Baſile le Laboureur, mon Fermier vint à mon levé me demander la permiſſion de me préſenter Antonia ſa fille, qui ſouhaitoit, diſoit-il, avoir l'honneur de ſaluer ſon nouveau Maître. Je lui répondis que cela me feroit plaiſir. Il ſortit & revint bientôt avec la belle Antonia. Je crois pouvoir donner cette épithète à une fille de ſeize à dix-huit ans qui joignoit à des traits réguliers le plus beau teint & les plus beaux yeux du monde. Elle n'étoit vêtuë que de Serge, mais une riche taille, un port majeſtueux & des graces qui n'accompagnent pas toujours la jeuneſſe, relevoient la ſimplicité de ſon habillement. Elle n'avoit point de coëffure; ſes cheveux étoient ſeulement noués par derriere,

avec un bouquet de fleurs, à la façon des Lacédémoniennes.

Lorſque je la vis entrer dans dans ma chambre, je fus auſſi frappé de ſa beauté, que les Paladins de la Cour de Charlemagne le furent des appas d'Angelique, lorſque cette Princeſſe parut devant eux. Au lieu de recevoir Antonia d'un air aiſé & lui dire des choſes flateuſes : au lieu de féliciter ſon pere ſur le bonheur d'avoir une ſi charmante fille, je demeurai étonné, troublé, interdit ; je ne pus prononcer un ſeul mot. Scipion, qui s'apperçut de mon déſordre, prit pour moi la parole, & fit les frais des loüanges que je devois à cette aimable perſonne. Pour elle, qui ne fut point ébloüie de ma figure en robbe de chambre & en bonnet de nuit, elle me ſalua ſans être embarraſſée de ſa contenance, & me fit un compliment qui acheva de m'enchanter, quoiqu'il fût des plus communs. Cependant, tandis que mon Sécretaire, Baſile & ſa fille ſe faiſoient réciproquement des civilités, je revins à moi ; & comme ſi j'euſſe voulu compenſer le ſtupide ſilence que j'avois gardé juſques-là, je paſſai d'une extrémité à l'autre ; je me répandis en diſcours ga-

lans, & parlai avec tant de vivacité que j'allarmai Basile, qui me considérant déja comme un homme qui alloit tout mettre en usage pour séduire Antonia, se hâta de sortir avec elle de mon appartement dans la résolution peut-être de la soustraire à mes yeux pour jamais.

Scipion se voyant seul avec moi, me dit en soûriant : Seigneur de Santillane, autre ressource pour vous contre l'ennui. Je ne sçavois pas que votre Fermier eut une fille si jolie ; je ne l'avois point encore vûë, j'ai pourtant été deux fois chez lui. Il faut qu'il ait grand soin de la tenir cachée, & je lui pardonne. Malepeste, voilà un morceau bien friand ! Mais, ajouta-t'il, je ne crois pas qu'il soit nécessaire qu'on vous le dise ; elle vous a d'abord ébloüi. Je m'en suis aperçu. Je ne m'en défends pas, lui répondis-je ; Ah, mon enfant, j'ai crû voir une substance céleste ! elle m'a tout-à-coup embrasé d'amour ; la foudre est moins prompte que le trait qu'elle a lancé dans mon cœur.

Vous me ravissez, reprit mon Sécretaire avec transport, en m'apprenant que vous êtes enfin devenu amoureux. Il vous manquoit une Maîtresse pour joüir d'un

parfait bonheur dans votre ſolitude. Grace au Ciel, vous y avez préſentement toutes vos commodités. Je ſçais bien, continua-t'il, que nous aurons un peu de peine à tromper la vigilance de Baſile, mais c'eſt mon affaire; & je prétends avant trois jours vous procurer un entretien ſecret avec Antonia. Monſieur Scipion, lui dis-je, peut-être pourriez-vous bien ne me pas tenir parole quelque talent que vous ayez pour les amoureuſes négociations. Mais c'eſt ce que je ne ſuis pas curieux d'éprouver. Je ne veux point tenter la vertu de cette fille, qui me paroît mériter que j'aye d'autres ſentimens pour elle. Ainſi, loin d'exiger de votre zéle que vous m'aidiez à la deshonorer, j'ai deſſein de l'épouſer par votre entremiſe, pourvû que ſon cœur ne ſoit pas prévenu pour un autre. Je ne m'attendois pas, dit-il, à vous voir prendre ſi bruſquement le parti de vous marier. Tous les Seigneurs de village à votre place n'en uſeroient pas ſi honnêtement; ils n'auroient ſur Antonia des vûës légitimes, qu'après en avoir eu d'autres inutilement. Au reſte, ajoûta-t'il, ne vous imaginez point que je condamne votre amour; au contraire, je l'ap-

prouve fort. La fille de votre Fermier mérite l'honneur que vous lui voulez faire, si elle peut vous donner un cœur tout neuf & sensible à vos bontés. C'est ajouta-t'il, ce que je sçaurai dès aujourd'hui par la conversation que j'aurai avec son pere, & peut-être avec elle.

Mon confident étoit un homme éxact à tenir ses promesses. Il alla voir sécrettement Basile, & le soir il vint me trouver dans mon cabinet où je l'attendois avec une impatience mêlée de crainte. Il avoit un air gai dont je tirai un bon augure. Si j'en crois, lui dis-je, ton visage riant, tu viens m'annoncer que je serai bientôt au comble de mes désirs. Oüi, mon cher Maître, me répondit-il, tout vous rit. J'ai entretenu Basile & sa fille; je leur ai déclaré vos intentions. Le pere est ravi que vous ayez envie d'être son gendre; & je puis vous assurer que vous êtes du goût d'Antonia. O Ciel, interrompis-je, tout transporté de joye! Quoi, j'aurois le bonheur de plaire à cette aimable personne? N'en doutez pas, reprit-il, elle vous aime déja. Je n'ai pas, à la vérité, tiré cet aveu de sa bouche; mais je m'en fie à la gayeté qu'elle a fait paroître quand elle a sçû

votre deſſein. Cependant, pourſuivit-il, vous avez un rival. Un rival, m'écriai-je en pâliſſant! Que cela ne vous allarme point, me dit-il, ce rival ne vous enlevera pas le cœur de votre Maîtreſſe; c'eſt Maître Joachim votre Cuiſinier. Ah, le pendart, dis-je en faiſant un éclat de rire! voilà donc pourquoi il a marqué tant de répugnance à quitter mon ſervice. Juſtement, répondit Scipion; il a ces jours paſſés demandé en mariage Antonia, qui lui a été poliment refuſé. Sauf ton meilleur avis, lui répliquai-je, il eſt à propos, ce me ſemble, de nous défaire de ce drôle-là, avant qu'il apprenne que je veux épouſer la fille de Baſile. Un Cuiſinier, comme tu ſçais, eſt un rival dangereux. Vous avez raiſon, répartit mon confident, il faut en purger notre domeſtique par précaution. Je lui donnerai ſon congé dès demain matin, avant qu'il ſe mette à l'ouvrage; & vous n'aurez plus rien à craindre ni de ſes ſauces ni de ſon amour. Je ſuis pourtant continua-t'il, un peu fâché de perdre un ſi bon Cuiſinier, mais je ſacrifie ma gourmandiſe à votre ſûreté. Tu ne dois pas, lui dis-je, tant le regretter; ſa perte n'eſt point irréparable,

je vais faire venir de Valence un Cuisinier qui le vaudra bien. En effet, j'écrivis aussi-tôt à Don Alphonse, je lui mandai que j'avois besoin d'un Cuisinier, & dès le jour suivant il m'en envoya un qui consola d'abord Scipion.

Quoique ce zèlé Sécretaire m'eut dit qu'il s'étoit apperçu qu'Antonia s'applaudissoit au fond de son ame d'avoir fait la conquête de son Seigneur, je n'osois me fier à son rapport. J'appréhendois qu'il ne se fût laissé tromper par de fausses apparences. Pour en être plus sûr, je résolus de parler moi-même à la belle Antonia. Dans ce dessein, je me rendis chez Basile à qui je confirmai ce que mon Ambassadeur lui avoit dit. Ce bon Laboureur, homme simple & plein de franchise, après m'avoir écouté, me témoigna que c'étoit avec une extrême satisfaction qu'il m'accordoit sa fille; mais ajoûta-t'il, ne croyez pas au moins que ce soit à cause de votre titre de Seigneur de Village. Quand vous ne seriez encore qu'Intendant de Don César & de Don Alphonse, je vous préfererois à tous les autres amoureux qui se présenteroient; j'ai toujours eu de l'inclination pour vous; & tout ce qui me

fâche, c'eſt qu'Antonia n'ait pas une groſſe dot à vous apporter. Je ne lui en demande aucune, lui dis-je ; ſa perſonne eſt le ſeul bien où j'aſpire. Votre ſerviteur très-humble, s'écria-t'il, ce n'eſt point-là mon compte ; je ne ſuis point un gueux pour marier ainſi ma fille. Baſile de Buenotrigo eſt en état, Dieu merci, de la doter ; & je veux qu'elle vous donne à ſouper, ſi vous lui donnez à dîner. En un mot, le revenu de ce Château n'eſt que de cinq cens ducats, je le ferai monter à mille, en faveur de ce mariage.

J'en paſſerai par tout ce qu'il vous plaira, mon cher Baſile, lui répliquai-je ; nous n'aurons point enſemble de diſpute d'intérêt. Nous ſommes tous deux d'accord ; il ne s'agit plus que d'avoir le conſentement de votre fille. Vous avez le mien, me dit-il, eſt-ce que cela ne ſuffit point ? Pas tout à fait, lui répondis-je ; ſi le vôtre m'eſt néceſſaire, le ſien l'eſt auſſi. Le ſien dépend du mien, reprit-il ; je voudrois bien qu'elle osât ſouffler devant moi. Antonia, lui repartis-je, ſoumiſe à l'autorité paternelle, eſt prête ſans doute à vous obéir aveuglément, mais je ne ſçai ſi dans cette oc-

casion elle le fera sans répugnance, & pour peu qu'elle en eût, je ne me consolerois jamais d'avoir fait son malheur; enfin ce n'est pas assez que j'obtienne de vous sa main, il faut qu'elle souscrive au don que vous m'en faites. Oh, dame, dit Basile! je n'entends pas toutes ces philosophies: parlez vous-même à Antonia, & vous verrez, où je me trompe fort, qu'elle ne demande pas mieux que d'être votre femme. En achevant ces paroles, il appella sa fille, & me laissa un moment avec elle.

Pour profiter d'un tems si précieux, j'entrai d'abord en matiere: Belle Antonia, lui dis-je, décidez de mon sort. Quoique j'aye l'aveu de votre pere, ne vous imaginez pas que je veüille m'en prévaloir pour faire violence à vos sentimens. Quelque charmante que soit votre possession, j'y renonce si vous me dites que je ne la devrai qu'à votre seule obéissance. C'est ce que je n'ai garde de vous dire, me répondit Antonia, en rougissant un peu; votre recherche m'est trop agréable pour qu'elle me puisse faire de la peine, & j'applaudis au choix de mon pere, au lieu d'en murmurer. Je ne sçais, continua-t'elle, si

je fais bien ou mal de vous parler ainſi ; mais ſi vous me déplaiſiez, je ſerois aſſez franche pour vous l'avoüer ; pourquoi ne pourrois-je pas vous dire le contraire auſſi librement ?

A ces mots, que je ne pus entendre ſans en être charmé, je mis un genoüil à terre devant Antonia ; & dans l'excès de mon raviſſement, lui prenant une de ſes belles mains, je la baiſai d'un air tendre & paſſionné : Ma chere Antonia, lui dis-je, votre franchiſe m'enchante ; continuez, que rien ne vous contraigne ; vous parlez à votre époux ; que votre ame ſe découvre toute entiere à ſes yeux. Je puis donc me flater que vous ne verrez pas ſans plaiſir lier votre fortune à la mienne. Baſile qui arriva dans cet inſtant m'empêcha de pourſuivre. Impatient de ſçavoir ce que ſa fille m'avoit répondu, & prêt à la gronder ſi elle eût marqué la moindre averſion pour moi, il vint me rejoindre : Hé bien, me dit-il, êtes-vous content d'Antonia ? J'en ſuis ſi ſatisfait, lui répondis-je, que je vais dès ce moment m'occuper des apprêts de mon mariage. En diſant cela, je quittai le pere & la fille, pour

aller tenir conſeil là-deſſus avec mon Sécrétaire.

CHAPITRE IX.

Nôces de Gil Blas & de la Belle Antonia ; de quelle façon elles ſe firent, quelles perſonnes y aſſiſterent, & de quelles réjouiſſances elles furent ſuivies.

QUOIQUE je n'euſſe pas beſoin de la permiſſion des Seigneurs de Léyva, pour me marier, nous jugeâmes Scipion & moi, que je ne pouvois honnêtement me diſpenſer de leur communiquer le deſſein que j'avois d'épouſer la fille de Baſile, & de leur en demander même leur agrément par politeſſe.

Je partis auſſi-tôt pour Valence, où l'on fut auſſi ſurpris de me voir que d'apprendre le ſujet de mon voyage. Don Céſar & Don Alphonſe, qui connoiſſoient Antonia pour l'avoir vûë plus d'une fois, me félicitérent de l'avoir choiſie pour femme. Don Céſar ſurtout m'en fit compliment avec tant de vivacité, que ſi je ne l'euſſe pas cru un Seigneur

revenu de certains amuſemens, je l'aurois ſoupçonné d'avoir été quelquefois à Llirias, moins pour y voir ſon Château que ſa petite Fermiere. Pour peu que j'euſſe été défiant & jaloux de mon naturel, j'aurois pû faire des réflexions déſagréables là-deſſus. Ce que je ne fis point, tant j'étois perſuadé de la ſageſſe de ma future. Séraphine de ſon côté, après m'avoir aſſuré qu'elle prendroit toujours beaucoup de part à ce qui me regarderoit, me dit qu'elle avoit entendu parler d'Antonia très-avantageuſement. Mais ajouta-t-elle par malice, (& comme pour me reprocher l'indifférence dont j'avois payé l'amour de Séphora,) quand on ne m'auroit pas vanté ſa beauté, je m'en fierois bien à votre goût, dont je connois la délicateſſe.

Don Céſar & ſon fils ne ſe contentérent pas d'approuver mon mariage, ils me déclarérent qu'ils en vouloient faire tous les frais. Reprenez, me dirent-ils le chemin de Lirias, & demeurez-y tranquile, juſqu'à ce que vous entendiez parler de nous. Ne faites point de préparatifs pour vos nôces, c'eſt un ſoin dont nous nous chargeons. Pour me conformer à leurs volontés, je retournai à

mon Château. J'avertis Basile & sa fille des intentions de nos Protecteurs, & nous attendîmes de leurs nouvelles, le plus patiemment qu'il nous fut possible. Nous n'en reçûmes point pendant huit jours. En récompense, le neuviéme, nous vîmes arriver un carrosse à quatre mulets, dans lequel il y avoit des Couturiers qui apportoient de belles étoffes de soie pour habiller la Mariée, & qu'escortoient plusieurs gens de livrée, montés sur de très-beaux chevaux. L'un d'entr'eux me remit une lettre de la part de Don Alphonse. Ce Seigneur me mandoit qu'il seroit le lendemain à Llirias avec son pere & son épouse, & que la cérémonie de mon mariage se feroit le jour suivant par le Grand Vicaire de Valence. Véritablement Don César son fils, & Séraphine ne manquérent pas de se rendre à mon Château avec cet Ecclésiastique, tous quatre dans un carrosse à six chevaux, précedé d'un autre à quatre où étoient les femmes de Séraphine, & suivi des Gardes du Gouverneur.

Madame la Gouvernante fut à peine arrivée au Château, qu'elle témoigna une extrême impatience de voir Anto-

nia, qui de son côté ne sçut pas plutôt la venue de Séraphine, qu'elle accourut pour la saluer & lui baiser la main; ce qu'elle fit de si bonne grace que toute la compagnie l'admira? Hé bien, Madame, dit Don Cesar à sa belle fille, que pensez-vous d'Antonia; Santillane pouvoit-il faire un meilleur choix? Non, répondit Séraphine; ils sont tous deux dignes l'un de l'autre, je ne doute pas que leur union ne soit très-heureuse. Enfin chacun donna des louanges à ma future; & si on la loüa fort sous son habit de serge, on en fut encore plus charmé, lorsqu'elle parut sous un plus riche habillement. Il sembloit qu'elle n'en eût jamais porté d'autres, tant son air étoit noble, & son action aisée.

Le moment où je devois par un doux Hymen, voir attaché mon sort au sien, étant arrivé, Don Alphonse me prit par la main pour me conduire à l'Autel, & Séraphine fit le même honneur à la Mariée. Nous nous rendîmes tous deux dans cet ordre à la Chapelle du Hameau, où le Grand Vicaire nous attendoit pour nous marier; & cette cérémonie se fit aux acclamations des Habitans de Llirias & de tous les riches Laboureurs des environs, que Basile avoit invités aux nôces

d'Antonia. Ils avoient avec eux leurs filles, qui s'étoient parées de rubans & de fleurs, & qui tenoient dans leurs mains des tambours de basque. Nous retournâmes ensuite au Château, où par les soins de Scipion, l'ordonnateur du festin, il se trouva trois tables dressées; l'une pour les Seigneurs, l'autre pour les personnes de leur suite, & la troisiéme qui étoit la plus grande, pour tous ceux qui avoient été conviés. Antonia fut de la premiere, Madame la Gouvernante l'ayant ainsi voulu; je fis les honneurs de la seconde, & Basile se mit à celle des Villageois. Pour Scipion, il ne s'assit à aucune table. Il ne faisoit qu'aller & venir de l'une à l'autre, donnant son attention à faire bien servir & contenter tout le monde.

C'étoit par les Cuisiniers du Gouverneur que le repas avoit été préparé, ce qui suppose qu'il n'y manquoit rien. Les bons vins dont Maître Joachim avoit fait provision pour moi, y furent prodigués; les Convives commençoient à s'échauffer, l'allégresse règnoit par tout, quand elle fut tout-à-coup troublée par un incident qui m'allarma. Mon Sécrétaire étant dans la salle où je mangeois avec les principaux Officiers de Don

Alphonse, & les femmes de Séraphine, tomba subitement en foiblesse, & perdit toute connoissance, je me levai pour aller à son secours, & tandis que je m'occupois à lui faire reprendre ses esprits, une de ces femmes s'évanoüit aussi. Toute la compagnie jugea que ce double évanouissement renfermoit quelque mystere. Comme en effet, il en cachoit un qui ne tarda guère à s'éclaircir; car bientôt après, Scipion étant revenu à lui, me dit tout bas: Faut-il que le plus beau de vos jours soit le plus désagréable des miens! On ne peut éviter son malheur, ajoûta-t-il, je viens de retrouver ma femme dans une Suivante de Séraphine.

Qu'entends-je, m'écriai-je! Cela n'est pas possible! Quoi! tu serois l'époux de cette Dame qui vient de se trouver mal en même-tems que toi? Oui, Monsieur me répondit-il, je suis son mari; & la fortune, je vous jure, ne pouvoit me joüer un plus vilain tour que de la présenter à mes yeux. Je ne sçais, repris-je, mon ami, quelles raisons tu as de te plaindre de ton épouse, mais quelque sujet qu'elle t'en aït donné, de grace, contrains-toi, si je te suis cher; ne trouble

point cette Fête en laiſſant éclater ton reſſentiment. Vous ſerez content de moi, répartit Scipion; vous allez voir ſi je ne ſçais pas bien diſſimuler.

En parlant de cette ſorte, il s'avança vers ſa femme, à qui ſes Compagnes avoient auſſi rendu l'uſage des ſens, & l'embraſſant avec autant de vivacité que s'il eût été ravi de la revoir. Ah, ma chere Beatrix, lui dit-il, le Ciel enfin nous rejoint après dix ans de ſéparation! O moment plein de douceur pour moi! J'ignore, lui répondit ſon épouſe, ſi vous avez effectivement quelque joïe de me rencontrer; mais du moins, ſuis-je bien perſuadée que je ne vous ai donné aucun juſte ſujet de m'abandonner. Quoi! vous me trouvez une nuit avec le Seigneur Don Fernand de Léyva, qui étoit amoureux de Julie ma Maitreſſe, & dont je ſervois la paſſion, vous vous mettez dans l'eſprit que je l'écoute aux dépens de votre honneur & du mien? là-deſſus la jalouſie vous renverſe la cervelle, vous quittez Tolède, & me fuyez comme un monſtre, ſans me demander un éclairciſſement. Qui de nous deux, s'il vous plaît, eſt le plus en droit de ſe plaindre? C'eſt vous ſans contredit, lui répliqua

Scipion. Sans doute, reprit-elle, c'eſt moi : Don Fernand peu de tems après votre départ de Tolède, épouſa Julie, auprès de qui j'ai demeuré tant qu'elle a vêcu ; & depuis qu'une mort prématurée nous la ravie, je ſuis au ſervice de Madame ſa ſœur, qui peut vous répondre auſſi-bien que toutes ſes Femmes, de la pureté de mes mœurs.

Mon Sécrétaire à ce diſcours, dont il ne pouvoit prouver la fauſſeté, prit ſon parti de bonne grace. Encore une fois, dit-il à ſon épouſe, je reconnois ma faute, & je vous en demande pardon devant cette honorable aſſiſtance. Alors intercedant pour lui, je priai Beatrix d'oublier le paſſé, l'aſſurant que ſon mari ne ſongeroit déſormais qu'à lui donner de la ſatisfaction. Elle ſe rendit à ma prière, & toute la compagnie applaudit à la réunion de ces deux époux. Pour mieux la célebrer, on les fit aſſeoir à table l'un auprès de l'autre ; on leur porta des *brindes* ; chacun leur fit fête : on eût dit que le feſtin ſe faiſoit plutôt à l'occaſion de leur racommodement que de mes nôces.

La troiſiéme table fut la premiere que l'on abandonna. Les jeunes Villageois préférant l'amour à la bonne chere, la

quittérent pour former des danſes avec les jeunes Payſannes, qui par le bruit de leur tambour de baſque, attirérent bientôt les perſonnes des autres tables, & leur inſpirérent l'envie de ſuivre leur exemple. Voilà tout le monde en mouvement. Les Officiers du Gouverneur ſe mirent à danſer avec les Soubrettes de la Gouvernante, les Seigneurs même ſe mêlerent parmi les Danſeurs ; Don Alphonſe danſa une ſarabande avec Séraphine, & Don Céſar une autre avec Antonia, qui vint enſuite me prendre, & qui ne s'en acquitta pas mal pour une perſonne qui n'avoit que quelques principes de danſe qu'elle avoit reçus à Albaraſin chez une Bourgeoiſe de ſes parentes. Pour moi, qui come je l'ai déja dit, avoit appris à danſer chez la Marquiſe de Chaves, je parus à l'Aſſemblée un grand danſeur. A l'égard de Béatrix, & de Scipion, ils commencérent à s'entretenir en particulier, pour ſe rendre compte mutuellement de ce qui leur étoit arrivé pendant qu'ils avoient été ſéparés ; mais leur converſation fut interrompuë par Séraphine, qui venant d'être informée de leur reconnoiſſance, les fit appeller pour leur en témoigner ſa

joye: Mes enfans, leur dit-elle, dans ce jour de réjouïssance, c'est un surcroît de satisfaction pour moi de vous voir tous deux rendus l'un à l'autre. Ami Scipion, ajoûta-t-elle, je vous remets votre épouse en vous protestant qu'elle a toujours tenu une conduite irréprochable; vivez ici avec elle en bonne intelligence. Et vous, Beatrix, attachez-vous à Antonia, & ne lui soyez pas moins dévouée que votre mari l'est au Seigneur de Santillane. Scipion ne pouvant plus après cela regarder sa femme, que comme une autre Pénéloppe, promit d'avoir pour elle toutes les considérations imaginables.

Les Villageois & Villageoises après avoir dansé toute la journée, se retirérent dans leurs maisons; mais on continua la Fête dans le Château. Il y eut un magnifique souper; & lorsqu'il y fut question de s'aller coucher, le Grand-Vicaire bénit le lit nuptial; Séraphine deshabilla la Mariée, & les Seigneurs de Léyva me firent le même honneur. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les Officiers de Don Alphonse & les femmes de la Gouvernante s'avisérent, pour se réjoüir, de faire la même cérémonie; ils deshabillérent Béatrix & Scipion, qui pour ren-

dre la ſcêne plus comique, ſe laiſſerent gravement dépoüiller & mettre au lit.

CHAPITRE X.

Suites du Mariage de Gil Blas, & de la belle Antonia. Commencement de l'Hiſtoire de Scipion.

DE's le lendemain de mes nôces, les Seigneurs de Léyva retournérent à Valence, après m'avoir donné mille nouvelles marques d'amitié; ſi bien que mon Sécretaire & moi nous demeurâmes ſeuls au Château avec nos femmes & nos valets.

Le ſoin que nous prîmes l'un & l'autre de plaire à ces Dames, ne fut pas inutile; j'inſpirai en peu de tems à mon épouſe autant d'amour que j'en avois pour elle, & Scipion fit oublier à la ſienne les chagrins qu'il lui avoit cauſés. Béatrix qui avoit l'eſprit ſouple & liant, s'inſinua ſans peine dans les bonnes graces de ſa nouvelle Maîtreſſe, & gagna ſa confiance. Enfin nous nous accordâmes tous quatre à merveilles, & nous com-





mençâmes à joüir d'un ſort fort digne d'envie. Tous nos jours couloient dans les plus doux amuſemens. Antonia étoit fort ſérieuſe, mais nous étions très-gais, Béatrix & moi; & quand nous ne l'aurions pas été, il ſuffiſoit que Scipion fût avec nous, pour ne point engendrer de mélancolie. C'étoit un homme incomparable pour la ſociété, un de ces perſonnages comiques qui n'ont qu'à ſe montrer pour égayer une compagnie.

Un jour qu'il nous prit fantaiſie après le dîné d'aller faire la ſiéte dans l'endroit le plus agréable du bois, mon Secrétaire ſe trouva de ſi belle humeur, qu'il nous ôta l'envie de dormir par ſes diſcours réjoüiſſans: Tais-toi, lui dis-je, mon ami. Il n'y a pas moyen de s'aſſoupir en t'écoutant; ou bien puiſque tu nous empêches de nous livrer au ſommeil, fais-nous donc quelque récit digne de notre attention. Très-volontiers, me répondit-il; voulez-vous que je vous raconte l'Hiſtoire du Roi Pelage? J'aimerois mieux entendre la tienne, lui répliquai-je; mais c'eſt un plaiſir que tu n'as pa jugé à propos de me donner depuis que nous vivons enſemble, & que je n'aurai jamais apparemment. D'où vient, me

dit-il ? Si je ne vous ai pas conté mon histoire, c'eſt que vous ne m'avez pas témoigné le moindre deſir de la ſçavoir ; ce neſt donc pas ma faute, ſi vous ignorez mes avantures, & pour peu que vous ſoyez curieux de les apprendre, je ſuis prêt à contenter votre curioſité. Antonia, Béatrix & moi, nous le prîmes au mot ; & nous nous diſposâmes à prêter une oreille attentive à ſon récit, qui ne pouvoit faire ſur nous qu'un bon effet, ſoit en nous divertiſſant, ſoit en nous excitant au ſommeil.

Je ſerois, dit Scipion, fils d'un Grand de la premiere claſſe, ou tout au moins de quelque Chevalier de S. Jacques, ou d'Alcantara, ſi cela eut dépendu de moi ; mais comme on ne ſe choiſit point un pere, vous ſçaurez que le mien, nommé Torribio Scipion, étoit un honnête Archer de la Sainte Hermandad. En allant & venant ſur les grands chemins où ſa profeſſion l'obligeoit d'être preſque toujours, il rencontra par hazard un jour entre Cuença & Tolède une jeune Bohémienne qui lui parut fort jolie. Elle étoit ſeule à pied, & portoit avec elle toute ſa fortune dans une eſpèce de havreſac qu'elle avoit ſur le dos : Où allez-vous ainſi

ainsi, ma mignone, lui dit-il en adoucissant sa voix, qu'il avoit naturellement très-rude ? Seigneur Cavalier, lui répondit-elle, je vais à Tolède, où j'espere gagner ma vie de façon ou d'autre en vivant honnêtement. Vos intentions sont loüables, reprit-il, & je ne doute pas que vous n'ayez plus d'une corde à votre arc. Oüi, Dieu merci, répartit-elle, j'ai plusieurs talens. Entr'autres, je sçai composer des pommades & des essences fort utiles aux Dames ; je dis la bonne avanture, je fais tourner le sas pour retrouver les choses perduës, & montre tout ce qu'on veut dans le miroir ou dans le verre.

Torribio jugeant qu'une pareille fille étoit un parti très-avantageux pour un homme tel que lui, qui avoit de la peine à vivre de son emploi, quoiqu'il sçut fort bien le remplir, lui proposa de l'épouser. La Bohémienne n'eut garde de mépriser les vœux d'un Officier de la Sainte Confrairie. Elle accepta la proposition avec plaisir. Cela étant arrêté entr'eux, ils se rendirent tous deux en diligence à Tolède, où ils se mariérent, & vous voyez en moi, le digne fruit de

ce noble Hymenée. Ils s'établirent dans un Fauxbourg où ma mere commença par débiter des pommades & des essences ; mais ne trouvant pas ce trafic assez lucratif, elle fit la devineresse. C'est alors qu'on vit pleuvoir chez elle les écus , & les pistoles ; mille dupes de l'un & de l'autre sexe, mirent bientôt en réputation la Coscolina, c'est ainsi que se nommoit la Bohémienne. Il venoit tous les jours quelqu'un la prier d'employer pour lui son ministère : Tantôt c'étoit un neveu indigent qui vouloit sçavoir quand son oncle, dont il étoit unique héritier, partiroit pour l'autre monde ; & tantôt c'étoit une fille qui souhaitoit d'apprendre si un Cavalier dont elle reconnoissoit les soins, & qui lui promettoit de l'épouser, lui tiendroit parole.

Vous observerez, s'il vous plaît, que les prédictions de ma mere étoient toujours favorables aux personnes à qui elle les faisoit ; si par hazard elles s'accomplissoient, à la bonne heure ; & si l'on venoit lui reprocher que le contraire de ce qu'elle avoit prédit étoit arrivé, elle répondoit froidement qu'il falloit s'en prendre au démon qui, malgré la force

des conjurations qu'elle employoit pour l'obliger à réveler l'avenir, avoit quelquefois la malice de la tromper.

Lorsque, pour l'honneur du métier, ma mere croyoit devoir faire paroître le Diable dans ses opérations, c'étoit Torribio Scipion qui faisoit ce personnage, & qui s'en acquittoit parfaitement bien, la rudesse de sa voix, & la laideur de son visage, lui donnant un air convenable à ce qu'il répresentoit. Pour peu qu'on fût crédule, on étoit épouvanté de la figure de mon pere. Mais un jour par malheur il vint un brutal de Capitaine qui voulut voir le Diable, & qui lui passa son épée au travers du corps. Le saint Office informé de la mort du Diable, envoya ses Officiers chez la Coscolina dont ils se saisirent aussi-bien que de tous ses effets, & moi qui n'avois alors que sept ans, je fus mis à l'Hôpital de *Los Ninos* *. Il y avoit dans cette Maison de charitables Ecclésiastiques, qui, bien payés pour avoir soin de l'éducation des pauvres Orphelins, prenoient la peine de leur montrer à lire & à écrire. Ils crurent remarquer que je promettois

* Des Orphelins.

beaucoup ; ce qui fut cauſe qu'ils me diſtinguérent des autres, & me choiſirent pour faire leurs commiſſions. Ils m'envoioient en ville porter leurs lettres, j'allois & venois pour eux, & c'étoit moi qui répondois leurs Meſſes. Par reconnoiſſance, ils entreprirent de m'enſeigner la langue Latine : mais ils s'y prirent trop rudement, & me traiterent avec tant de rigueur, malgré les petits ſervices que je leur rendois, que ne pouvant y réſiſter, je m'échappai un beau jour, en faiſant une commiſſion ; & bien loin de retourner à l'Hôpital, je ſortis même de Tolède par le Fauxbourg du côté de Séville.

Quoique j'euſſe à peine alors neuf ans accomplis, je ſentois déja le plaiſir d'être libre & maître de mes actions. J'étois ſans argent & ſans pain, n'importe ; je n'avois point de leçons à étudier, ni de thêmes à compoſer. Après avoir marché pendant deux heues, mes petites jambes commencérent à refuſer le ſervice. Je n'avois point encore fait de ſi longs voyages. Il fallut m'arrêter pour me repoſer. Je m'aſſis au pied d'un arbre qui bordoit le grand chemin ; là, pour m'amuſer, je tirai mon rudiment

que j'avois dans ma poche, & le parcourus en badinant; puis venant à me souvenir des férules & des coups de foüet qu'il m'avoit fait recevoir, j'en déchirai les feuillets en disant avec colére: Ah, chien de livre, tu ne me feras plus répandre de pleurs? Tandis que j'assouvissois ma veangeance en jonchant autour de moi la terre de declinaisons & de conjugaisons, il passa par-là un Hermite à barbe blanche qui portoit de larges lunettes, & qui avoit un air vénérable. Il s'approcha de moi, & s'il me considera fort attentivement, je l'éxaminai bien aussi. Mon petit homme, me dit-il avec un souris, il me semble que nous venons tous deux de nous regardèr bien tendrement, & que nous ne ferions pas mal de demeurer ensemble dans mon Hermitage qui n'est qu'à deux cens pas d'ici. Je suis votre serviteur, lui répondis-je assez brusquement, je n'ai aucune envie d'être Hermite. A cette réponse le bon veillard fit un éclat de rire, & me dit en m'embrassant: Il ne faut pas mon fils, que mon habit vous fasse peur; s'il n'est pas beau, il est utile. Il me rend Seigneur d'une retraite charmante & des Villages voisins dont les Habitans

m'aiment ou plutôt m'idolâtrent. Venez avec moi, ajoûta-t-il, & ne craignez rien. Je vous revêtirai d'une jacquette semblable à la mienne. Si vous vous en trouvez bien, vous partagerez avec moi les douceurs de la vie que je mene; & si vous ne vous en accommodez point, non seulement il vous sera permis de me quitter, mais vous pouvez même compter qu'en nous séparant, je ne manquerai pas de vous faire du bien.

Je me laissai persuader, & je suivis le vieil Hermite qui, chemin faisant, me fit plusieurs questions, ausquelles je répondis avec une ingénuité que je n'ai pas toujours euë dans la suite. En arrivant à l'Hermitage, il me présenta quelques fruits que je dévorai, n'ayant rien mangé de toute la journée qu'un morceau de pain sec, dont j'avois déjeûné le matin à l'Hôpital. Le Solitaire me voyant si bien joüer des mâchoires, me dit : Courage, mon enfant, ne ménage point mes fruits, j'en ai, grace au Ciel, une ample provision. Je ne t'ai pas amené ici pour te faire mourir de faim. Ce qui étoit trés vèritable, car une heure aprés notre arrivée, il alluma du feu, embro-

cha un gigot de mouton ; & tandis que je tournois la broche, il dreſſa une petite table qu'il couvrit d'une ſerviette aſſez mal-propre, & ſur laquelle il mit deux couverts, l'un pour lui & l'autre pour moi.

Quand la viande fut cuite, il la tira de la broche, & en coupa quelques pièces pour notre ſouper, qui ne fut pas un repas de brebis, puiſque nous bûmes d'un excellent vin, dont il avoit auſſi bonne proviſion : Hé bien, mon poulet, me dit-il, lorſque nous fumes hors de table, es-tu content de mon ordinaire ; ne vaut-il pas bien celui de ton hopital ? Voilà de quelle façon tu feras traité tous les jours, ſi tu demeures avec moi. Au reſte, pourſuivit-il tu ne feras dans cet Hermitage que ce qu'il te plaira. J'éxige de toi ſeulement que tu m'accompagnes toutes les fois que j'irai quêter dans les Villages voiſins ; tu me ſerviras à conduire un bourriquet chargé de deux paniers, que les Payſans charitables rempliſſent ordinairement d'œufs, de pain, de viande & de poiſſon. Je ne te demande que cela. Il me ſemble que ce n'eſt pas trop

éxiger de toi. oh ! je ferai, lui dis-je, tout ce que vous voudrez, pourvû que vous ne m'obligiez point à apprendre le Latin. Le Frere Chryſoſtome, c'étoit le nom du vieil Hermite, ne put s'empêcher de rire de ma naïveté, & m'aſſura de nouveau qu'il ne pretendoit pas gêner mes inclinations.

Nous allâmes dès le lendemain à la quête avec l'ânon que je menois par le licou. Nous fimes une copieuſe recolte ; chaque Payſan ſe faiſant un plaiſir de mettre quelque choſe dans nos paniers. L'un y jettoit un pain entier, l'autre une groſſe piéce de lard, celui-ci une oye farcie, celui-là une perdrix. Que vous dirai-je ? Nous apportâmes au logis des vivres pour plus de huit jours, ce qui marquoit bien l'eſtime & l'amitié que les Villageois avoient pour le Frere. Il eſt vrai qu'il leur étoit d'une grande utilité : il leur donnoit des conſeils, quand ils venoient le conſulter : Il remettoit la paix dans les ménages où regnoit la diſcorde, & marioit les filles qui lui paroiſſoient fatiguées du célibat : Sçavoit-il que deux riches Laboureurs etoient mal enſemble, il les alloit voir & il faiſoit ſi bien qu'il les réconcilioit.

Enfin, il avoit des remèdes pour mille ſortes de maladies, & apprenoit des Oraiſons aux femmes qui ſouhaitoient d'avoir des enfans.

Vous voyez par ce que je viens de dire, que j'étois bien nourri dans mon Hermitage. Je n'y étois pas plus mal couché: étendu ſur de bonne paille fraîche, ayant ſous ma tête un couſſin de bure, & ſur le corps une couverture de la même étoffe, je ne faiſois qu'un ſomme qui duroit toute la nuit. Le Frere Chryſoſtome, qui m'avoit fait fête d'un habillement d'Hermite, m'en fit un lui-même d'une de ſes vieilles robes, & me nomma le petit Frere Scipion. Sitôt que je parus dans les Villages ſous cet habit d'ordonnance, on me trouva ſi gentil, que le bourriquet en fut plus chargé. C'étoit à qui en donneroit davantage au petit Frere, tant on prenoit plaiſir à voir ſa figure.

La vie molle & fainéante que je menois avec le vieil Hermite ne pouvoit déplaire à un garçon de mon âge. Auſſi j'y pris tant de goût, que je l'aurois toujours continuée, ſi les Parques ne m'euſſent pas filé d'autres jours fort différens; mais la deſtinée que j'avois à remplir, m'arra-

cha bien-tôt à la molleſſe, & me fit quitter le Frere Chryſoſtome de la maniere que je vais le raconter.

Je voyois ſouvent ce Vieillard travailler au couſſin qui lui ſervoit d'oreiler, il ne faiſoit que le découdre & le recoudre; & je remarquai un jour qu'il mit de l'argent dedans. Cette obſervation fut ſuivie d'un mouvement curieux, que je me promis de ſatisfaire dès le premier voyage qu'il feroit à Tolède, où il avoit coutume d'aller tout ſeul une fois la ſemaine. J'en attendis le jour impatiemment, ſans avoir encore toutefois d'autre deſſein que de contenter ma curioſité. Enfin le bon-homme partit, & je défis ſon oreiller où je trouvai parmi la laine qui le rempliſſoit, la valeur peut-être de cinquante écus en toutes ſortes d'eſpeces.

Ce tréſor apparemment étoit la reconnoiſſance des Payſans que l'Hermite avoit guéris par les remèdes, & des Payſannes qui avoient des enfans par la vertu de ſes Oraiſons. Quoiqu'il en ſoit, je ne vis pas plutôt que c'étoit de l'argent que je pouvois impunément m'approprier, que mon naturel Bohémien ſe déclara. Il me prit une envie de le voler,

qu'on ne pouvoit attribuer qu'à la force du ſang qui couloit dans mes veines. Je cédai ſans réſiſtance à la tentation ; je ſerrai l'argent dans un ſac de bure, où nous mettions nos peignes & nos bonnets de nuit ; enſuite après avoir quitté mon habit d'Hermite, & repris celui d'Orphelin, je m'éloignai de l'Hermitage croyant emporter dans mon ſac toutes les richeſſes des Indes.

Vous venez d'entendre mon coup d'eſſai, continua Scipion, & je ne doute pas que vous ne vous attendiez à une ſuite de faits de la même nature. Je ne tromperai point votre attente. J'ai encore d'autres pareils exploits à vous conter avant que j'en vienne à mes actions louables ; mais j'y viendrai, & vous verrez par mon récit qu'un fripon peut fort bien devenir un honnête homme.

Tout enfant que j'étois, je ne fus pas aſſez ſot pour reprendre le chemin de Tolède. C'eût été m'expoſer au hazard de rencontrer le Frere Chryſoſtôme, qui m'auroit fait rendre déſagréablement ſon magot. Je ſuivis une autre route qui me conduiſit au village de Galves, où je m'arrêtai dans une Hôtellerie dont l'Hôteſſe étoit une veuve de quarante

ans, qui avoit toutes les qualités requiſe pour bien faire ſes petites affaires. Cett femme n'eut pas plutôt jetté les yeux ſu moi, que jugeant à mon habillement qu je devois être un échapé de l'Hôpital de Orphelins, elle demanda qui j'étois, & où j'allois. Je lui répondis qu'ayant perdu mon pere & ma mere, je cherchoi une condition. Mon enfant, me dit-elle, ſçais-tu lire ? Je l'aſſurai que je liſois, & même que j'écrivois à merveilles. Véritablement, je formois mes lettres, & je les liois, de façon que cela reſſembloit un peu à de l'écriture; & c'en étoit aſſez pour les expéditions d'une taverne de Village. Je te retiens donc à mon ſervice, me répliqua l'Hôteſſe. Tu ne me ſera pas inutile, tu tiendras ici regiſtre de mes dettes actives & paſſives. Je ne te donnerai point de gages, ajouta-t-elle, attendu qu'il vient dans cette Hôtellerie d'honnêtes gns qui n'oublient pas les valets. Tu peux compter ſur de bons petits profits.

J'acceptai le parti, me réſervant, comme vous pouvez croire, le droit de changer d'air, ſi-tôt que le ſéjour de Galves ceſſeroit de m'être agréable. Dès que je me vis arrêté pour ſervir dans cette

Hôtellerie, je me sentis l'esprit travaillé d'une grande inquiétude, & plus j'y pensois, plus ma crainte me sembloit bien fondée. Je ne voulois pas qu'on sçût que j'avois de l'argent; & j'étois bien en peine de scavoir, où je le cacherois, pour qu'il fût à couvert de toute main étrangere. Je ne connoissois pas encore assez la maison, pour me fier aux endroits les plus propres à le receler. Que les richesses causent d'embarras. J'étois dans de continuelles allarmes. Je me déterminai pourtant à mettre mon sac dans un coin de notre grenier où il y avoit de la paille; & le croyant là plus en sureté qu'ailleurs, je me tranquilisai autant qu'il me fut possible.

Nous étions trois domestiques dans cette maison; un gros garçon d'écurie, une jeune servante de Galice & moi. Chacun de nous tiroit tout ce qu'il pouvoit des Voyageurs qui s'y arrêtoient. J'attrapois toujours de ces Messieurs quelques piéces de menuë monnoye, quand j'allois leur porter le mémoire de leur dépense. Ils donnoient aussi quelque chose au Valet d'écurie pour avoir eu soin de leurs montures; mais pour la Galicienne, qui étoit l'idole des Mu-

letiers qui paſſoient par-là, elle gagnoit plus d'écus que nous de maravedis. Je n'avois pas ſitôt reçû un ſoû, que je le portois au grenier pour en groſſir mon tréſor ; & plus je voyois augmenter mon bien, plus je ſentois que mon petit cœur s'y attachoit. Je baiſois quelquefois mes eſpèces ; je les contemplois avec un raviſſement qui ne peut être compris que par les avares.

L'amour que j'avois pour mon tréſor, m'obligeoit à l'aller viſiter trente fois par jour. Je rencontrois ſouvent ſur l'eſcalier l'Hôteſſe, laquelle étant très-défiante de ſon naturel, fut curieuſe un jour de ſçavoir ce qui pouvoit à tout moment m'attirer au grenier. Elle y monta & ſe mit à fureter par tout, s'imaginant que je cachois peut-être dans ce galetas des choſes que je dérobois dans ſa maiſon. Elle n'oublia pas de remuer la paille qui couvroit mon ſac, & elle le trouva. Elle l'ouvrit ; & voyant qu'il y avoit dedans des écus & des piſtoles, elle crut ou fit ſemblant de croire que je lui avois volé cet argent. Elle s'en ſaiſit à bon compte. Puis m'appellant petit miſérable, petit coquin, elle ordonna au Garçon d'écurie, tout dévoüé à ſes volontés, de

m'appliquer une cinquantaine de bons coups de foüet ; & après m'avoir si bien fait étriller, elle me mit à la porte en disant qu'elle ne vouloit point souffrir chez elle de fripon. J'eus beau protester que je n'avois point volé l'Hôtesse, elle soutint le contraire, & on la crut plutôt que moi. C'est ainsi que les espèces du Frere Chrysostôme passerent des mains d'un voleur dans celles d'une voleuse.

Je pleurai la perte de mon argent, comme on pleure la mort d'un fils unique, & si mes larmes ne me firent pas rendre ce que j'avois perdu, elles furent cause du moins que j'éxcitai la compassion de quelques personnes qui les virent couler, & entr'autres du Curé de Galves qui passa près de moi par hazard. Il parut touché du triste état où j'étois, & m'emmena au Presbytère avec lui. Là pour gagner ma confiance, ou plutôt pour me tirer les vers du nez, il commença par me plaindre : Que ce pauvre enfant, s'écria-t-il d'un air plein de compassion, est digne de pitié, de n'avoir personne qui prenne soin de lui ! Faut-il s'étonner si, livré à lui-même dans un âge si tendre, il a commis une mauvaise action ? Les hommes pendant le cours

de leur vie ont bien de la peine à s'en défendre. Enſuite m'adreſſant la parole : Mon fils, ajouta-til, de quel endroit d'Eſpagne êtes-vous, & qui ſont vos parens ? vous avez l'air d'un garçon de famille. Parlez-moi confidemment, & comptez que je ne vous abandonnerai point.

Le Curé par ce diſcours politique & charitable tout enſemble m'engagea inſenſiblement à lui découvrir toutes mes affaires, ce que je fis avec beaucoup d'ingénuité. Je lui avoüai tout. Après quoi, il me dit : Mon ami, quoi qu'il ne convienne guéres aux Hermites de théſauriſer, cela ne diminuë pas votre faute : en volant le Frere Chryſoſtôme, vous avez toujours péché contre l'article du Décalogue qui défend de dérober ; mais ce qui doit vous conſoler, c'eſt que je me charge d'obliger l'Hôteſſe à rendre l'argent & de le faire tenir au Frere dans ſon Hermitage : vous pouvez dès à préſent avoir la conſcience en repos là-deſſus. C'étoit, je vous l'avoüe, de quoi je ne m'inquiétois guère. Le Curé qui avoit ſon deſſein, n'en demeura pas là : Mon enfant, pourſuivit-il, je veux m'intéreſſer pour vous, & vous procurer une

bonne

bonne condition. Je vous enverrai dès demain par un Muletier à mon neveu le Chanoine de la Cathédrale de Tolède. Il ne refusera pas à ma priere de vous recevoir au nombre de ses Laquais, qui sont chez lui comme autant de Bénéficiers qui vivent grassement du revenu de sa Prébende; vous serez là parfaitement bien, c'est une chose dont je puis vous assurer.

Cette assurance fut si consolante pour moi, que je ne songeai plus ni à mon sac ni aux coups de fouet que j'avois reçûs. Je ne m'occupai l'esprit que du plaisir de vivre en Bénéficier. Le jour suivant, tandis qu'on me faisoit déjeûner, il arriva selon les ordres du Curé un Muletier au Presbytére avec deux mules bâtées & bridées. On m'aida à monter sur l'une, le Muletier s'élança sur l'autre, & nous prîmes la route de Tolède. Mon compagnon de voyage étoit un homme de belle humeur, & qui ne demandoit qu'à se réjoüir aux dépens du prochain: Mon petit Cadet, me dit-il, vous avez un bon ami dans Monsieur le Curé de Galves. Il vous le fait bien voir. Il ne pouvoit vous donner une meilleure preuve de son affection, que de vous placer

auprés de ſon neveu le Chanoine, j'ai l'honneur de connoître, & qui contredit eſt la perle de ſon Chap Ce n'eſt point un de ces dévots do viſage pâle & maigre prêche la mo fication ; c'eſt une groſſe face, un fleuri, une mine réjoüie, un vivan ne ſe refuſe point aux plaiſirs qu preſentent. Vous ſerez dans ſa ma comme un petit coq en pâte.

Le bourreau de Muletier s'apper vant que je l'écoutois avec une gr ſatisfaction, continua de me vant bonheur dont je joüirois quand je ſe valet du Chanoine. Il ne ceſſa de parler, juſqu'à ce qu'étant arrivé Village d'Obiſa, nous nous y arrêtâ pour faire un peu repoſer nos mules. par le plus grand bonheur du monde moi, j'apris qu'on me trompoit. Voi quelle façon je fis cette découver le Muletier allant & venant dans l' tellerie, laiſſa tomber par hazard d poche un papier que j'eus l'adreſſe de maſſer ſans qu'il y prît garde, & qu trouvai moyen de lire pendant qu'il é à l'écurie. C'étoit une Lettre adre aux Prêtres de l'Hôpital des Orpheli & conçuë dans ces termes : *Meſſie*

j'ai crû que la charité m'obligeoit à remettre entre vos mains un petit fripon qui s'est échappé de votre Hôpital, il me paroît avoir de l'esprit, & mériter que vous ayez la bonté de le tenir enfermé chez vous. Je ne doute point qu'à force de corrections vous n'en fassiez un garçon raisonnable. Que Dieu conserve vos pieuses & charitables Seigneuries.

LE CURE' DE GALVES.

Lorsque j'eus achevé de lire cette lettre qui m'apprenoit les bonnes intentions de Monsieur le Curé, je ne demeurai pas incertain du parti que j'avois à prendre : Sortir de l'Hôtellerie & gagner les bords du Tage à plus d'une lieuë de-là, fut l'ouvrage d'un moment. La crainte me prêta des aîles pour fuir les Prêtres de l'Hôpital des Orphelins où je ne voulois point absolument retourner, tant j'étois dégoûté de la maniere dont on y enseignoit le Latin. J'entrai dans Tolède aussi gayement que si j'eusse sçû où aller boire & manger. Il est vrai que c'est une Ville de bénédiction & dans laquelle un homme d'esprit, ré-

duit à vivre aux dépens d'autrui, ne ſçauroit mourir de faim. Mais j'étois encore bien jeune pour pouvoir me promettre de trouver moyen d'y ſubſiſter. Neanmoins la fortune me favoriſa. Je fus à peine dans la grande Place, qu'un Cavalier bien vêtu auprès de qui je paſſai, me retint par le bras, & me dit : Petit Garçon, veux-tu me ſervir ? je ſerois bien-aiſe d'avoir un Laquais tel que toi. Et moi, lui répondis-je, un Maître comme vous. Cela étant, reprit-il, tu es à moi dés ce moment, & tu n'as qu'à me ſuivre ; ce que je fis ſans répliquer.

Ce Cavalier, qui pouvoit avoir trente ans ſe nommoit Don Abel ; il logeoit dans un Hôtel garni, où il occupoit un aſſez bel appartement. C'étoit un joüeur de profeſſion ; & voici de quelle ſorte nous vivions enſemble. Le matin je lui hachois du tabac pour fumer cinq ou ſix pipes, je lui nettoyois ſes habits, & j'allois lui chercher un Barbier pour le raſer, & lui redreſſer ſa mouſtache. Après quoi, il ſortoit pour courir les Tripots, d'où il ne revenoit au logis qu'entre onze heures & minuit. Mais

tous les matins, avant que de sortir, il avoit soin de tirer de sa poche trois réaux qu'il me donnoit à dépenser par jour, me laissant la liberté de faire ce qu'il me plairoit jusqu'à dix heures du soir ; pourvû que je fusse à l'Hôtel quand il y rentroit, il étoit fort content de moi. Il me fit faire un pourpoint & un haut-de-chausses de livrée, avec quoi j'avois tout l'air d'un petit commissionnaire de Coquettes. Je m'accommodois bien de ma condition, & certainement je n'en pouvois trouver une plus convenable à mon humeur.

Il y avoit déja près d'un mois que je menois une vie si heureuse, lorsque mon Patron me demanda si j'étois satisfait de lui, & sur la réponse que je fis qu'on ne pouvoit l'être davantage : Hé-bien, reprit-il, nous partirons donc demain pour Séville, où mes affaires m'appellent. Tu ne seras pas fâché de voir cette Capitale de l'Andalousie. *Qui n'a pas vû Séville*, dit le Proverbe, *n'a rien vû*. Je lui témoignai que j'étois prêt à le suivre par tout. Dès le même jour, le Messager de Séville vint prendre à l'Hôtel garni un grand coffre où étoient toutes les nippes de mon Maî-

tre, & le lendemaiu nous partîmes pour l'Andalousie.

Le Seigneur Don Abel étoit si heureux au jeu qu'il ne perdoit que quand il vouloit, ce qui l'obligeoit à changer souvent de lieu pour se dérober au ressentiment des dupes, & ce qui étoit la cause de notre voyage. Etant arrivés à Séville, nous prîmes un logement dans un Hôtel garni auprés de la Porte de Cordoüe & nous recommençâmes à vivre comme à Tolède. Mais mon Patron trouva de la différence entre ces deux Villes. Il rencontra des Joüeurs qui joüoient aussi heureusement que lui dans les Tripots de Séville; de sorte qu'il en revenoit quelquefois fort chagrin. Un matin, qu'il étoit encore de mauvaise humeur d'avoir perdu cent pistoles le jour précedent, il me demanda pourquoi je n'avois pas porté son linge sale chez une Dame qui avoit soin de le blanchir & de le parfumer; je répondis que je ne m'en étois pas souvenu. Làdessus se mettant en colere, il m'appliqua sur le visage une demi douzaine de soufflets si rudement, qu'il me fit voir plus de lumieres qu'il n'y en avoit dans le Temple de Salomon: Tenez, petit malheureux

me dit-il, voilà pour vous apprendre à devenir attentif à vos devoirs. Faudra-t-il donc que je ſois après vous ſans ceſſe pour vous avertir de ce que vous avez à faire ? Pourquoi n'êtes-vous pas auſſi habile à ſervir qu'à manger ? Ne ſçauriez vous, puiſque vous n'êtes pas une bête, prévenir mes ordres & mes beſoins ? A ces mots, il ſortit de ſon appartement, où il me laiſſa très-mortifié d'avoir reçû des ſoufflets pour une faute ſi legere & bien reſolu d'en tirer vengeance ſi l'occaſion s'en préſentoit.

Je ne ſçai quelle avanture lui arriva peu de tems après dans un Tripot; mais un ſoir il revint fort échauffé : Scipion, me dit-il, j'ai réſolu d'aller en Italie, & je dois m'embarquer après-demain ſur un Vaiſſeau qui s'en retourne à Gênes. J'ai mes raiſons pour faire ce voyage; je crois que tu voudras bien m'accompagner, & profiter d'une ſi belle occaſion de voir le plus charmant pays qu'il y ait au monde. Je fis réponſe que je ne demandois pas mieux. Je temoignai même de l'impatience de voir l'Italie, mais en même tems je me promis bien de diſparoître au moment qu'il faudroit partir. Je m'imaginois par-là

me venger de mon maître, & je trouvois ce projet très ingenieux. J'en étois si content, que je ne pus m'empêcher de le communiquer à un Vaillant de profession que je rencontrai dans la ruë. Depuis que j'étois à Séville ; j'avois fait quelques mauvaises connoissances, & principalement celle-là. Je lui contai de quelle maniere & pourquoi j'avois été souffleté ; ensuite, je lui dis le dessein que j'avois de quitter Don Abel, lorsqu'il seroit prêt à s'embarquer, & je lui demandai ce qu'il pensoit de ma résolution.

Le Brave fronça les sourcils en m'écoutant, & releva les crocs de sa moustache ; puis blâmant gravement mon Maître : Petit bon homme, me dit-il, vous êtes un garçon deshonoré pour jamais, si vous vous en tenez à la frivole vengeance que vous méditez. Il ne suffit pas de laisser Don Abel partir tout seul, ce ne seroit point assez le punir ; il faut proportioner le châtiment à l'outrage. il n'y a point à balancer ; Enlevons-lui ses hardes & son argent, que nous partagerons en freres après son départ. Quoique j'eusse un penchant naturel à dérober, je fus effayé de la proposition

position d'un vol de cette importance.

Cependant l'archi-fripon qui me la faisoit, ne laissa pas de me persuader; & voici quel fut le succès de notre entreprise. Le Brave, qui étoit un homme grand & robuste, vint le lendemain sur la fin du jour me trouver à l'Hôtel garni. Je lui montrai le coffre où mon Maître avoit déja serré ses nippes, & je lui demandai s'il pourroit lui seul porter un coffre si pesant. Si pesant me dit-il, apprenez que lorsqu'il s'agit d'enlever le bien d'autrui, j'emporterois l'Arche de Noé. En achevant ces paroles, il s'approcha du coffre, le mit sans peine sur ses épaules & descendit l'escalier d'un pas léger. Je le suivis du même pas; & nous étions prêts d'enfiler la porte de la ruë, quand Don Abel que son heureuse étoile amena là si à propos pour lui, se présenta tout-à-coup devant nous.

Où vas-tu avec ce coffre, me dit-il? Je fus si troublé que je demeurai muet, & le Brave voyant le coup manqué, jetta le coffre à terre, & prit la fuite, pour éviter les éclaircissemens. Où vas-tu donc avec ce coffre, me dit mon Maître pour la seconde fois? Monsieur, lui

répondis-je plus mort que vif, je vais le faire porter au Vaiſſeau ſur lequel vous devez demain vous embarquer pour Tolède. Hé! ſçais-tu, me répliqua-t-il, ſur quel Vaiſſeau je dois faire ce voyage? Non, Monſieur, lui répartis-je; mais qui a langue va à Rome; je m'en ſerois informé ſur le port, & quelqu'un me l'auroit appris. A cette réponſe qui lui fut ſuſpecte, il me lança un regard furieux, je crus qu'il m'alloit encore ſouffleter: Qui vous a commandé, s'écria-t-il, de faire emporter mon coffre hors de cet Hôtel? C'eſt vous-même, lui dis-je. Qui moi, répondit-il avec ſurpriſe, je t'ai donné cet ordre? Aſſurément, repris-je, ſouvenez-vous du reproche que vous me fites il y a quelques jours? Ne me dites-vous pas en me maltraitant que vous vouliez que je prévinſſe vos ordres, & fiſſe de mon chef ce qu'il y auroit à faire pour votre ſervice? Or pour me régler là-deſſus, je faiſois porter votre coffre au Vaiſſeau. Alors le Joüeur remarquant que j'avois plus de malice qu'il n'avoit crû, me dit en me donnant mon congé d'un air froid: Allez, Monſieur Scipion, que le Ciel vous conduiſe. Vous avez trop d'eſprit pour votre âge.

Je n'aime point à joüer avec des gens qui ont tantôt une carte de plus, tantôt une carte de moins. Otez-vous de devant mes yeux, ajoûta-t-il, en changeant de ton, de peur que je ne vous fasse chanter sans solfier.

Je lui épargnai la peine de me dire deux fois de me retirer. Je m'éloignai de lui dans le moment, mourant de peur qu'il ne me fît quitter mon habit, qu'heureusement il me laissa. Je marchois le long des ruës en rêvant où je pourrois avec deux réaux que j'avois pour tout bien, aller gîter. J'arrivai à la porte de l'Archevêché; & comme on travailloit alors au souper de Monseigneur, il sortoit des cuisines une agréable odeur qui se faisoit sentir d'une lieuë à la ronde: Peste, dis-je en moi-même, je m'accommoderois volontiers de quelqu'un de ces ragoûts qui prennent au nez; je me contenterois même d'y tremper les quatre doigts & le pouce. Mais quoi! ne puis-je imaginer un moyen de goûter de ces bonnes viandes dont je ne fais que humer la fumée? Pourquoi non? cela ne paroît pas impossible. Je m'échauffai l'imagination là-dessus; & à force de rêver, il me vint dans l'esprit une ruse

que j'employai ſur le champ & qui réuſſit. J'entrai dans la Cour du Palais Archiepiſcopal en courant vers les Cuiſines, & en criant de toute ma force : *Au ſecours, au ſecours!* comme ſi quelqu'un m'eût pourſuivi comme pour m'aſſaſſiner.

A mes cris redoublés, Maître Diego le Cuiſinier de l'Archevêque, accourut avec trois ou quatre Marmitons pour en ſçavoir la cauſe; & ne voyant perſonne que moi, il me demanda pour quel ſujet je criois ſi fort : Ah ! Seigneur lui répondis-je, en faiſant toutes les démonſtrations d'un homme épouvanté, par ſaint Policarpe, ſauvez-moi, je vous prie de la fureur d'un Spadaſſin qui veut me tuer. Où eſt-il donc ce Spadaſſin, s'écria Diego? vous êtes tout ſeul de votre compagnie, & je ne vois pas un chat à vos trouſſes. Allez, mon enfant, raſſurez-vous; c'eſt apparemment quelqu'un qui a voulu vous faire peur pour ſe divertir, & qui a bien fait de ne pas vous ſuivre dans ce Palais, car nous lui aurions pour le moins coupé les oreilles. Non, non, dis-je au Cuiſinier, ce n'eſt pas pour rire qu'il m'a pourſuivi. C'eſt un grand pendard qui vouloit me dépouil-

ler, & je ſuis ſûr qu'il m'attend dans la ruë. Il vous y attendra donc long-tems, reprit-il, puiſque vous demeurerez ici juſqu'à demain. Vous y ſouperez & coucherez avec nos Marmitons qui vous feront faire bonne chere.

Je fus tranſporté de joye, quand j'entendis ces dernieres paroles; & ce fut pour moi un ſpectacle raviſſant, lorſqu'ayant été conduit par Maître Diego dans les cuiſines, j'y vis les préparatifs pour le ſouper de Monſeigneur. Je comptai juſqu'à quinze perſonnes qui en étoient occupées, mais je ne pus nombrer les mets qui s'offrirent à ma vûë, tant la Providence avoit ſoin d'en pourvoir l'Archevêché. Ce fut alors que reſpirant à plein nez la fumée des ragoûts que je n'avois ſenti que de loin, j'appris à connoître la ſenſualité. J'eus l'honneur de ſouper & de coucher avec les Marmitons, qui véritablement me régalerent, & dont je gagnai ſi bien l'amitié, que le jour ſuivant, lorſque j'allai remercier Maître Diego, de m'avoir donné ſi généreuſement un azile, il me dit: Nos Garçons de Cuiſine m'ont témoigné tous qu'ils ſeroient ravis de vous avoir pour camarade, tant ils trouvent à leur



gré votre humeur. De votre côté, ſeriez-vous bien aiſe d'être leur compagnon? Je répondis que ſi j'avois ce bonheur-là, je me croirois au comble de mes vœux. Si cela eſt, reprit-il, mon ami, regardez-vous dès-à-préſent comme un Officier de l'Archevêché. A ces mots, il me conduiſit, & me préſenta au Majordome, qui ſur mon air éveillé me jugea digne d'être reçû parmi les Fouille-au pot.

Je ne fus pas plutôt en poſſeſſion d'un emploi ſi honorable, que Maître Diego, ſuivant l'uſage des Cuiſiniers des grandes Maiſons qui envoyent ſécrettement des viandes à leur Mignonnes, me choiſit pour porter chez une Dame du voiſinage, tantôt des longes de veau, & tantôt de la volaille ou du gibier. Cette bonne Dame étoit une veuve de trente ans tout au plus, très-jolie, très-vive, qui avoit tout l'air de n'être pas éxactement fidelle à ſon Cuiſinier. Cependant il ne ſe contentoit pas de lui fournir de la viande, du pain, du ſucre & de l'huile, il faiſoit auſſi ſa proviſion de vin; & tout cela aux dépens de Monſeigneur l'Archevêque.

J'achevai de me dégourdir dans le Pa-

lais de sa Grandeur, où je fis un tour assez plaisant, & dont on parle encore aujourd'hui dans Séville. Les Pages & quelques autres Domestiques, pour célebrer l'anniversaire de Monseigneur, s'aviserent de vouloir représenter une Comédie. Ils choisirent celle des *Benavides*; & comme il leur falloit un garçon de mon âge, pour faire le rôle du jeune Roi de Léon, ils jettérent les yeux sur moi. Le Majordome, qui se piquoit de déclamation, se chargea de m'exercer, & après m'avoir donné quelques leçons, il assura que je ne serois pas celui qui s'en acquitteroit le plus mal. Comme c'étoit le Patron qui faisoit la dépense de la Fête, vous vous imaginez bien qu'on n'épargna rien pour la rendre magnifique. On construisit dans la plus grande Salle du Palais, un Théâtre qui fut bien décoré. On fit dans les aîles un lit de gazon sur lequel je devois paroître endormi, quand les Maires viendroient se jetter sur moi pour me faire prisonnier. Lorsque les Acteurs furent en état de représenter la pièce, l'Archevêque fixa le jour de la représentation, & se fit un plaisir de prier les Seigneurs & les Da-

mes les plus considérables de s'y trouver.

Ce jour venu, chaque Acteur ne s'occupa que de son habillement. Pour le mien, il me fut apporté par un Tailleur accompagné de notre Majordome, qui s'étant donné la peine de me faire répeter mon rôle, se faisoit un devoir de me voir habiller. Le Tailleur me revêtit d'une riche robbe de velours bleu, garnie de galons & de boutons d'or, avec des manches pendantes ornées de franges du même métal; & le Majordome lui-même, me posa sur la tête une Couronne de carton, parsemé de quantité de perles fines mêlées de faux diamans. De plus, ils me mirent une ceinture de soye, couleur de rose à fleurs d'argent; & à chaque chose dont ils me paroient, il me sembloit qu'ils me prêtoient des aîles pour m'envoler & m'en aller. Enfin, la Comédie commença sur la fin du jour. Le jeune Roi de Léon paroît d'abord dans la pièce, & fait un long monologue. Comme c'étoit moi qui faisois ce personnage, j'ouvris la Scêne par une tirade de vers, qui aboutissoit à dire que ne pouvant me défendre des charmes du sommeil, j'allois m'y abandon-

ner. En même-tems, je me tetirai dans les coulisses, & me jettai sur le lit de gazon qui m'y avoit été préparé; mais au lieu de m'y endormir, je me mis à rêver aux moyens de pouvoir gagner la ruë, & me sauver avec mes habits Royaux. Un petit escalier dérobé, par où l'on descendoit sous le Théâtre & dans la Salle, me parut propre à l'exécution de mon dessein. Je me levai légerement, & voyant que personne ne prenoit garde à moi, j'enfilai cet escalier qui me conduisit dans la Salle dont je gagnai la porte, en criant, *Place, place, je vais changer d'habit.* Chacun se rangea pour me laisser passer; de-sorte qu'en moins d'une minute, je sortis impunément du Palais à la faveur de la nuit, & me rendis à la maison du Vaillant, mon ami.

Il fut dans le dernier étonnement de me voir vêtu comme j'etois. Je le mis au fait, & il en rit de tout son cœur. puis m'embrassant avec d'autant plus de joye qu'il se flattoit de la douce esperance d'avoir part aux dépoüilles du Roi de Léon, il me félicita d'avoir fait un si beau coup, & me dit qui si je ne me dementois pas dans la suite, je ferois un jour du bruit

dans le monde par mon esprit. Après nous être égayés tous deux & bien épanoüi la rate, je dis au Brave : Que ferons-nous de ce riche habillement ? Que cela ne vous embarrasse point, me répondit-il. Je connois un honnête Fripier qui, sans témoigner la moindre curiosité, achette tout ce qu'on veut lui vendre, pourvû qu'il y trouve bien son compte. Demain matin j'irai le chercher & je vous l'amenerai ici. En effet, le jour suivant le Brave sortit de grand-matin de sa chambre, où il me laissa au lit ; & revint deux heures après avec le Fripier, qui portoit un paquet de toile jaune. Mon ami, me dit-il, je vous présente le Seigneur Ybagnez de Ségovie fripier plein d'honneur & de bonne foi, s'il en fut jamais, & qui malgré le mauvais exemple que ses Confreres lui donnent, se pique de la plus scrupuleuse intégrité. Il va vous dire au juste ce que vaut l'habillement dont vous voulez vous défaire, & vous pourrez vous en tenir à son estimation. Oh, pour cela, oüi, dit le Fripier. Il faudroit que je fusse un grand misérable, pour priser une chose au-dessous de sa valeur. C'est ce qu'on ne m'a point encore reproché, Dieu

merci, & ce qu'on ne reprochera jamais à Ybagnez de Ségovie. Voyons un peu, ajoûta-t-il, les hardes que vous avez envie de vendre ; je vous dirai en conscience ce qu'elles valent. Les voici, lui dit le Brave en les lui montrant ; convenez que rien n'est plus magnifique. Remarquez la beauté de ce velours de Gênes & la richesse de cette garniture. J'en suis enchanté, répondit le Fripier, après avoir examiné l'habit avec beaucoup d'attention, rien n'est plus beau. Et que pensez-vous des perles fines qui sont à cette couronne, reprit mon ami ? Si elles étoient plus rondes, repartit Ybagnez, elles seroient inestimables ; cependant telles qu'elles sont, je les trouve fort belles, & j'en suis aussi content que du reste. J'en demeure d'accord, continua-t-il, & j'aime à rendre justice. Un fourbe de Fripier, à ma place affecteroit de mépriser la marchandise pour l'avoir à vil prix, & n'auroit pas honte d'en offrir vingt pistoles ; mais moi qui ai de la morale, j'en donnerai quarante.

Quand Ybagnez auroit dit cent, il n'eut pas encore été un juste estimateur, puisque les perles seules en valoient bien

deux cens. Le Brave, qui s'entendoit avec lui, me dit : Voyez le bonheur que vous avez d'être tombé entre les mains d'un honnête homme. Le Seigneur Ybagnez apprécie les choses comme s'il étoit à l'article de la mort. Cela est vrai, dit le Fripier ; auſſi n'y a-t-il pas une obole à rabattre ou à augmenter avec moi. Hé bien, ajoûta-t-il, est-ce une affaire finie ? N'y a-t-il qu'à vous compter l'eſpece ? Attendez, lui répondit le Brave, il faut auparavant que mon petit ami eſſaye l'habit que je vous ai fait apporter ici pour lui, je ſuis bien trompé s'il n'eſt pas convenable à ſa taille. Alors le Fripier ayant défait ſon paquet, me montra un pourpoint avec un haut de chauſſes d'un beau drap muſc avec des boutons d'argent, le tout à demi uſé. Je me levai pour eſſayer cet habillement, lequel, quoique trop large & trop long, parut à ces Meſſieurs fait exprès pour moi. Ybagnez le priſa dix piſtoles, & comme il n'y avoit rien à rabattre avec lui, il fallut en paſſer par-là. De ſorte qu'il tira de ſa bourſe trente piſtoles qu'il étala ſur la table ; après quoi il fit un autre paquet de ma robe royale & de ma couronne, qu'il

emporta, s'applaudissant sans doute en lui-même d'avoir si bien commencé la journée.

Lorsqu'il fut sorti, le Vaillant me dit : Je suis très-satisfait de ce Fripier. Il avoit bien raison de l'être, car je suis sûr qu'il tira de lui pour le moins une centaine de pistoles de bénéfice. Mais il ne se contenta point de cela ; il prit sans façon la moitié de l'argent qui étoit sur la table, & me laissa l'autre en me disant : Mon petit ami Scipion, avec ces quinze pistoles qui vous restent, je vous conseille de sortir incessamment de cette Ville, où vous jugez bien qu'on ne manquera pas de vous chercher par ordre de Monseigneur l'Archevêque. Je serois au désespoir qu'après vous être signalé par une action qui fera honneur à votre Histoire, vous vous fissiez sottement mettre en prison. Je lui répondis que j'avois bien résolu de m'éloigner de Séville : comme en effet, après avoir acheté un chapeau & quelques chemises, je gagnai la vaste & délicieuse campagne qui conduit entre des vignes & des oliviers à l'ancienne Cité de Carmonne, & trois jours après j'arrivai à Cordoüe.

J'allai loger dans une Hôtellerie à l'entrée de la grande Place où demeurent les Marchands. Je me donnai pour un enfant de famille de Tolède qui voyageoit pour son plaisir; j'étois assez proprement vêtu pour le faire croire, & quelques pistoles que j'affectai de laisser voir comme par hazard à l'Hôte, achevérent de le persuader. Peut-être aussi que ma grande jeunesse lui fit penser que je pouvois être quelque petit libertin qui couroit le pays, après avoir volé ses parens. Quoiqu'il en soit, il ne parut point curieux d'en sçavoir plus que je ne lui en disois, de peur apparemment que sa curiosité ne m'obligeât à changer de logement. Pour six réaux par jour, on étoit bien dans cette Hôtellerie, où il y avoit beaucoup de monde ordinairement. Je comptai le soir au souper jusqu'à douze personnes à table. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que chacun mangeoit sans rien dire, à la réserve d'un seul homme, qui parlant sans cesse à tort & à travers, compensoit par son babil le silence des autres. Il faisoit le bel esprit, débitoit des contes, & s'efforçoit par de bons mots, de réjoüir la compagnie, qui de tems en

tems éclatoit de rire, moins pour applaudir à ses saillies, que pour s'en moquer.

Pour moi, je faisois si peu d'attention aux discours de cet Original, que je me serois levé de table sans pouvoir rendre compte de ce qu'il avoit dit, s'il n'eût trouvé moyen de m'intéresser dans ses discours : Messieurs, s'écria-t-il sur la fin du repas. Tout ce que je vous ai dit n'est rien en comparaison de ce que je vais vous dire. Je vous garde pour la bonne bouche une histoire des plus divertissantes, une avanture arrivée ces jours passés à l'Archevêché de Séville. Je la tiens d'un Bachelier de ma connoissance, qui en a, dit-il, été témoin. Ces paroles me causérent quelque émotion ; je ne doutai point que cette avanture ne fût la mienne, & je n'y fus pas trompé. Ce personnage en fit un récit fidéle, & m'apprit même ce que j'ignorois ; c'est-à-dire, ce qui s'étoit passé dans la Salle après mon départ : je vais vous le raconter.

A peine eus-je pris la fuite, que les Maures qui suivant l'ordre de la Pièce qu'on représentoit, devoient m'enlever, parurent sur la Scêne, dans le dessein de

venir me ſurprendre ſur le lit de gazon où ils me croyoient endormi ; mais quand ils voulurent ſe jetter ſur le Roi de Léon, ils furent bien étonnés de ne trouver ni Roi, ni Roque. Auſſitôt la Comédie fut interrompuë. Voilà tous les Acteurs en peine : les uns m'appellent : les autres me font chercher : celui-ci crie, & celui-là me donne à tous les diables. L'Archevêque appercevant que le trouble & la confuſion régnoient derrière le Théâtre, en demanda la cauſe. A la voix du Prélat, un Page, qui faiſoit le *Gracioſo* dans la Pièce, accourut, & dit à Sa Grandeur : Monſeigneur, ne craignez plus que les Maures faſſent priſonnier le Roi de Léon; il vient, graces à Dieu, de ſe ſauver avec ſon habillement royal. Le Ciel en ſoit loué, s'écria l'Archevêque ! Il a parfaitement bien fait de fuir les ennemis de notre Religion, & d'échaper aux fers qu'ils lui préparoient. Il ſera ſans doute retourné à Léon la Capitale de ſon Royaume. Puiſſe-t-il y arriver ſans malencontre. Au reſte, je défens qu'on ſuive ſes pas ; je ſerois fâché que Sa Majeſté reçût quelque mortification de ma part. Le Prélat ayant parlé de cette ſorte,

te, ordonna qu'on lût mon Rôle, & qu'on achevât la Comédie.

CHAPITRE XI.

Suite de l'Histoire de Scipion.

TANT que j'eus de l'argent, mon Hôte me fit bonne mine & eut de grands égards pour moi; mais du moment qu'il s'apperçut que je n'en avois plus guère, il me battit froid, me fit une querelle d'Allemand, & me pria un beau matin de sortir de sa maison, pour aller loger ailleurs. Je le quittai fièrement & j'entrai dans l'Eglise des Péres de Saint Dominique, où pendant que j'entendois la Messe, un vieux Mendiant vint me demander l'aumone. Je tirai de ma poche deux ou trois maravedis que je lui donnai en lui disant: Mon ami, priez Dieu qu'il me fasse trouver bientôt quelque bonne place; si votre priere est exaucée, vous ne vous repentirez pas de l'avoir faite; comptez sur ma reconnoissance.

A ces mots, le Gueux me considéra

fort attentivement, & me répondit d'un air ſerieux : quel poſte ſouhaiteriez-vous d'avoir ; Je voudrois, lui répliquai-je, être Laquais dans quelque Maiſon où je fuſſe bien. Il me demanda ſi la choſe preſſoit. On ne peut pas davantage, lui dis-je ; car ſi je n'ai pas au plutôt le bonheur d'être placé, il n'y a point de milieu : il faudra que je meure de faim, ou que je devienne un de vos Confrères. Si vous étiez réduit à cette néceſſité, reprit-il, cela ſeroit fâcheux pour vous qui n'êtes pas fait à nos manieres ; mais pour peu que vous y fuſſiez accoutumé vous préfereriez notre état à la ſervitude qui ſans contredit eſt inférieure à la gueuſerie. Cependant puiſque vous aimez mieux ſervir que de mener, comme moi, une vie libre & indépendante, vous aurez un Maître inceſſamment. Tel que vous me voyez, je puis vous être utile. Je vais dès aujourd'hui m'employer pour vous. Soyez ici demain à la même heure. Je vous rendrai compte de ce que j'aurai fait.

Je n'eus garde d'y manquer. Je revins le jour ſuivant au même endroit, où je ne fus pas long-tems ſans appercevoir le Mendiant, qui vint me joindre, &

qui me dit de prendre la peine de le suivre. Je le suivis. Il me conduisit à une cave qui n'étoit pas éloignée de l'Eglise, & où il faisoit résidence. Nous y entrâmes tous deux, & nous étant assis sur un long banc, qui avoit pour le moins cent ans de service, il me tint ce discours. Une bonne action, trouve toujours sa récompense; vous me donnâtes hier l'aumône, & cela m'a déterminé à vous procurer une condition: ce qui sera bientôt fait, s'il plaît au Seigneur. Je connois un vieux Dominicain, nommé le Pere Aléxis, qui est un saint Religieux, un grand Directeur. J'ai l'honneur d'être son Commissionnaire, & je m'acquitte de cet emploi avec tant de discretion & de fidelité, qu'il ne refuse point d'employer son crédit pour moi & pour mes amis. Je lui ai parlé de vous, & je l'ai mis dans la disposition de vous rendre service. Je vous présenterai à sa Réverence quand il vous plaira.

Il n'y a pas un moment à perdre, dis-je au vieux Mendiant, allons voir tout-à l'heure ce bon Religieux. Le Pauvre y consentit, & me mena sur le champ au Pere Aléxis, que nous trou-

vâmes occupé dans sa chambre à écrire des Lettres spirituelles. Il interrompit son travail pour me parler. Il me dit qu'à la priere du Mendiant, il vouloit bien s'intéresser pour moi. Ayant appris poursuivit-il, que le Seigneur Baltazar Velasquez avoit besoin d'un Laquais, je lui ai écrit ce matin en votre faveur, & il vient de me faire réponse qu'il vous recevroit aveuglément de ma main. Vous pouvez dès ce jour le voir de ma part ; c'est mon pénitent & mon ami. Là-dessus le Moine m'exhorta pendant trois bons quarts-d'heure à bien remplir mes devoirs. Il s'étendit principalement sur l'obligation où j'étois de servir Velasquez avec zèle ; après quoi il m'assura qu'il auroit soin de me maintenir dans mon poste, pourvû que mon Maître n'eût point de reproche à me faire.

Après avoir remercié le Religieux des bontés qu'il avoit pour moi, je sortis du Monastere avec le Mendiant, qui me dit que le Seigneur Baltazar Velasquez étoit un vieux Marchand de drap, un homme riche, simple & débonnaire. Je ne doute pas, ajoûta-t-il, que vous ne soyez parfaitement bien dans sa maison, qu'à votre place, je préférerois à

une maison de qualité. Je m'informai de la demeure du Bourgeois, & je m'y rendis sur le champ, après avoir promis au Gueux de reconnoître ses bons offices, si-tôt que j'aurois pris racine dans ma condition. J'entrai dans une boutique, où deux jeunes Garçons Marchands proprement vêtus, se promenoient en long & en large, & faisoient les agréables en attendant la pratique. Je leur demandai si le Maître y étoit, & leur dis que j'avois à lui parler de la part du Pere Aléxis. A ce nom respectable, on me fit passer dans une arriere-boutique, où le Marchand feuilletoit un gros Registre qui étoit sur un bureau. Je le saluai respectueusement : Seigneur, lui dis-je, vous voyez le jeune homme que le Réverend Pere Aléxis vous a proposé pour Laquais. Ah! mon enfant, me répondit-il, sois le bien venu. Il suffit que tu me sois envoyé par ce saint homme. Je te reçois à mon service préferablement à trois ou quatre Laquais qu'on me veut donner. C'est une affaire décidée. Tes gages courent dès ce jour.

Je n'eus pas besoin d'être longtems chez ce Bourgeois, pour m'appercevoir qu'il étoit tel qu'on me l'avoit dé peint.

Il me parut même d'une si grande simplicité, que je ne pus m'empêcher de penser que j'aurois bien de la peine à m'abstenir de lui joüer quelque tour. Il étoit veuf depuis quatre années, & il avoit deux enfans, un Garçon qui achevoit son cinquiéme lustre, & une fille qui commençoit son troisiéme. La Fille élevée par une Duégne sévere, & dirigée par le Pere Aléxis, marchoit dans le sentier de la vertu; mais Gaspard Velasquez son frere, quoiqu'on n'eût rien épargné pour en faire un honnête homme, avoit tous les vices d'un jeune libertin. Il passoit quelquefois des deux ou trois jours hors du logis; & si, à son retour, son pere s'avisoit de lui en faire des reproches, Gaspard lui imposoit silence, en le prenant sur un ton plus haut que le sien.

Scipion, me dit un jour le Vieillard, j'ai un fils qui fait toute ma peine. Il est plongé dans toute sorte de débauches; cela m'étonne, car son éducation n'a pas été négligée. Je lui ai donné de bons Maîtres; & le Pere Aléxis mon ami, a fait tous ses efforts pour le mettre dans le bon chemin. Mais hélas! il n'a pu en venir à bout; Gaspard s'est jetté dans

le libertinage. Tu me diras peut-être que je l'ai traité avec trop de douceur dans sa puberté, & que c'est cela qui l'a perdu. Mais non, il a été châtié, quand j'ai jugé à propos d'user de rigueur, car tout débonnaire que je suis, je ne laisse pas d'avoir de la fermeté dans les occasions qui en demandent. Je l'ai même fait enfermer dans une maison de force, & il n'en est devenu que plus méchant. En un mot, c'est un de ces mauvais sujets que le bon exemple, les remontrances & les châtimens même ne sçauroient corriger. Il n'y a que le Ciel qui puisse faire ce miracle.

Si je ne fus pas fort touché de la douleur de ce malheureux pere, du moins je fis semblant de l'être. Que je vous plains, Monsieur lui dis-je! un homme de bien comme vous, méritoit d'avoir un meilleur fils. Que veux-tu, mon enfant, me répondit-il? Dieu m'a voulu priver de cette consolation. Entre les sujets que Gaspard me donne de me plaindre de lui, poursuivit-il, je te dirai confidemment qu'il y en a un qui me cause beaucoup d'inquiétude; c'est l'envie qu'il a de me voler, & qu'il ne trouve que trop souvent moyen de satisfai-

re malgré ma vigilance. Le Laquais à qui tu ſuccedes, s'entendoit avec lui, & c'eſt pour cela que j'ai chaſſé ce domeſtique. Pour toi, je compte que tu ne te laiſſeras pas corrompre par mon fils. Tu épouſeras mes intérêts; je ne doute pas que le Pere Aléxis ne te l'ait bien recommandé. Je vous en réponds, lui diſje. Sa Réverence m'a exhorté pendant une heure à n'avoir en vûë que votre bien; mais je puis vous aſſurer que je n'avois pas beſoin pour cela de ſon exhortation. Je me ſens diſpoſé à vous ſervir fidélement, & je vous promets enfin un zèle à toute épreuve.

Qui n'entend qu'une partie, n'entend rien: Le jeune Velaſquez, Petit Maître en diable, jugeant à ma phiſionomie que je ne ſerois pas plus difficile à ſéduire que mon prédeceſſeur, m'attira dans un endroit écarté, & me parla dans ces termes: Ecoute, mon cher, je ſuis perſuadé que mon pere t'a chargé de m'eſpionner. Il n'y a pas manqué. Mais prens-y garde, je t'en avertis, cet emploi n'eſt pas ſans déſagrément. Si je viens à m'appercevoir que tu m'obſerves, je te ferai mourir ſous le bâton; au lieu que ſi tu veux m'aider à trom-

per

per mon pere, tu peux tout attendre de ma reconnoissance. Faut-il te parler plus clairement? Tu auras ta part dans les coups de filet que nous ferons ensemble. Tu n'as qu'à choisir: déclare-toi dans le moment pour le pere ou pour le fils; point de quartier.

Monsieur, lui répondis-je, vous me serrez furieusement le bouton; je vois bien que je ne pourrai me défendre de me ranger de votre parti, quoique dans le fond, je me sente de la répugnance à trahir le Seigneur Velasquez. Tu ne dois t'en faire aucun scrupule, reprit Gaspard; c'est un vieil avare qui voudroit encore me mener à la lisiere; un vilain qui me refuse mon nécessaire, en refusant de fournir à mes plaisirs, car les plaisirs sont des besoins à vingt-cinq ans. C'est dans ce point de vûe, qu'il faut que tu regardes mon pere. Voilà qui est fini, Monsieur, lui dis-je, il n'y a pas moyen de tenir contre un si juste sujet de plainte. Je me déclare pour vous, & je m'offre à vous seconder dans vos louables entreprises; mais cachons bien tous deux notre intelligence, de peur qu'on ne mette à la porte votre fidèle Adjoint. Vous ne ferez

point mal, ce me semble, d'affecter de me haïr; Parlez-moi brutalement devant tout le monde; ne mesurez pas les termes. Quelques soufflets même, & quelques coups de pied au cul ne gâteront rien; au contraire, plus vous me donnerez de marques d'aversion, plus le Seigneur Baltazar aura de confiance en moi. De mon côté, je ferai semblant d'éviter votre conversation. En vous servant à table, je paroîtrai ne m'en acquitter qu'à regret, & quand je m'entretiendrai de votre Seigneurie, ne trouvez pas mauvais que je dise pis que pendre de vous. Vous verrez que tout le monde au logis sera la duppe de cette conduite, & qu'on nous croira tous deux ennemis mortels.

Vive Dieu, s'écria le jeune Velazquez à ces dernieres paroles! je t'admire, mon ami; tu fais paroître à ton âge un génie étonnant pour l'intrigue; j'en conçois pour moi le plus heureux présage. J'espere qu'avec le secours de ton esprit, je ne laisserai pas une pistole à mon pere. Vous me faites trop d'honneur, dis-je, de tant compter sur mon industrie. Je ferai mon possible pour justifier la bonne opinion que vous en avez; &

si je ne puis y réussir, ce ne sera pas ma faute.

Je ne tardai guère à faire connoître à Gaspard que j'étois effectivement l'homme qu'il lui falloit; & voici quel fut le premier service que je lui rendis. Le coffre-fort de Baltazar étoit dans la chambre de ce bon homme à la ruelle de son lit, & lui servoit de prie-Dieu. Toutes les fois que je le regardois, il me réjoüissoit la vûë, & je lui disois souvent en moi-même: coffre fort, mon ami, seras-tu toujours fermé pour moi? N'aurai-je jamais le plaisir de contempler le trésor que tu receles? Comme j'allois quand il me plaisoit dans la chambre dont l'entrée n'étoit interdite qu'à Gaspard, il arriva un jour que j'apperçus son pere, qui croyant n'être vû de personne, après avoir ouvert & refermé son coffre-fort, en cacha la clef derrière une tapisserie. Je remarquai bien l'endroit, & fis part de cette découverte à mon jeune Maître, qui me dit en m'embrassant de joye: Ah! mon cher Scipion, que viens-tu m'apprendre? Notre fortune est faite, mon enfant. Je te donnerai dès aujourd'hui de la cire, tu prendras l'empreinte de la clef, & tu me la remettras

entre les mains. Je n'aurai pas de peine à trouver un Serrurier obligeant dans Cordoüe, qui n'est pas la Ville d'Espagne où il y a le moins de fripons.

Hé, pourquoi, dis-je à Gaspard, voulez-vous faire faire une fausse clef, quand nous pouvons nous servir de la véritable. Tu as raison, me répondit-il, mais je crains que mon pere par défiance ou autrement, ne s'avise de la cacher ailleurs, & le plus sûr est d'en avoir une qui soit à nous. J'approuvai sa crainte; & me rendant à son sentiment, je me préparai à prendre l'empreinte de la clef, ce qui fut éxécuté un beau matin, tandis que mon vieux Patron faisoit une visite au Pere Aléxis, avec lequel il avoit ordinairement de fort longs entretiens. Je n'en demeurai pas-là : je me servis de la clef pour ouvrir le coffre-fort, qui se trouvant rempli de grands & de petits sacs, me jetta dans un embarras charmant. Je ne sçavois lequel choisir, tant je me sentois d'affection pour les uns & pour les autres; néanmoins comme la peur d'être surpris, ne me permettoit pas de faire un long éxamen, je me saisis à tout hazard d'un des plus gros. Ensuite, ayant

refermé le coffre & remis la clef derrière la tapisserie, je sortis de la chambre avec ma proie, que j'allai cacher dans une petite garderobe, en attendant que je pusse la remettre au jeune Velasquez, qui m'attendoit dans une maison où il m'avoit donné rendez-vous, & que je rejoignis promptement, en lui apprenant ce que je venois de faire. Il fut si content de moi, qu'il m'accabla de caresses, & m'offrit généreusement la moitié des espèces qui étoient dans le sac, ce que je refusai. Non, non, Monsieur? lui dis-je, ce premier sac est pour vous seul; servez-vous-en pour vos besoins. Je retournerai incessamment au coffre fort, où, graces au Ciel, il y a de l'argent pour nous deux. En effet, trois jours après, j'enlevai un second sac où il y avoit, ainsi que dans le premier, cinq cens écus, desquels je ne voulus accepter que le quart, quelques instance que me fit Gaspard pour m'obliger à les partager avec lui fraternellement.

Sitôt que ce jeune homme se vit si bien en fonds, & par conséquent en état de satisfaire la passion qu'il avoit pour les femmes & pour le jeu, il s'y

abandonna tout entier ; il eut le malheur de s'entêter d'une de ces fameuses coquettes, qui dévorent & engloutissent en peu de tems les plus gros patrimoines : il se jetta pour elle dans une dépense effroyable ; ce qui me mit dans la nécessité de rendre tant de visites au coffre-fort, que le vieux Velazquez s'apperçut enfin qu'on le voloit. Scipion, me dit-il un matin. Il faut que je te découvre mon cœur. Quelqu'un me vole, mon ami ; on a ouvert mon coffre-fort ; on en a tiré plusieurs sacs ; c'est un fait constant. Qui dois-je accuser de ce larcin ? ou plutôt quel autre que mon fils peut l'avoir fait ? Gaspard sera furtivement entré dans ma chambre, ou bien tu l'y auras toi même introduit ; car je suis tenté de te croire d'accord avec lui, quoique vous paroissiez tous deux fort mal ensemble. Néanmoins, ajoûta-t-il, je ne veux pas écouter ce soupçon, puisque le Pere Aléxis m'a répondu de ta fidélité. Je répondis que, graces à Dieu, le bien d'autrui ne me tentoit point, & j'accompagnai ce mensonge d'une grimace hipocrite qui me servit d'apologie.

Effectivement, le Vieillard ne m'en parla plus ; mais il ne laissa pas de m'en-

velopper dans sa défiance ; & prenant des précautions contre nos attentats, il fit mettre à son coffre-fort une nouvelle serrure, dont il porta toujours depuis la clef dans ses poches. Par ce moyen, tout commerce étant rompu entre nous & les sacs, nous demeurâmes fort sots, particulierement Gaspard, qui ne pouvant plus faire la même dépense pour sa Nymphe, craignit d'être obligé de ne la plus voir. Il eut pourtant l'esprit d'imaginer un expédient qui le fit rouler pendant quelques jours, & cet ingénieux expédient fut de s'approprier par forme d'emprunt tout ce qui m'étoit revenu des saignées que j'avois faites au coffre-fort. Je lui donnai jusqu'à la derniere pièce ; ce qui pouvoit ce me semble, passer pour une restitution anticipée que je faisois au vieux Marchand dans la personne de son héritier.

Ce jeune homme, lorsqu'il eut épuisé cette ressource, considérant qu'il n'en avoit plus aucune autre, tomba dans une profonde & noire mélancolie, qui troubla peu à peu sa raison. Il ne regarda son pere que comme un homme qui faisoit tout le malheur de sa vie. Il entra

dans un vif désespoir, & sans être retenu par la voix du sang, le misérable conçut l'horrible dessein de l'empoisonner; il ne se contenta pas de me faire confidence de cet éxécrable projet, il me proposa même de servir d'instrument à sa vengeance. A cette proposition, je me sentis saisi d'effroi: Monsieur, lui dis-je, est-il possible que vous soyez assez abandonné du Ciel pour avoir formé cette abominable résolution? Quoi! vous seriez capable de donner la mort à l'auteur de vos jours? On verroit en Espagne, dans le sein du Christianisme, commettre un crime dont la seule idée feroit horreur aux Nations les plus barbares. Non, mon cher Maître, ajoûtai-je, en me mettant à ses genoux, non, vous ne ferez point une action qui souleveroit contre vous toute la terre, & qui seroit suivie d'un infâme châtiment.

Je tins encore d'autres discours à Gaspard, pour le détourner d'une entreprise si coupable. Je ne sçai où j'allai prendre tous les raisonnemens d'honnête homme dont je me servis pour combattre son désespoir; mais il est certain que je lui parlai comme un Docteur de Sala-

manque, tout jeune & tout fils que j'étois de la Coscolina. Cependant, j'eus beau lui répréſenter qu'il devoit rentrer en lui-même, & rejetter courageuſement les penſées déteſtables dont ſon eſprit étoit aſſailli, toute mon éloquence fut inutile. Il baiſſa la tête ſur ſon eſtomach ; & gardant un morne ſilence, quelque choſe que je puſſe faire & dire, il me fit juger qu'il n'en démordroit point.

Là-deſſus, prenant mon parti, je réſolus de reveler tout à mon vieux Maître. Je lui demandai un ſecret entretien. Il me l'accorda, & nous étant tous deux enfermés : Monſieur, lui dis-je, ſouffrez que je me jette a vos pieds, & que j'implore votre miſéricorde. En achevant ces paroles, je me proſternai devant lui avec beaucoup d'émotion, & le viſage baigné de larmes. Le Marchand ſurpris de mon action & de mon air troublé, me demanda ce que j'avois fait. Une faute dont je me repens, lui répondis-je, & que je me reprocherai toute ma vie. J'ai eu la foibleſſe d'écouter votre fils, & de l'aider à vous voler. En même-tems, je lui fis un aveu ſincère de tout ce qui s'étoit paſſé à ce

ſujet ; après quoi je lui rendis compte de la converſation que je venois d'avoir avec Gaſpard dont je lui révelai le deſſein, ſans oublier la moindre circonſtance.

Quelque mauvaiſe opinion que le vieux Velazquez eût de ſon fils, à peine pouvoit-il ajoûter foi à ce diſcours. Néanmoins, ne doutant nullement que mon rapport ne fût véritable : Scipion, me dit-il en me relevant, car j'étois toujours à ſes pieds, je te pardonne en faveur de l'avis important que tu viens de me donner. Gaſpard, pourſuivit-il, en élevant ſa voix. Gaſpard en veut à mes jours ! Ah ! fils ingrat, monſtre qu'il eût mieux valu étouffer en naiſſant, que laiſſer vivre pour devenir un parricide, quel ſujet as-tu d'attenter ſur ma vie ? Je te fournis tous les ans une ſomme raiſonnable pour tes plaiſirs & tu n'es pas content ! faut-il donc pour te ſatisfaire, que je te permette de ruiner ta ſœur, & de diſſiper tous mes biens, ayant fait cette apoſtrophe amére, il me recommanda le ſecret, & me dit de le laiſſer ſeul ſonger à ce qu'il avoit affaire dans une conjoncture auſſi délicate.

J'étois fort en peine de ſçavoir quelle

résolution prendroit ce pere infortuné, lorsque le même jour, il fit appeller Gaspard, & lui tint ce discours sans lui rien témoigner de ce qu'il avoit dans l'ame : Mon fils, j'ai reçu une Lettre de Mérida, d'où l'on me mande que si vous voulez vous marier, on vous offre un fille de quinze ans, parfaitement belle, & qui vous apportera une riche dot. Si vous n'avez pas de répugnance pour le mariage, nous partirons demain au lever de l'Aurore pour Merida; nous verrons la personne qu'on vous propose; si elle est de votre goût vous l'épouserez, & si elle ne l'est pas, il ne sera plus parlé de ce Mariage. Gaspard entendant parler d'une riche dot, & croyant déja la tenir, répondit sans hésiter qu'il étoit prêt à faire ce voyage; si bien qu'ils partirent le lendemain dès la pointe du jour, tous deux seuls & montés sur de bonnes mules.

Quand ils furent dans les montagnes de Fésira, & dans un endroit aussi chéri des voleurs que redouté des passans, Baltazar mit pied à terre, en disant à son fils d'en faire autant. Le jeune homme obéit, & demanda pourquoi dans ce lieu-là on le faisoit descendre de sa mule : Je vais

te l'apprendre, lui répondit le Vieillard en l'envisageant avec des yeux où sa douleur & sa colère étoient peintes : Nous n'irons point à Mérida ; & l'himen dont je t'ai parlé n'est qu'une fable que j'ai inventée pour t'attirer ici. Je n'ignore pas, fils ingrat & dénaturé, le forfait que tu médites. Je sçais qu'un poison préparé par tes soins, me doit être présenté ; mais insensé que tu es, as-tu pû te flatter que tu m'ôterois de cette façon impunément la vie ? Quelle erreur ! Songe que ton crime seroit bientôt découvert, & que tu périrois par la main du Bourreau. Il est, continua-t-il, un moyen plus sûr de contenter ta rage, sans t'exposer à une mort ignominieuse ; nous sommes ici sans témoin, & dans un endroit où se commettent tous les jours des assassinats ; puisque tu es si alteré de mon sang, on imputera ce meurtre à des brigans. A ces mots, Baltazar découvrant sa poitrine, & marquant la place de son cœur à son fils : Tiens, Gaspard, ajoûta-t-il, porte-moi-là un coup mortel, pour me punir d'avoir produit un scélérat comme toi.

Le Jeune Vélazquez frappé de ces pa-

roles comme d'un coup de tonnerre, bien-loin de chercher à se justifier, tomba tout à coup sans sentiment aux pieds de son pere. Ce bon Vieillard le voyant dans cet état qui lui parut un commencement de repentir, ne put s'empêcher de céder à la foiblesse de la paternité; il s'empressa de le secourir, mais Gaspard n'eut pas sitôt repris l'usage de ses sens, que ne pouvant soutenir la présence d'un pere si justement irrité, il fit un effort pour se relever; il remonta promptement sur sa mule, & s'éloigna sans dire une parole. Baltazar le laissa disparoître, & l'abandonnant à ses remords, revint à Cordouë, où six mois après, il apprit qu'il s'étoit jetté dans la Chartreuse de Séville, pour y passer le reste de ses jours dans la pénitence.



CHAPITRE XII.

Fin de l'Histoire de Scipion.

LE mauvais éxemple produit quelquefois de très-bons effets. La conduite que le jeune Vélazquez avoit tenuë me fit faire de sérieuses réflexions sur la mienne. Je commençai à combattre mes inclinations furtives, & à vivre en Garçon d'honneur. L'habitude que j'avois de me saisir de tout l'argent que je pouvois prendre, étoit formée par tant d'actes réiterés, qu'elle n'étoit pas aisée à vaincre. Cependant j'esperois en venir à bout, ayant souvent oüi dire que pour devenir vertueux, il ne falloit que le vouloir véritablement. J'entrepris donc ce grand ouvrage, & le Ciel sembla benir mes efforts; je cessai de regarder d'un œil de cupidité le coffre-fort du vieux Marchand; je crois même qu'il n'eût tenu qu'à moi d'en tirer des sacs, que je n'en aurois rien fait; j'avoüerai pourtant qu'il y auroit eu de l'imprudence à mettre à cette épreuve mon integrité nais-

sante. Aussi Vélazquez s'en garda bien.

Don Manrique de Médrano, jeune gentil-homme & Chevalier de l'Ordre d'Alcantara, venoit souvent au logis. Nous avions sa pratique qui étoit une de nos plus nobles, si elle n'étoit pas une de nos meilleures. J'eus le bonheur de plaire à ce Cavalier, qui toutes les fois qu'il me rencontroit, m'agaçoit toujours pour me faire parler, & paroissoit m'écouter avec plaisir. Scipion, me dit-il un jour, si j'avois un Laquais de ton humeur, je croirois posseder un trésor; & si tu n'appartenois pas à un homme que je considère, je n'épargnerois rien pour te débaucher. Monsieur, lui répondis-je, vous auriez peu de peine à y réussir, car j'aime d'inclination les personnes de qualité, c'est mon foible. Leurs manieres aisées m'enlevent. Cela étant, reprit Don Manrique, je veux prier le Seigneur Baltazar de consentir que tu passes de son service au mien : je ne crois pas qu'il me refuse cette grace. Véritablement, Velazquez la lui accorda d'autant plus facilement, qu'il ne croyoit pas la perte d'un Laquais fripon irréparable. De mon côté, je fus bien aise de ce changement, le Valet d'un

Bourgeois ne me paroiſſant qu'un gredin, en comparaiſon du Valet d'un Chevalier d'Alcantara.

Pour vous faire un portrait fidèle de mon nouveau Patron, je vous dirai que c'étoit un Cavalier doué de la plus aimable figure, & qui revenoit à tout le monde par la douceur de ſes mœurs, & par ſon bon eſprit. D'ailleurs, il avoit beaucoup de valeur & de probité : il ne lui manquoit que du bien ; mais cadet d'une Maiſon plus illuſtre que riche, il étoit obligé de vivre aux dépens d'une vieille tante qui demeuroit à Toléde, & qui l'aimant comme un fils, avoit ſoin de lui faire tenir l'argent dont il avoit beſoin pour s'entretenir. Il étoit toujours vêtu proprement : on le recevoit fort bien partout. Il voyoit les principales Dames de la Ville, & entr'autres la Marquiſe d'Alménara. C'étoit une Veuve de ſoixante douze ans, qui par ſes manieres engageantes & les agrémens de ſon eſprit, attiroit chez elle toute la nobleſſe de Cordoüe : les hommes ainſi que les femmes ſe plaiſoient à ſon entretien, & l'on appelloit ſa Maiſon *la bonne compagnie.*

Mon Maître étoit un des plus aſſidus Courtiſans

Courtiſans de cette Dame. Un ſoir qu'il venoit de la quitter, il me parut avoir un air animé qui ne lui étoit pas ordinaire : Seigneur, lui dis-je, vous paroiſſez bien agité ; votre fidèle Serviteur peut-il vous en demander la cauſe ? Ne vous ſeroit-il point arrivé quelque choſe d'extraordinaire ? Le Chevalier ſourit à cette queſtion ; & m'avoüa qu'effectivement il étoit occupé d'une converſation ſérieuſe qu'il venoit d'avoir avec la Marquiſe d'Alménara. Je voudrois bien lui dis-je en ſoûriant, que cette Mignonne ſeptuagénaire vous eût fait une déclaration d'amour. Ne penſe pas te moquer, me répondit-il, aprend, mon ami, que la Marquiſe m'aime : Chevalier, m'a-t-elle dit, je connois votre peu de fortune comme votre nobleſſe, j'ai de l'inclination pour vous, & j'ai réſolu de vous épouſer pour vous mettre à votre aiſe, ne pouvant honnêtement vous enrichir d'une autre maniere. Je ſçais bien que ce mariage me donnera dans le monde un ridicule ; qu'on tiendra ſur mon compte des diſcours médiſans ; & qu'enfin je paſſerai pour une vieille folle qui veut ſe remarier. N'importe, je prétends mépriſer les caquets pour vous faire un ſort

agréable : Tout ce que je crains, a-t-elle ajoûté, c'eſt que vous n'ayez de la répugnance à répondre à mes intentions.

Voilà, pourſuivit le Chevalier, ce que m'a dit la Marquiſe ; J'en ſuis d'autant plus étonné, que c'eſt la femme de Cordoüe la plus ſage & la plus raiſonnable ; auſſi lui ai-je fait réponſe, que j'étois ſurpris qu'elle me fit l'honneur de me propoſer ſa main, elle qui avoit toujours perſiſté dans la réſolution de ſoutenir juſqu'au bout ſon veuvage : A quoi elle a reparti, qu'ayant des biens conſidérables, elle étoit bien aiſe de ſon vivant d'en faire part à un honnête homme qu'elle chériſſoit. Vous êtes aparemment, repris-je, déterminé à ſauter le foſſé. En peux-tu douter, me répondit-il ; La Marquiſe a des biens immenſes avec les qualités du cœur & de l'eſprit. Il faudroit que j'euſſe perdu le jugement, pour laiſſer échapper un établiſſement ſi avantageux pour moi.

J'approuvai fort le deſſein où mon Maître étoit de profiter d'une ſi belle occaſion de faire ſa fortune, & même je lui conſeillai de bruſquer les choſes tant je craignois de les voir changer. Heureuſement la Dame avoit encore plus que moi cette affaire à cœur ; &

bien loin de la négliger, elle donna de si bons ordres que les préparatifs de son himenée furent bientôt faits. Dès qu'on sçut dans Cordoüe, que la vieille Marquise d'Alménara se disposoit à épouser le jeune Don Manrique de Médrana, les railleurs commencerent à s'égayer aux dépens de cette Veuve ; mais ils eurent beau s'épuiser en mauvaises plaisanteries, ils ne la détournerent point de son entreprise ; elle laissa parler toute la Ville : & suivit son Chevalier à l'Autel. Leurs noces furent célebrées avec un éclat qui fournit une nouvelle matiere à la médisance. La Mariée, disoit-on, auroit du moins dû par pudeur & par bienséance supprimer la pompe & le fracas qui ne conviennent point du tout aux vieilles Veuves qui prennent de jeunes Epoux.

La Marquise, au lieu de se montrer honteuse d'être à son âge femme du Chevalier, se livroit sans contrainte à la joye qu'elle en ressentoit. Il y eut, chez elle un grand repas accompagné de symphonie, & la fête finit par un bal où se trouva toute la noblesse de Cordoüe, de l'un & de l'autre sexe. Sur la fin du bal, nos nouveaux Mariés s'é-

chapperent pour gagner un appartement, où ils s'enfermerent avec une femme de chambre & moi ; ce qui fournit à la Compagnie un nouveau sujet d'accuser la Marquise d'avoir du tempérament. Mais cette Dame étoit dans une disposition bien différente de celle où ils la croyoient tous. Aussitôt qu'elle se vit en particulier avec mon Maître elle lui adressa ces paroles : Don Manrique, voici votre appartement, le mien est dans un autre endroit de cette maison ; nous passerons la nuit dans des chambres séparées, & le jour nous vivrons ensemble comme une mere & son fils. Le Chevalier y fut trompé d'abord : il crut que la Dame ne parloit ainsi que pour l'engager à lui faire une douce violence ; & s'imaginant devoir par politesse paroître passionné, il s'approcha d'elle & s'offrit avec empressement à lui servir de Valet de chambre ; mais bien loin de lui permettre de la deshabiller, elle le repoussa d'un air sérieux & lui dit : Arrêtez Don Manrique ; si vous me prenez pour une de ces tendres Vieilles qui se remarient par fragilité, vous êtes dans l'erreur : je ne vous ai point épousé pour vous faire

acheter les avantages que je vous fais par notre contrat de mariage ; ce sont des dons purs de mon cœur, & je n'éxige de votre reconnoissance que des sentimens d'amitié. A ces mots elle nous laissa mon Maître & moi dans notre appartement, & se retira dans le sien avec sa Suivante, en défendant absolument au Chevalier de l'accompagner.

Après sa retraite, nous demeurâmes D. Manrique & moi fort étourdis de ce que nous venions d'entendre. Scipion, me dit mon Maître, te serois-tu attendu au discours que la Marquise vient de me tenir ? Que penses-tu d'une pareille Dame ? Je pense, Monsieur, que c'est une femme comme il n'y en a point. Quel bonheur pour vous de l'avoir ! C'est posseder un bénéfice sans être tenu d'acquitter les charges. Pour moi, reprit Don Manrique, j'admire une épouse d'un caractere si estimable, & je prétends compenser par toutes les attentions imaginables le sacrifice qu'elle fait à sa délicatesse. Nous continuâmes à nous entretenir de la Dame, & nous allâmes ensuite nous reposer, moi sur un grabat dans une garderobe, & mon

Maître dans un beau lit, qu'on lui avoit préparé, & où je crois qu'au fond de son ame, il ne fut pas fâché de coucher seul, quoiqu'il se sentit assez reconnoissant pour oublier l'âge d'une femme si généreuse.

Les réjouissances recommencérent le jour suivant, & la nouvelle mariée parut de si belle humeur, qu'elle donna beau jeu aux mauvais plaisans. Elle rioit toute la premiere de ce qu'ils disoient; elle excitoit même les rieurs à s'égayer, en se prêtant de bonne grace à leurs saillies. Le Chevalier de son côté ne se montroit pas moins content que son épouse; & l'on eût dit à l'air tendre dont il la regardoit & lui parloit, qu'il étoit dans le goût de la vieillesse. Les deux époux eurent le soir une nouvelle conversation, où il fut décidé que sans se gêner l'un l'autre, ils vivroient de la même façon qu'ils avoient vêçu avant leur mariage. Cependant il faut donner cette louange à Don Manrique: qu'il fit par considération pour sa femme ce que peu de maris eussent fait à sa place; il abandonna une petite Bourgeoise qu'il aimoit, & dont il étoit aimé; ne voulant

pas entretenir un commerce qui eut semblé insulter à la conduite délicate que son épouse tenoit avec lui.

Tandis qu'il donnoit de si fortes marques de reconnoissance à cette vieille Dame, elle les payoit avec usure, quoiqu'elle les ignorât. Elle le rendit maître de son coffre fort qui valoit mieux que celui de Vélazquez. Comme elle avoit réformé sa maison pendant son veuvage, elle la remit sur le même pied où elle avoit été du vivant de son premier époux; elle grossit son domestique, remplit ses écuries de chevaux & de mules; en un mot, par ses généreuses bontés, le Chevalier le plus gueux de l'Ordre d'Alcantara en devint le plus riche. Vous me demandez peut-être ce que je gagnai à tout cela: Je reçus cinquante pistoles de ma Maîtresse, & cent de mon Maître, qui de plus me fit son Sécretaire avec quatre cens écus d'appointement; il eut même assez de confiance en moi pour vouloir que je fusse son Trésorier.

Son Trésorier, m'écriai-je, en interrompant Scipion dans cet endroit, & en faisant un éclat de rire! Oui, Monsieur, répliqua-t-il d'un air froid & sérieux, oui:

ſon Tréſorier ; j'oſe même dire que je me ſuis acquitté de cet emploi avec honneur. Il eſt vrai que je ſuis peut-être redevable de quelque choſe à la caiſſe ; car comme je prenois dedans mes gages d'avance, & que j'ai quitté bruſquement le ſervice du Chevalier, il n'eſt pas impoſſible que le comptable ſoit en reſte ; en tout cas c'eſt le dernier reproche qu'on ait à me faire, puiſque j'ai toujours été depuis ce tems-là plein de droiture & de probité.

J'étois donc, pourſuivit le fils de la Coſcolina, Sécretaire & Tréſorier de Don Manrique qui paroiſſoit auſſi content de moi que j'étois ſatisfait de lui, lorſqu'il reçut une Lettre de Tolède, par laquelle on lui mandoit que Dona Theodora Muſcoſo ſa Tante étoit à l'extrémité. Il fut ſi ſenſible à cette nouvelle, qu'il partit ſur le champ pour ſe rendre auprès de cette Dame, qui lui ſervoit de mere depuis pluſieurs années. Je l'accompagnai dans ce voyage avec un Valet de chambre & un Laquais ſeulement ; & tous quatre montés ſur les meilleurs chevaux de nos écuries, nous gagnâmes en diligence Tolède, où nous trouvâmes Dona Theodora dans un état

à

à nous faire eſpérer qu'elle ne mourroit point de ſa maladie ; & véritablement nos pronoſtics , quoique contraires à celui d'un vieux Médecin qui la gouvernoit, ne furent pas démentis par l'évenement.

Pendant que la ſanté de notre bonne tante ſe rétabliſſoit à vûë d'oeil, moins peut-être par les remedes qu'on lui faiſoit prendre, que par la préſence de ſon cher neveu, Monſieur le Tréſorier paſſoit ſon tems le plus agréablement qu'il lui étoit poſſible avec de jeunes gens dont la connoiſſance étoit fort propre à lui procurer des occaſions de dépenſer ſon argent. Outre les fêtes galantes quils m'obligeoient à donner aux Dames dont ils me procuroient la connoiſſance, ils m'entraînoient quelquefois dans des tripots, où ils m'engageoient à joüer avec eux ; & n'étant pas auſſi habile joüeur que mon Maître Don Abel, je perdois beaucoup plus ſouvent que je ne gagnois. Je prenois goût inſenſiblement au jeu, & ſi je me fuſſe entierement livré à cette paſſion, elle m'auroit réduit ſans doute à tirer de la caiſſe quelques quartiers d'avance : mais heureuſement l'amour ſauva la caiſſe , &

ma vertu. Un jour comme je paſſois auprès de l'Egliſe *de los Royés*, j'apperçûs au travers d'une jalouſie dont les rideaux étoient ouverts, une jeune fille qui me parut moins une mortelle qu'une Divinité. Je me ſervirois d'un terme encore plus fort, s'il y en avoit, pour mieux vous exprimer l'impreſſion que ſa vûë fit ſur moi. Je m'informai d'elle, & à force de perquiſitions j'appris qu'elle ſe nommoit Béatrix, & qu'elle étoit Suivante de Dona Julia, fille cadette du Comte Polan.

Béatrix interrompit Scipion en riant à gorge déployée; puis adreſſant la parole à ma femme: Charmante Antonia, lui dit-elle, regardez-moi bien, je vous prie; n'ai-je pas à votre avis l'air d'une Divinité? Vous l'aviez alors à mes yeux, lui dit Scipion, & depuis que votre fidélité ne m'eſt plus ſuſpecte, vous me paroiſſez plus belle que jamais. Mon Sécretaire, après une répartie ſi galante, pourſuivit ainſi ſon hiſtoire.

Cette découverte achéva de m'enflâmer, non à la vérité d'une ardeur légitime. J'en fais un aveu ſincère. Je m'imaginai que je triompherois facilement de ſa vertu, ſi je la tentois par des pré-

ſens capables de l'ébranler ; mais je jugeois mal de la chaſte Béatrix. J'eus beau lui faire propoſer par des femmes mercenaires ma bourſe & mes ſoins, elle rejetta fièrement mes propoſitions. Sa réſiſtance, au lieu d'éteindre mes deſirs, les irrita. J'eus recours au dernier expédient ; je lui fis offrir ma main, quelle accepta lorſqu'elle ſcût que j'étois Sécretaire & Tréſorier de Don Manrique. Comme nous trouvâmes à propos de cacher notre mariage pendant quelque tems, nous nous mariâmes ſecrettement en préſence de la Dame Lorença Sephora, Gouvernante de Séraphine, & devant quelques autres Domeſtiques du Comte de Polan. Je n'eus pas plutôt épouſé Béatrix, qu'elle me facilita les moyens de la voir le jour, & de l'entretenir la nuit dans le jardin où je m'introduiſois par une petite porte dont elle me donna une clef. Jamais deux époux n'ont été plus contens que nous l'étions l'un de l'autre, Béatrix & moi ; nous attendions avec une égale impatience l'heure du rendez-vous ; nous y courions avec le même empreſſement ; & le tems que nous paſſions enſemble, quoiqu'il fut quel-

quefois assez long, nous sembloit toujours trop court. Enfin, nous vivions plutôt en amans qu'en époux. Mais la fortune jalouse troubla bientôt notre felicité.

Un nuit qui fut aussi cruelle pour moi que les précédentes avoient été douces, je fus surpris, en voulant entrer dans le jardin, de trouver la petite porte ouverte. Cette nouveauté m'alarma ; j'en tirai un mauvais augure : je devins pâle & tremblant, comme si j'eusse pressenti ce qui m'alloit arriver ; & m'avançant dans l'obscurité vers un cabinet de verdure, où j'avois accoutumé de parler à mon épouse, j'entendis la voix d'un homme. Je m'arrêtai tout-à-coup pour mieux oüir, & mon oreille fut aussitôt frappée de ces paroles : *Ne me faites donc point languir, ma chere Béatrix, achevez mon bonheur ; songez que votre fortune y est attachée.* Au lieu d'avoir la patience d'écouter encore, je crus n'avoir pas besoin d'en entendre davantage ; une fureur jalouse s'empara de mon ame, & ne respirant que vengeance, je tirai mon épée & j'entrai brusquement dans le cabinet. Ah ! lâche suborneur, m'écriai-je, qui que tu sois, il faut que

tu m'arraches la vie, avant que tu m'ôtes l'honneur. En disant ces mots je chargeai le Cavalier qui s'entretenoit avec Béatrix. Il se mit promptement en défense, & se battit en homme qui sçavoit mieux faire des armes que moi, qui n'avois reçu que quelques leçons d'escrime à Cordoüe. Cependant, tout grand Spassadin qu'il étoit, il ne put parer un coup que je lui portai, ou plutôt il fit un faux pas; je le vis tomber, & m'imaginant l'avoir mortellement blessé, je m'enfuis à toutes jambes, sans vouloir répondre à Béatrix qui m'appelloit à haute voix.

Oüi vraiment, interrompit la femme de Scipion, en nous adressant la parole, je l'appellois pour le tirer d'erreur. Le Cavalier avec qui je m'entretenois dans le cabinet, étoit Don Fernand de Leyva. Ce Seigneur, qui aimoit Julie ma Maîtresse, avoit formé la résolution de l'enlever, croyant ne pouvoir l'obtenir que par ce moyen; & je lui avois moi-même donné rendez-vous dans le jardin pourconcerter avec lui cet enlévement, dont il m'assuroit que dépendoit ma fortune: mais j'eus beau crier pour rappeller mon époux aveuglé

par ſa colère, il s'éloigna de moi comme d'une femme infidèle.

Dans l'état où je me trouvois, reprit Scipion. J'étois capable de tout. Ceux qui ſçavent par expérience ce que c'eſt que la jalouſie & quelles extravagances elle fait faire aux meilleurs eſprits, ne ſeront point étonnés du déſordre qu'elle produiſit dans mon foible cerveau. Je paſſai dans le moment d'une extrémité à l'autre : Je ſentis ſucceder des mouvemens de haine aux ſentimens de tendreſſe que j'avois un inſtant auparavant pour mon épouſe. Je fis ſerment de l'abandonner & de la bannir pour jamais de ma mémoire. D'ailleurs, je croyois avoir tué un Cavalier; & dans cette opinion craignant de tomber entre les mains de la Juſtice, j'éprouvois ce trouble funeſte qui ſuit partout, comme une furie, un homme qui vient de faire un mauvais coup. Dans cette horrible ſituation, ne ſongeant qu'à me ſauver, je ne retournai point au logis, & je ſortis à l'heure même de Tolède, n'ayant point d'autres hardes que l'habit dont j'étois revêtu. Il eſt vrai que j'avois dans mes poches une ſoixantaine de piſtoles, ce qui ne laiſſoit pas d'être une

aſſez bonne reſſource pour un jeune homme qui ſe réſolvoit à vivre toujours dans la ſervitude.

Je marchai toute la nuit, ou pour mieux dire, je courus; car l'image des Alguazils toujours préſente à mon eſprit me donnoit ſans ceſſe une nouvelle vigueur. L'Aurore me découvrit entre Rodillas & Maqueda. Lorſque je fus à ce dernier Bourg, me trouvant un peu fatigué, j'entrai dans l'Egliſe qu'on venoit d'ouvrir, & après y avoir fait une prière, je m'aſſis ſur un banc pour me repoſer. Je me mis à rêver à l'état de mes affaires, qui n'avoient que trop de quoi m'occupper; mais je n'eus pas le tems de faire bien des réflexions. J'entendis retentir l'Egliſe de trois ou quatre coups de foüet, qui me firent juger qu'il paſſoit par-là quelque Muletier. Je me levai auſſi-tôt pour aller voir ſi je ne me trompois pas; & quand je fus à la porte, j'en apperçus un, qui monté ſur une mule en menoit deux autres à vuide : Arrêtez, mon ami, lui dis-je, où vont ces mules? A Madrid, me répondit-il. J'ai amené de-là ici deux bons Religieux de S. Dominique, & je m'en retourne.

L'occaſion qui ſe préſentoit de faire

le voyage de Madrid, m'en inspira l'envie, je fis marché avec le Muletier ; je montai sur une de ses mules, & nous poussâmes vers Illescas où nous devions aller coucher. A peine fûmes nous hors de Maqueda, que le Muletier, homme de trente-cinq à quarante ans, commença d'entonner des chants d'Eglise à pleine tête ; il débuta par les prières que les Chanoines disent à Matines, ensuite il chanta le *Credo*, comme on le chante aux Grandes-Messes ; puis passant aux Vêpres, il les dit sans me faire grace du *Magnificat*. Quoique le faquin m'étourdit les oreilles, je ne pouvois m'empêcher de rire ; je l'excitois même à continuer quand il étoit obligé de s'arrêter pour reprendre haleine : Courage, l'ami, lui dis-je, poursuivez ; si le Ciel vous a donné de bons poulmons, vous n'en faites pas un mauvais usage. Oh ! pour cela, non, s'écria-t-il ; je ne ressemble pas, Dieu merci, à la plûpart des Voituriers qui ne chantent que des chansons infâmes ou impies ; je ne chante même jamais de Romances sur nos Guerres contre les Maures ; car si ces choses là ne sont pas deshonnêtes, vous conviendrez du moins

qu'elles ſont frivolles, & qu'un bon Chrétien ne doit pas s'en occuper. Vous avez, lui répliquai-je une pureté de cœur que les Muletiers ont rarement; mais dites-moi, mon ami, avec votre extrême délicateſſe ſur le choix de vos chants, avez-vous auſſi fait vœu de chaſteté dans les Hôteleries où il y a de jeunes Servantes? Aſſurément, me répartit-il, la continence eſt encore une choſe dont je me pique dans ces ſortes de lieux; je n'y ſonge qu'au ſoin que je dois avoir de mes mules. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette ſorte le phénix des Muletiers, & le tenant pour un homme de bien & d'eſprit, je liai avec lui converſation après qu'il eût chanté tout ſon ſaoul.

Nous arrivâmes à Illeſcas ſur la fin de la journée. Lorſque nous fûmes à l'hôtelerie, je laiſſai à mon compagnon le ſoin des mules, & j'entrai dans la cuiſine, où j'ordonnai à l'hôte de nous préparer un bon ſouper; ce qu'il promit de faire ſi bien, que je me ſouviendrois, dit-il, toute ma vie d'avoir logé chez lui. Demandez, ajouta-t-il, demandez à votre Muletier, quel homme je ſuis. Vive Dieu, je défierois tous les Cuiſiniers de

Tolède & de Madrid, de faire une *Olla podrida* comparable aux miennes. Je veux vous régaler ce soir d'un civé de lapreau de ma facon; vous verrez si j'ai tort de vanter mon sçavoir faire. Là dessus, me montrant une casserole où il y avoit, à ce qu'il disoit, un lapin déja tout haché: Voilà, continua-t-il, ce que je prétends vous donner pour votre souper avec une épaule de mouton roti. Quand j'aurai mis la dedans du poivre, du sel, du vin, un paquet de fines herbes, & quelques autres ingrédiens que j'employe dans mes sauces, j'espere que je vous servirai tantôt un ragoût digne d'un Contador Mayor.

L'Hôte, après avoir ainsi fait son éloge, commença d'aprêter le souper. Pendant qu'il y travailloit, j'entrai dans une salle, où m'étant couché sur un grabat que j'y trouvai, je m'endormis de fatigue, n'ayant pris aucun repos la nuit précedente. Au bout de deux heures, le Muletier vint me réveiller: Mon Gentilhomme, me dit-il, votre souper est prêt; venez, s'il vous plait vous mettre à table. Il y en avoit dans la salle une sur la quelle étoient deux couverts. Nous nous y assîmes le Muletier & moi

& l'on nous apporta le civé : Je me jettai dessus avidement, je le trouvai d'un goût exquis; soit que la faim m'en fit juger trop favorablement, soit que ce fût veritablement un effet des ingrédiens du Cuisinier. On nous servit ensuite un morceau de mouton roti; & remarquant que le Muletier ne faisoit honneur qu'à ce dernier plat, je lui demandai pourquoi il ne touchoit point à l'autre. Il me répondit en souriant, qu'il n'aimoit pas les ragoûts. Cette réponse, ou plûtôt le souris dont il l'avoit accompagnée, me parut misterieux. Vous me cachez, lui dis-je, la véritable raison qui vous empêche de manger de ce civé; faites-moi le plaisir de me l'apprendre. Puisque vous êtes si curieux de le sçavoir, reprit-il, je vous dirai que j'ai de la répugnance à me bourrer l'estomac de ces sortes de ragoûts, depuis qu'en allant de Toléde à Cuença, on me servit un soir dans une Hôtelerie pour un lapin de garenne un matou en hachis; cela m'a dégoûté des fricassées.

Le Muletier ne m'eut pas sitôt dit ces paroles, que malgré la faim qui me devoroit, l'appetit me manqua tout-à-coup. Je me mis en tête que je venois de man-

ger d'un lapin ſuppoſé, & je ne regardai plus le ragoût qu'en faiſant la grimace. Mon Compagnon ne me guérit pas l'eſprit là deſſus, en me diſant que les Maîtres d'Hôteleries en Eſpagne faiſoient aſſez ſouvent ce *qui pro quo*, de même que les Pâtiſſiers. Ce diſcours, comme vous voyez, étoit fort conſolant, auſſi je n'eus plus aucune envie de retourner au civé, pas même de toucher au plat de roti, de peur que le mouton ne fût pas mieux vérifié que le lapin. Je me levai de table en maudiſſant le ragoût, l'Hôte & l'Hôtelerie; & m'étant recouché ſur le grabat, j'y paſſai la nuit plus tranquilement que je ne m'y étois attendu. Le jour ſuivant de grand matin, après avoir payé mon Hôte auſſi graſſement que s'il m'eût fort bien traité, je m'éloignai d'Illeſcas, l'imagination encore ſi remplie du civé, que je prenois pour des chats tous les animaux que j'appercevois.

J'arrivai de bonheur à Madrid, où ſitôt que j'eus ſatisfait mon Muletier, je loüai une chambre garnie auprès de la Porte du Soleil. Mes yeux quoiqu'accoutumées au grand monde ne laiſſerent pas d'être éblоüis du concours de Seigneurs qu'on voit ordinairement dans le

quartier de la Cour. J'admirai la prodigieuſe quantité de caroſſes, & le nombre infini de Gentilshommes, de Pages & de Laquais qui étoient à la ſuite des Grands. Mon admiration redoubla lorſqu'étant allé au lever du Roi, j'apperçus ce Monarque environné de ſes Courtiſans. Je fus charmé de ce ſpectacle, & je dis en moi-même : quel éclat ! quelle grandeur ! Je ne m'étonne plus d'avoir oüi dire qu'il faut voir la Cour de Madrid pour en concevoir toute la magnificence. Je ſuis ravi d'y être venu, j'ai un preſſentiment que j'y ferai quelque choſe. Je n'y fis pourtant rien, que quelques connoiſſances infructueuſes. Je dépenſai peu à peu mon argent & je fus trop heureux de me donner avec tout mon mérite à un Pédant de Salamanque, qu'une affaire de famille avoit attiré à Madrid où il étoit né, & que le hazard me fit connoître. Je devins ſon *factotum*, & je le ſuivis à ſon Univerſité lorſqu'il y retourna.

Mon nouveau Patron ſe nommoit Don Ignacio de Ipigna. Il prenoit le *Don* pour avoir été Précepteur d'un Duc, qui lui faiſoit par reconnoiſſance une penſion à vie; ce n'eſt pas tout. Il en

avoit une autre comme Professeur émerite du Collége, & de plus, il avoit tous les ans du public un revenu de deux ou trois cens pistoles par les livres de morale dogmatique qu'il avoit coutume de faire imprimer. La maniere dont il composoit ses ouvrages méritent bien qu'on en fasse mention: L'illustre Don Ignacio passoit presque toute la journée à lire les Auteurs Hébreux, Grecs & Latins, & à mettre sur un petit carré de papier, chaque Apophtegme ou pensée brillante qu'il y trouvoit. A mesure qu'il remplissoit des carrés, il m'employoit à les enfiler dans un fil de fer en forme de guirlande, & chaque guirlande faisoit un tome. Que nous faisions de mauvais livres! Il ne se passoit guère de mois que nous ne fissions pour le moins deux volumes, & aussitôt la presse en gémissoit: ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces compilations se donnoient pour des nouveautés; & si les Critiques s'avisoient de reprocher à l'Auteur qu'il pilloit les Anciens, il leur répondoit avec une orgueilleuse effronterie: *Furto lætamur in ipso.*

Il étoit aussi grand Commentateur, & il y avoit tant d'érudition dans ses com-

mentaires, qu'il faisoit souvent des remarques sur des choses qui n'étoient pas dignes d'êtres remarquées; comme sur ses carrés de papier il écrivoit quelquefois très-mal-à proposdes passages d'Hésiode & d'autres Auteurs. Neanmoins avec tout cela je ne laissai pas de profiter chez ce Sçavant. Il y auroit de l'ingratitude à n'en pas convenir: j'y perfectionnai mon écriture à force de copier ses ouvrages; & si me traitant en Eléve plûtôt qu'en Valet, il eut soin de me former l'esprit, il ne négligea point mes mœurs. Scipion, me disoit-il, quand par hazard il entendoit dire que quelque Domestique avoit fait une friponnerie, prens bien garde, mon Enfant de suivre le mauvais exemple de ce fripon. Il faut qu'un Valet serve son Maître avec autant de fidelité que de zéle; & s'éfforce de devenir vertueux par le travail, s'il a le malheur de ne l'être point par nature. En un mot, Don Ignacio ne perdoit aucune occasion de me porter à la vertu; & ses exhortations faisoient sur moi un si bon effet, que je n'eus pas la moindre tentation de lui joüer quelque tour pendant quinze mois que je demeurai chez lui.

J'ai déja dit que le Docteur de Ipigna

étoit originaire de Madrid; il y avoit une parente, appellée Catalina, qui étoit Femme de Chambre de Madame la Nourrice. Cette Soubrette, qui est la même dont je me suis servi depuis pour tirer de la Tour de Ségovie le Seigneur de Santillane, ayant envie de rendre service à Don Ignacio, engagea sa Maîtresse à demander pour lui un bénéfice au Duc de Lerme. Ce Ministre le fit nommer à l'Archidiaconat deGrenade,lequel étant en Pays conquis est à la nomination du Roi. Nous partîmes pour Madrid si-tôt que nous eûmes appris cette nouvelle, le Docteur voulant remercier ses bienfaictrices avant que d'aller à Grenade. J'eus plus d'une occasion de voir Catalina, & de lui parler. Mon humeur enjoüée & mon air aisé lui plurent; de mon côté, je la trouvai si fort à mon gré que je ne pus me défendre de répondre aux petites marques d'amitié qu'elle me donna; enfin nous nous attachâmes l'un à l'autre. Pardonnez-moi cet aveu, ma chere Béatrix; comme je vous croyois infidelle, cette erreur doit me sauver de vos reproches.

Cependant le Docteur Don Ignacio se préparoit à partir pour Grenade. Sa

parente

parente & moi effrayés de la prochaine séparation qui nous menaçoit, nous eumes recours à un expédient qui nous en préserva : je feignis dêtre malade, je me plaignis de la tête, je me plaignis de la poitrine, & je fis toutes les démonstrations d'un homme accablé de tous les maux du monde. Mon Maître appella un Médecin. Ce qui me fit trembler, m'imaginant que cet Hipocrate alloit s'apercevoir que je n'étois point malade, mais heureusement & comme s'il eût été d'accord avec moi il me dit bonnement, après m'avoir bien observé, que ma maladie étoit plus sérieuse qu'on ne pensoit, & que selon toutes les apparences je garderois longtems la chambre. Le Docteur impatient de se rendre à sa Cathédrale, ne jugea point à propos de retarder son départ, il aima mieux prendre un autre Garçon pour le servir ; il se contenta de m'abandonner aux soins d'une Garde, à la quelle il laissa une somme d'argent pour m'enterrer si je mourois, ou pour récompenser mes services, si je revenois de ma maladie.

Sitôt que je sçus Don Ignacio parti pour Grenade, je fus guéri de tous mes prétendus maux. Je me levai, je con-

gediai mon Médecin qui avoit tant de pénetration, & je me défis de ma Garde qui me vola plus de la moitié des espèces qu'elle devoit me remettre. Tandis que je faisois ce personnage, Catalina en joüoit un autre auprès de Dona Anna de Guévara sa Maîtresse, à laquelle faisant entendre que j'étois admirable pour l'intrigue, elle lui mit dans l'esprit de me choisir pour un de ses Agens. Madame la Nourrice, à qui l'amour des richesses faisoit souvent former des entreprises lucratives ayant besoin de pareils sujets, me reçut parmi ses Domestiques, & ne tarda guère à m'éprouver. Elle me donna des commissions qui demandoient un peu d'adresse, & sans vanité je ne m'en acquitai point mal; aussi fut-elle autant satisfaite de moi que j'eus lieu d'être mécontent d'elle. La Dame étoit si avare, qu'elle ne me faisoit pas la moindre part des fruits qu'elle recüeilloit de mon industrie & de mes peines. Elle s'imaginoit qu'en me payant éxactement mes gages, elle en usoit avec moi assez génereusement. Cet excès d'avarice me déplut & m'auroit bientôt fait sortir de chez cette Dame, si je n'y eusse été retenu par les bontés de Catalina, qui s'enflammant de

plus en plus tous les jours, me proposa formellement de l'épouser.

Doucement, lui dis-je, mon adorable, cette cérémonie ne se peut faire entre nous si promptement, il faut auparavant que j'apprenne la mort d'une jeune personne qui vous a prévenu, & dont je suis devenu l'Epoux pour mes péchez. A d'autres, me répondit Catalina. Je ne suis point assez crédule pour ajoûter foi a ce que vous dites. Vous voulez me faire accroire que vous êtes marié, & pourquoi? pour me cacher poliment la répugnance que vous avez à me prendre pour votre épouse. Je lui protestai vainement que je lui disois la vérité, mon aveu sincère lui parut une défaite; & s'en trouvant offensée. elle changea de manieres à mon égard. Nous ne nous brouillâmes point; mais notre commerce se refroidit à vûë d'œil, & nous n'eumes plus l'un pour l'autre que des égards de bienséance & d'honnêteté.

Dans cette conjoncture j'appris qu'il falloit un Laquais au Seigneur Gil Blas de Santillane, Sécretaire du premier Ministre de la Couronne d'Espagne & ce poste me flatta d'autant plus qu'on m'en parla comme du plus gracieux que

je pusse occuper. Le Seigneur de Santillane, me dit-on, est un Cavalier plein de mérite, un garçon chéri du Duc de Lerme, & qui par conséquent ne sçauroit manquer de pousser loin sa fortune : d'ailleurs il a le cœur génereux ; en faisant ses affaires vous ferez fort bien les vôtres. Je ne négligeai point cette occasion ; j'allai me présenter au Seigneur Gil Blas, pour qui d'abord je me sentis naître de l'inclination, & qui m'arrêta sur ma phisionomie. Je ne balançai point à quitter pour lui Madame la Nourrice : & il sera, s'il plaît au Ciel, le dernier de mes Maîtres.

Scipion finit son Histoire en cet endroit. Puis m'adressant la parole : Seigneur de Santillane, continua-t-il, cest a vous que je m'adresse apresent. Faites-moi la grace de témoigner à ces Dames que vous m'avez toujours connu pour un serviteur aussi fidéle que zélé. J'ai besoin de votre témoignage pour leur persuader que le fils de la Coscolina a purgé ses mœurs, & fait succeder de vertueux sentimens à ses mauvaises inclinations.

Oüi, Mesdames, dis-je alors, c'est de quoi je puis vous répondre. Si dans son enfance Scipion a été un vrai *Picaro*, il s'est depuis si bien corrigé, qu'il est deve-

nu le modéle d'un parfait Domestique. Bien-loin d'avoir quelques reproches à lui faire sur la conduite qu'il a tenuë avec moi, je dois plûtôt avoüer que je lui ai de grandes obligations. La nuit qu'on m'enleva pour me conduire à la Tour de Ségovie, il sauva du pillage & mit en sureté une partie de mes effets qu'il pouvoit impunément s'approprier; il ne se contenta pas même de songer à conserver mon bien, il vint par pure amitié s'enfermer avec moi dans ma prison, préferant aux charmes de la liberté le triste plaisir de partager mes peines.

Fin du deuxiéme Livre.





HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE ONZIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

De la plus grande joïe que Gil Blas ait jamais sentie, & du triste accident qui la troubla : Des changemens qui arriverent à la Cour, & qui furent cause que Santillane y retourna.

J'AI déja dit qu'Antonia & Béatrix s'accordoient ensemble parfaitement bien ; l'une étant accoutumée à vivre en Soubrette soumise, & l'autre s'accoutumant

volontiers à faire la Maîtresse. Nous étions Scipion & moi, des maris trop galants & trop chéris de nos femmes, pour n'avoir pas bientôt la satisfaction d'être peres; elles devinrent enceintes presque en même tems. Béatrix accoucha la premiere, mit au monde une fille; & peu de jours après Antonia nous combla tous de joie, en me donnant un fils. Ravi d'un si heureux évenement, j'envoyai mon Sécretaire à Valence en porter la nouvelle au Gouverneur, qui vint à Lirias avec Séraphine & la Marquise de Pliego tenir les Enfans sur les Fonds, se faisant un plaisir d'ajoûter ces témoignages d'affection à tous ceux que j'avois déja reçus de lui. Mon fils, qui eut pour parrein ce Seigneur, & pour marreine la Marquise, fut nommé Alphonse, & Madame la Gouvernante voulant que j'eusse l'honneur d'être doublement son compere, tint avec moi la fille de Scipion, à laquelle nous donnâmes le nom de Séraphine.

La naissance de mon fils ne réjoüit pas seulement les personnes du Château; les Habitans de Lirias la célebrerent aussi par des fêtes qui firent connoître que tout le Hameau prenoit part au plaisir de

son Seigneur. Mais hélas! nos réjoüissances ne furent pas de longue durée; ou pour mieux dire, elles se convertirent tout-à-coup en gémissemens, en plaintes, en lamentations par un accident que plus de vingt années n'ont pû me faire oublier, & qui sera toujours présent à ma pensée. Mon fils mourut; & sa mere, quoiqu'elle fût heureusement accouchée de lui, le suivit de près; une fièvre violente emporta ma chere épouse après quatorze mois de mariage. Que le Lecteur conçoive, s'il est possible, la douleur dont je fus saisi; je tombai dans un accablement stupide; à force de sentir la perte que je faisois, j'y paroissois comme insensible. Je fus cinq ou six jours dans cet état; je ne voulois prendre aucune nourriture, & je crois que sans Scipion, je me serois laissé mourir de faim ou que la tête m'auroit tourné: mais cet adroit Sécretaire sçut tromper ma douleur en s'y conformant; il trouvoit le secret de me faire avaler des boüillons en me les présentant d'un air si mortifié qu'il sembloit me les donner, moins pour conserver ma vie que pour nourrir mon affliction.

Cet affectionné Serviteur écrivit à Don Alphonse, pour l'informer du malheur qui

qui m'étoit arrivé & de la ſituation pitoyable où je me trouvois. Ce Seigneur tendre & compatiſſant, cet ami génereux ſe rendit bientôt à Lirias. Je ne puis ſans m'attendrir rappeller le moment où il s'offrit à mes yeux : Mon cher Santillane, me dit-il en m'embraſſant, je ne viens point ici pour vous conſoler; j'y viens pleurer avec vous Antonia, comme vous pleureriez avec moi Séraphine, ſi la Parque me l'eût ravie. Effectivement il répandit des larmes, & confondit ſes ſoupirs avec les miens: tout accablé que j'étois de ma triſteſſe, je ne laiſſois pas de reſſentir vivement les bontez de ce Seigneur.

D. Alphonſe eut avec Scipion un long entretien ſur ce qu'il y avoit à faire pour vaincre ma douleur. Ils jugerent qu'il falloit pour quelque tems m'éloigner de Lirias où tout me retraçoit ſans ceſſe l'image d'Antonia. Sur quoi le fils de Don Céſar me propoſa de m'emmener à Valence; & mon Sécretaire appuya ſi bien la propoſition, que je l'acceptai. Je laiſſai Scipion & ſa femme au Château, dont le ſejour véritablement ne ſervoit qu'à irriter mes ennuis, & je partis avec le Gouverneur. Lorſque je fus à Valence, Don Céſar & ſa belle-fille n'épargnerent rien

pour faire diversion à mon chagrin ils mirent tour à tour en usage les amusemens les plus propres à me dissiper; mais malgré tous leurs soins je demeurai plongé dans une mélancolie dont ils ne purent me tirer. Il ne tenoit pas non plus à Scipion que je ne reprisse ma tranquillité: il venoit souvent de Lirias à Valence pour sçavoir de mes nouvelles; il s'en retournoit d'autant plus triste ou d'autant plus gai qu'il me voyoit plus ou moins de disposition à me consoler. Je ne faisois pas en lui cette remarque sans plaisir. Je lui tenois compte des mouvemens d'amitié qu'il laissoit éclater & je m'applaudissois d'avoir un Domestique si attaché a moi.

Il entra un matin dans ma chambre: Monsieur, me dit-il d'un air fort agité, il se repand dans la Ville un bruit qui intéresse toute la Monarchie: on dit que Philippe III. ne vit plus, & que le Prince son fils est sur le Trône. On ajoute à cela poursuivit-il, que le Cardinal Duc de Lerme a perdu son poste, qu'il lui est même défendu de paroître à la Cour, & que Don Gaspard de Guzman, Comte d'Olivarés est presentement premier Ministre. Je me sentis un peu émû de cette nouvelle sans sçavoir pourquoi. Scipion

s'en apperçut, & me demanda si je ne prenois aucune part à ce grand changement. Hé! quelle part veux-tu que j'y prenne, lui répondis-je, mon enfant? J'ai quitté la Cour; tous les changemens qui peuvent y arriver me doivent être indifférens.

Pour un homme de votre âge, reprit le fils de la Coscolina, vous êtes bien détaché du monde. A votre place j'aurois un desir curieux: quel desir, interrompis-je? ma foy, reprit-il, j'irois à Madrid montrer mon visage au jeune Monarque pour voir s'il me remettroit; c'est un plaisir que je me donnerois. Je t'entends, lui dis-je, tu voudrois que je retournasse à la Cour pour y tenter de nouveau la fortune, ou plutôt pour y redevenir un avare & un ambitieux. Pourquoi vos mœurs s'y corromproient-elles encore, me répartit Scipion? ayez plus de confiance que vous n'en avez en votre vertu. Je vous réponds de vous-même. Les saines réflexions que votre disgrace vous a fait faire sur la Cour ne vous permettent point d'en redouter les dangers. Rembarquez-vous hardiment sur une Mer dont vous connoissez tous les écüeils. Tai-toi, flateur, m'écriai-je en souriant, es-tu las de me

voir mener une vie tranquile? je croyois que mon repos t'étoit plus cher.

Dans cet endroit de notre conversation, Don César & son fils arrivérent. Ils me confirmerent la nouvelle de la mort du Roy, ainsi que le malheur du Duc de Lerme. Ils m'apprirent de plus que ce Ministre ayant fait demander la permission de se retirer à Rome, n'avoit pû l'obtenir, & qu'il lui étoit ordonné de se rendre à son Marquisat de Dénia. Ensuite comme s'ils eussent agi de concert avec mon Sécretaire, ils me conseillerent d'aller à Madrid me présenter aux yeux du nouveau Roy, puisque j'en étois connu, & que je lui avois même rendu des services que les Grands récompensent assez volontiers. Pour moi, dit Don Alphonse, je ne doute pas qu'il ne les reconnoisse, Philippe IV. doit payer les dettes du Prince d'Espagne. J'ai le même pressentiment, dit Don César, & je regarde le voyage de Santillane à la Cour comme une occasion pour lui de parvenir aux grands Emplois.

En verité, mes Seigneurs, m'écriai-je, vous ne pensez pas bien à ce que vous dites. Il semble, à vous entendre l'un & l'autre, que je n'aye qu'à me rendre à Madrid pour avoir la Clef d'or, ou quel-

que Gouvernement; vous êtes dans l'erreur. Je suis au contraire bien persuadé que le Roi ne feroit aucune attention à ma figure, si je m'offrois à ses regards; j'en ferai, si vous le souhaitez, l'épreuve pour vous désabuser. Les Seigneurs de Leyva me prirent au mot, & je ne pus me défendre de leur promettre que je partirois incessament pour Madrid. Sitôt que mon Sécretaire me vit déterminé à faire ce voyage, il en ressentit une joye immoderée. Il s'imaginoit que je ne paroîtrois pas plutôt devant le nouveau Monarque, que ce Prince me démêleroit dans la foule, & m'accableroit d'honneurs & de biens. Là-dessus se berçant des plus brillantes chiméres, il m'élevoit aux premieres Charges de l'Etat, & se poussoit à la faveur de mon élevation.

Je me disposai donc à retourner à la Cour, non dans la vûë d'y sacrifier encore à la fortune, mais pour contenter Don César & son fils, qui avoient dans l'esprit que je posséderois bientôt les bonnes graces du Souverain. Il est vrai que je me sentois au fond de l'ame quelque envie d'éprouver si ce jeune Prince me reconnoîtroit. Entraîné par ce mouvement curieux sans esperance & sans dessein de tirer quel-

que avantage du nouveau Régne, je pris le chemin de Madrid avec Scipion, abandonnant le soin de mon Château à Béatrix, qui étoit une très-bonne ménagere.

CHAPITRE II.

Gil Blas se rend à Madrid; il paroît à la Cour; Le Roy le reconnoît & le recommande à son premier Ministre. Suite de cette recommandation.

NOUS nous rendîmes à Madrid en moins de huit jours, Don Alphonse nous ayant donné deux de ses meilleurs chevaux pour faire plus de diligence. Nous allâmes descendre à un Hôtel garni où j'avois déja logé, chéz Vincent Forero mon ancien Hôte, qui fut bien aise de me revoir.

Comme c'étoit un homme qui se piquoit de sçavoir tout ce qui se passoit tant à la Cour que dans la Ville, je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau: Bien des choses, me repondit-il. Depuis la mort de Philippe III. les amis & les partisans du Cardinal Duc de Lerme se sont bien remués pour maintenir son Eminence



dans le Ministère, mais leurs efforts ont été vains : le Comte d'Olivarés l'a emporté sur eux. On prétend que l'Espagne ne perd point au change, & que ce nouveau premier Ministre a le génie d'une si vaste étenduë, qu'il seroit capable de gouverner le monde entier : Dieu le veüille. Ce qu'il y a de certain, continua-t-il, c'est que le peuple a conçu la plus-haute opinion de sa capacité ; nous verrons dans la suite si le Duc de Lerme est bien ou mal remplacé. Forero s'étant mis en train de parler, me fit un détail de tous les changemens qui s'étoient faits à la Cour depuis que le Comte d'Olivarès tenoit le gouvernail du vaisseau de la Monarchie.

Deux jours après mon arrivée à Madrid j'allai chez le Roy l'après-dînée, & je me mis sur son passage comme il entroit dans son cabinet ; il ne me regarda point. Je retournai le lendemain au même endroit, & je ne fus pas plus heureux. Le sur-lendemain il jetta sur moi les yeux en passant mais il ne parut pas faire la moindre attention à ma personne. Là-dessus je pris mon parti : Tu vois, dis-je à Scipion qui m'accompagnoit, que le Roi ne me reconnoît point, ou que s'il me remet, il ne se soucie guère de renouveller connoissance avec

moi. Je crois que nous ne ferons point mal de reprendre le chemin de Valence. N'allons pas si vîte, Monsieur, me répondit mon Sécretaire; vous sçavez mieux que moi qu'on ne réüssit à la Cour que par la patience. Ne vous lassez pas de vous montrer au Prince; à force de vous offrir à ses regards, vous l'obligerez à vous considérer plus attentivement, & à se rappeller les traits de son Agent auprès de la belle Catalina.

Afin que Scipion n'eût rien à me reprocher, j'eus la complaisance de continuer le même manége pendant trois semaines; & un jour enfin, il arriva que le Monarque, frappé de ma vûë, me fit appeller. J'entrai dans son cabinet, non sans être troublé de me trouver tête à tête avec mon Roi: Qui êtes-vous, me dit-il? vos traits ne me sont pas inconnus, où vous ai-je vû? Sire, lui répondis-je en tremblant, j'ai eu l'honeur de conduire une nuit Votre Majesté avec le Comte de Lémos chez.... Ah! je m'en souviens, interrompit le Prince, vous étiez Sécretaire du Duc de Lerme, & si je ne trompe, Santillane est votre nom. Je n'ai point oublié que dans cette occasion vous me servîtes avec beaucoup de zèle, & que

vous fûtes assez mal payé de vos peines. N'avez-vous pas été en prison pour cette avanture ? Oüi, Sire, lui repartis-je ; j'ai été six mois à la Tour de Ségovie ; mais vous avez eu la bonté de m'en faire sortir. Cela, reprit-il, ne m'acquite point envers Santillane : il ne suffit pas de l'avoir fait remettre en liberté, je dois lui tenir compte des maux qu'il a soufferts pour l'amour de moi.

Comme le Prince achevoit ces paroles, le Comte d'Olivarès entra dans le cabinet. Tout fait ombrage aux favoris : Il fut étonné de voir là un inconnu ; & le Roi redoubla sa surprise en lui disant : Comte, je mets ce jeune homme entre vos mains ; occupez-le, je vous charge du soin de l'avancer. Le Ministre affecta de reçevoir cet ordre d'un air gracieux en me considérant depuis les pieds jusqu'à la tête, & fort en peine de sçavoir qui j'étois : Allez, mon ami, ajoûta le Monarque en m'adressant la parole, & en me faisant signe de me retirer, le Comte ne manquera pas de vous employer utilement pour mon service & pour vos interêts.

Je sortis aussitôt du cabinet & rejoignis le fils de la Coscolina, qui très-impatient d'apprendre ce que le Roi m'avoit

dit, étoit dans une agitation inconcevable; mais remarquant sur mon visage un air de satisfaction: Si j'en crois mes yeux; me dit-il, au lieu de retourner à Valence, nous avons bien la mine de demeurer à la Cour. Cela pourroit bien être, lui répondis-je, en même-tems je le ravis en lui racontant mot pour mot le petit entretien que je venois d'avoir avec le Monarque. Mon cher Maître, me dit alors Scipion dans l'excès de sa joie, prendrez-vous une autrefois de mes Almanachs? Avoüez que vous ne me sçavez pas a present mauvais gré de vous avoir exhorté à faire le voyage de Madrid. Je vous vois déja dans un poste éminent; vous deviendrez le Calderonne du Comte d'Olivarès. C'est ce que je ne souhaite point du tout, interrompis-je; cette place est environnée de trop de précipices pour exciter mon envie. Je voudrois un bon emploi où je n'eusse aucune occasion de faire des injustices ni un honteux trafic des bienfaits du Prince. Après l'usage que j'ai fait de ma faveur passée, je ne puis être assez en garde contre l'avarice & contre l'ambition. Allez, Monsieur, reprit mon Sécretaire, le Ministre vous donnera quelque bon poste que vous pourrez remplir sans cesser d'être honnête homme.

Plus pressé par Scipion que par ma curiosité ; je me rendis le jour suivant chez le Comte d'Olivarès avant le lever de l'Aurore, ayant appris que tous les matins soit en Eté, soit en Hyver, il écoutoit à la clarté des bougies tous ceux qui avoient à lui parler. Je me mis modestement dans un coin de la salle, & delà j'observai bien le Comte quant il parut ; car j'avois fait peu d'attention à lui dans le cabinet du Roi. Je vis un homme d'une taille au-dessus de la médiocre, & qui pouvoit passer pour gros dans un pays où il est rare de voir des personnes qui ne soient pas maigres. Il avoit les épaules si élevées que je le crus bossu, quoiqu'il ne le fût pas ; sa tête qui étoit d'une grosseur excessive lui tomboit sur la poitrine ; ses cheveux étoient noirs & plats, son visage long, son tein olivâtre, sa bouche enfoncée, & son menton pointu & fort relevé.

Tout cela ensemble ne faisoit pas un beau Seigneur ; néanmoins comme je le croïois dans une disposition obligeante pour moi, je le regardai avec indulgence. Je le trouvai agréable. Il est vrai qu'il recevoit tout le monde d'un air affable & débonnaire, & qu'il prenoit gracieuse-

ment les placets qu'on lui présentoit ; ce qui sembloit lui tenir lieu de bonne mine. Cependant, lorsqu'à mon tour je m'avançai pour le saluer & me faire connoître, il me lança un regard rude & menaçant ; puis me tournant le dos sans daigner m'entendre, il rentra dans son cabinet. Je trouvai alors ce Seigneur encore plus laid qu'il n'étoit naturellement ; je sortis de la salle fort étourdi d'un accueil si farouche, & ne sçachant ce que j'en devois penser.

Ayant rejoint Scipion qui m'attendoit à la porte : Sçais-tu bien, lui dis-je, la réception qu'on m'a faite ? Non, me répondit-il, mais elle n'est pas difficile à deviner ; le Ministre prompt à se conformer aux volontés du Prince, vous aura proposé sans doute un emploi considérable. C'est ce qui te trompe, lui répliquai-je : en même tems, je lui appris de quelle façon j'avois été reçu ; il m'écouta fort attentivement, & me dit : vous métonnez ! Il faut que le Comte ne vous ait pas remis, ou qu'il vous ait pris pour un autre. Je vous conseille de le revoir, je ne doute pas qu'il ne vous fasse meilleure mine. Je suivis le conseil de mon Sécretaire : je me montrai pour la seconde fois devant

le Miniſtré, qui me traitant encore plus mal que la premiere, fronça le ſourcil en m'enviſageant, comme ſi ma vûë lui eût fait de la peine; puis il détourna de moi ſes regards, & ſe retira ſans me dire mot.

Je fus piqué de ce procedé juſqu'au vif, & tenté de partir ſur le champ pour retourner à Valence; mais c'eſt à quoi Scipion ne manqua pas de s'oppoſer, ne pouvant ſe reſoudre à renoncer aux eſperances qu'il avoit conçûës. Ne vois-tu pas, lui dis-je, que le Comte veut m'écarter de la Cour? Le Monarque lui a témoigné de la bonne volonté pour moi, cela ne ſuffit-il pas pour m'attirer l'averſion de ſon favori? Cédons, mon enfant, cédons de bonne grace au pouvoir d'un ennemi ſi redoutable. Monſieur, répondit-il en colere contre le Comte d'Olivarès, je n'abandonnerois pas ſi facilement le terrain. Je voudrois même avoir raiſon d'un accüeil ſi offenſant. J'irois me plaindre au Roi du peu de cas que le Miniſtre fait de ſa recommandation. Mauvais conſeil, lui dis-je, mon ami: ſi je faiſois cette démarche imprudente, je ne tarderois guère à m'en repentir. Je ne ſçais même ſi je ne cours pas quelque pé-

ril à m'arrêter dans cette Ville.

Mon Sécretaire à ce discours rentra en lui-même ; & considérant qu'en effet nous avions affaire à un homme qui pouvoit nous faire revoir la Tour de Ségovie, il partagea ma crainte. Il ne combattit plus l'envie que j'avois de quitter Madrid, d'où je résolus de m'éloigner dès le lendemain.

CHAPITRE III.

De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la resolution où il étoit d'abandonner la Cour ; & du service important que Joseph Navarro lui rendit.

EN m'en retournant à mon Hôtel garni, je rencontrai Joseph Navarro, Chef - d'Office de Don Baltazar de Zuniga & mon ancien ami. Je doutai quelques momens si je ne ferois pas semblant de ne le pas voir, ou si je l'aborderois pour lui demander pardon d'en avoir si mal agi avec lui. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Je saluai Navarro & l'abordant fort poliment : me reconnoissez-vous, lui dis je, & serez-vous encore assez bon pour vouloir parler à un misérable qui a payé d'in-

gratitude l'amitié que vous aviés pour lui. Vous avouez donc, me repondit-il, que vous n'en avez pas trop bien usé avec moi? Oüi, lui repartis-je, & vous êtes en droit de m'accabler de reproches; je le mérite, si toute fois je n'ai pas expié mon crime par les remords qui l'ont suivi. Puisque vous vous êtes repenti de votre faute, reprit Navarro en m'embrassant, je ne dois plus m'en ressouvenir. De mon côté, je pressai Joseph entre mes bras, & tous deux reprîmes l'un pour l'autre nos premiers sentimens.

Il avoit appris mon emprisonnement & la déroute de mes affaires, mais il ignoroit tout le reste. Je l'en informai; je lui racontai jusqu'à la conversation que j'avois euë avec le Roi, & je ne lui cachai pas la mauvaise réception que le Ministre venoit de me faire, non-plus que le dessein où j'étois de me retirer dans ma solitude. Gardez-vous bien de vous en aller, me dit-il, puisque le Monarque a témoigné de l'amitié pour vous, il faut bien que cela vous serve à quelque chose. Entre nous, le Comte d'Olivarès a l'esprit un peu fantasque & singulier, c'est un Seigneur plein de caprices; quelquefois, comme dans cette occasion, il agit

d'une maniere qui révolte ; & lui seul a la clef de ses actions hétéroclites. Au reste, quelques raisons qu'il ait de vous avoir mal reçu, tenez ici pied à boule; il n'empêchera pas que vous ne profitiez des bontés du Prince ; c'est de quoi je puis vous assurer ; j'en dirai deux mots ce soir au Seigneur Don Baltazar de Zuniga mon Maitre, qui est Oncle du Comte d'Olivarès, & qui partage avec lui les soins du Gouvernement. Navarro m'ayant ainsi parlé, me demanda où je demeurois, & là-dessus nous nous séparâmes.

Je ne fus pas long-tems sans le revoir; il vint le jour suivant me retrouver. Seigneur de Santillane, me dit-il, vous avez un protecteur ; mon Maître veut vous prêter son appui : sur le bien que je lui ai dit de votre Seigneurie, il m'a promis de parler pour vous au Comte d'Olivarès son neveu ; Je ne doute pas qu'il ne le prévienne en votre faveur, & j'ose vous dire que vous pouvez compter sur cela. Mon ami Navarro ne voulant pas me servir à demi, me présenta deux jours après à Don Baltazar, qui me dit d'un air gracieux ; Seigneur de Santillane, votre ami Joseph m'a fait votre éloge dans des termes

termes qui m'on tmis dans vos interêts. Je fis une profonde réverence au Seigneur de Zuniga, & lui répondis que je sentirois vivement toute ma vie l'obligation que j'avois à Navarro, de m'avoir procuré la protection d'un Ministre qu'on appelloit, à juste titre, *le Flambeau du Conseil*. Don Baltazar, à cette reponse flateuse, me frapa sur l'épaule en riant, & reprit de cette sorte : Vous pouvez dès demain retourner chez le Comte d'Olivarès, vous serez plus content de lui.

Je reparus donc pour la troisiéme fois devant le premier Ministre, qui m'ayant démêlé dans la foule, jetta sur moi un regard accompagné d'un soûris dont je tirai bon augure. Cela va bien, dis-je en moi-même, l'oncle a fait entendre raison au neveu. Je ne m'attendis plus qu'à un accüeil favorable, & mon attente fut remplie. Le Comte après avoir donné audience à tout le monde, me fit passer dans son cabinet, où il me dit d'un air familier : Ami Santillane, pardonne moi l'embarras où je t'ai mis pour me divertir; je me suis fait un plaisir de t'inquiéter pour éprouver ta prudence, & voir ce que tu ferois dans ta mauvaise humeur.

Je ne doute pas que tu ne te ſois imaginé que tu me déplaiſois ; mais au contraire, mon enfant, je t'avoüerai que ta perſonne me revient on ne peut pas d'avantage. Oui, Santillane, tu me plais. Quand le Roi mon maître ne m'auroit pas ordonné de prendre ſoin de ta fortune, je le ferois par ma propre inclination. D'ailleurs Don Baltazar de Zuniga mon oncle, à qui je ne puis rien refuſer, m'a prié de te regarder comme un homme pour lequel il s'intéreſſe ; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à t'attacher à moi.

Ce début fit une ſi vive impreſſion ſur mes ſens, qu'ils en furent troublés. Je me proſternai aux pieds du Miniſtre qui m'ayant dit de me relever pourſuivit de cette maniere : Reviens ici cette après-dînée, & demande mon Intendant ; il t'apprendra les ordres dont je l'aurai chargé. A ces mots, ſon Excellence ſortit de ſon cabinet pour aller entendre la Meſſe ; ce qu'elle avoit coutume de faire tous les jours après avoir donné audience, enſuite elle ſe rendoit au lever du Roi.

CHAPITRE IV.

Gil Blas se fait aimer du Comte d'Olivarés.

JE ne manquai pas de retourner l'après-dînée chez le premier Ministre & de demander son Intendant, qui s'appelloit Don Raimond Caporis. Je ne lui eûs pas sitôt décliné mon nom, que me saluant avec des marques de considération, Seigneur, me dit-il, suivez-moi, s'il vous plaît ; je vais vous conduire à l'appartement qui vous est destiné dans cet Hôtel. Après avoir dit ces paroles, il me mena par un petit escalier à une enfilade de cinq à six pieces de plein pied, qui composoient le second étage d'une aîle du logis, & qui étoient assez modestement meublées. Vous voyez, reprit-il, le logement que Monseigneur vous donne, & vous y aurez une table de six couverts entretenuë à ses dépens. Vous serez servi par ses propres Domestiques, il y aura toujours un carrosse à vos ordres. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il. Son Excellence m'a fortement recommandé d'avoir pour vous les mêmes attentions que si vous étiez de la Maison de Guzman.

Que diable ſignifie tout ceci, dis-je en moi-même? Comment dois-je prendre ces diſtinctions? N'y auroit-il point de la malice là-dedans, & ne feroit-ce pas encore pour ſe divertir que le Miniſtre me feroit un traitement ſi honorable; c'eſt ce que je ſuis tenté de croire; car enfin, convient-il au Miniſtre de la Monarchie d'Eſpagne d'en uſer de cette ſorte avec moi? Pendant que j'étois dans cette incertitude, flottant entre la crainte & l'eſperance, un Page vint m'avertir que le Comte me demandoit. Je me rendis dans le moment auprès de Monſeigneur qui étoit tout ſeul dans ſon cabinet. Hé-bien, Santillane, me dit-il, es-tu ſatisfait de ton appartement, & des ordres que j'ai donnés à Don Raimond? Les bontés de votre Excellence, lui répondis-je, me paroiſſent exceſſives, & je ne m'y prête qu'en tremblant. Pourquoi donc, répliqua-t-il? Puis-je faire trop d'honneur à un homme que le Roi m'a confié, & dont il veut que je prenne ſoin? Non, ſans doute: je ne fais que mon devoir en te traitant honorablement. Ne t'étonne donc plus de ce que je fais pour toi, & compte qu'une fortune brillante & ſolide ne ſçauroit t'échaper, ſi tu m'es

aussi attaché que tu l'étois au Duc de Lerme.

Mais à propos de ce Seigneur, poursuivit-il, on dit que tu vivois familiérement avec lui. Je suis curieux de sçavoir comment vous fites tous deux connoissance, & quel emploi ce Ministre te fit exercer. Ne me déguise rien, j'éxige de toi un récit sincère. Je me souvins alors de l'embarras où je m'étois trouvé avec le Duc de Lerme en pareil cas, & de quelle façon je m'en étois tiré: ce que je pratiquai encore fort heureusement; c'est-à-dire, que dans ma narration j'adoucis les endroits rudes, & passai légerement sur les choses qui me faisoient peu d'honneur. Je ménageai aussi le Duc de Lerme, quoiqu'en ne l'épargnant point du tout j'eusse fait peut être plus de plaisir à mon auditeur. Pour D. Rodrigue de Calderone, je ne lui fis grace de rien. Je détaillai tous les beaux coups que je sçavois qu'il avoit faits dans le trafic des Commanderies, des Bénéfices & des Gouvernemens.

Ce que tu m'apprens de Calderone, interrompit le Ministre, est conforme à certains Mémoires qui m'ont été présentés contre lui, & qui contiennent des chefs d'accusation encore plus importans.

On va bientôt lui faire ſon procès ; & ſi tu ſouhaites qu'il ſuccombe dans cette affaire, je crois que tes vœux ſeront ſatisfais. Je ne deſire point ſa mort, lui dis-je, quoiqu'il n'ait point tenu à lui que je n'aye trouvé la mienne dans la Tour de Ségovie, où il a été cauſe que j'ai fait un aſſez long ſéjour. Comment, reprit Son Excellence, avec étonnement c'eſt Don Rodrigue qui a cauſé ta priſon ? voilà ce que j'ignorois. Don Baltazar, à qui Navarro a raconté ton hiſtoire, m'a bien dit que le feu Roi te fit emprisonner, pour te punir d'avoir mené la nuit le Prince d'Eſpagne dans un lieu ſuſpect; mais je n'en ſçai pas davantage, & je ne puis deviner quel rôle Calderone a joué dans cette piéce. Le rôle d'un Amant qui ſe vange d'un outrage reçu, lui répondis-je. En même-tems je lui fis un détail de l'avanture, qu'il trouva ſi divertiſſante, que tout grave qu'il étoit, il ne put s'empêcher d'en rire, ou plutôt d'en pleurer de plaiſir. Catalina, tantôt niéce & tantôt petite-fille, le réjoüit infiniment, auſſi-bien que la part qu'avoit euë à tout cela le Duc de Lerme.

L'orſque j'eus achevé mon récit, le Comte me renvoya en me diſant que le

lendemain il ne manqueroit pas de m'occuper. Je courus aussitôt à l'Hôtel de Zuniga pour remercier Don Baltazar de ses bons offices; & pour rendre compte à mon ami Joseph de l'entretien que je venois d'avoir avec le premier Ministre, & de la disposition favorable où Son Excellence étoit pour moi.

CHAPITRE V.

De l'entretien secret que Gil Blas eut avec Navarro, & de la premiere occupation que le Comte d'Olivarès lui donna.

D'Abord que je vis Joseph, je lui dis avec agitation que j'avois bien des choses à lui apprendre. Il me mena dans un endroit particulier, où l'ayant mis au fait, je lui demandai ce qu'il pensoit de ce que je venois de lui dire. Je pense, me répondit-il, que vous êtes en train de faire une grosse fortune; tout vous rit: vous plaisez au premier Ministre; & ce qui ne doit pas être compté pour rien, c'est que je puis vous rendre le même service que vous rendit mon oncle Mel-

chior de la Ronda, quand vous entrâtes à l'Archevêché de Grenade. Il vous épargna la peine d'étudier le Prèlat & ses principaux Officiers, en vous découvrant leurs differens caractéres; je veux à son éxemple vous faire connoître le Comte, la Comtesse son épouse & Dona Maria de Guzman leur fille unique.

Commençons par le Ministre. Il a l'esprit vif, pénetrant & propre à former de grands projets. Il se donne pour un homme universel, parce qu'il a une légere teinture de toutes les sciences; il se croit capable de décider de tout. Il s'imagine être un profond Jurisconsulte, un grand Capitaine & un Politique des plus rafinés. Avec cela, il est si entêté de ses opinions, qu'il les veut toujours suivre préferablement à celles des autres, de peur de paroître déferer aux lumieres de quelqu'un. Entre nous, ce défaut peut avoir d'étranges suites dont le ciel veüille préserver la Monarchie. J'ajoûte à cela qu'il brille dans le Conseil par une éloquence naturelle, & qu'il écriroit aussi bien qu'il parle, s'il n'affectoit pas, pour donner plus de dignité à son stile, de le rendre obscur & trop recherché. Il pense singulierement, & comme je crois vous l'avoir

déja

déja dit, il est capricieux & chimérique. Tel est le portrait de son esprit, faisons celui de son cœur. Il est génereux & bon ami. On le dit vindicatif, mais quel Espagnol ne l'est pas ? De plus on l'accuse d'ingratitude pour avoir fait éxiler le Duc d'Uzede & le Frere Loüis Aliaga, ausquels il avoit, dit-on, de grandes obligations ; c'est ce qu'il faut encore lui pardonner, l'envie d'être premier Ministre dispense d'être reconnoissant.

Dona Agnez de Zuniga è Vélasco, Comtesse d'Olivarès, poursuivit Joseph, est une Dame à qui je ne connois que le défaut de vendre au poids de l'or les graces qu'elle fait obtenir. Pour Dona Maria de Guzman, qui sans contredit est aujourd'hui le premier parti d'Espagne, c'est une personne accomplie & l'idole de son pere. Réglez-vous là-dessus ; faites bien votre cour à ces deux Dames, & paroissez encore plus dévoüé au Comte d'Olivarès que vous ne l'étiez au Duc de Lerme avant votre voyage de Ségovie : vous deviendrez par ce moyen un homme comblé d'honneurs & de richesses.

Je vous conseille encore, ajoûta-t-il, de voir de tems en tems Don Baltazar mon Maître ; quoique vous n'ayez plus

besoin de lui pour vous avancer, ne laissez pas de le ménager. Vous êtes bien dans son esprit, conservez son estime & son amitié : il peut vous servir dans l'ocasion. Comme l'oncle & le neveu, dis-je à Navarro, gouvernent ensemble l'Etat, n'y auroit-il point un peu de jalousie entre ces deux Collégues ? Non me répondit-il, ils sont au contraire dans la plus parfaite union, sans Don Baltazar le Comte d'Olivarès ne seroit peut-être pas premier Ministre ; car enfin après la mort de Philippe III. tous les amis & les partisans de la Maison de Sandoval se donnerent de grands mouvemens, les uns en faveur du Cardinal, & les autres pour son fils ; mais mon Maître le plus délié des Courtisans, & le Comte qui n'est guére moins fin que lui, rompirent leurs mesures & en prirent de si justes, pour s'assurer cette place, qu'ils l'emporterent sur leurs concurrens. Le Comte d'Olivarès étant devenu premier Ministre, a fait part de son adminiftrarion à Don Baltazar son oncle, il lui a laissé le soin des affaires du dehors & s'est reservé celles du dedans. De sorte que resserrant par-là les nœuds de l'amitié qui doit naturellement lier les personnes d'un même sang,

ces deux Seigneurs indépendans l'un de l'autre, vivent dans une intelligence qui me paroît inaltérable.

Telle fut la conversation que j'eus avec Joseph, & dont je me promis bien de profiter; après cela j'allai remercier le Seigneur de Zuniga, de ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour moi. Il me dit fort poliment qu'il saisiroit toujours les occasions où il s'agiroit de me faire plaisir, & qu'il étoit bien aise que je fusse satisfait de son neveu, auquel il m'assura qu'il parleroit encore en ma faveur : voulant du moins, disoit-t-il, me faire voir par-là que mes interêts lui étoient chers, & qu'au lieu d'un protecteur j'en avois deux. C'est ainsi que Don Baltazar par amitié pour Navarro, prenoit ma fortune à cœur.

Dès ce soir-là même j'abandonnai mon Hôtel garni pour aller loger chez le premier Ministre où je soupai avec Scipion dans mon apartement. C'étoit une chose à voir que notre contenance. Nous y fumes servis tous deux par des Domestiques du logis, qui pendant le repas, tandis que nous affections une gravité imposante, rioient peut-être en eux-mêmes du respect de commande qu'ils avoient pour

nous. Lorsqu'ils se furent retirés après avoir desservi, mon Sécretaire cessant de se contraindre me dit mille folies, que son humeur gaye & ses esperances lui inspirerent. Pour moi, quoique ravi de la brillante situation où je commençois à me voir, je ne me sentois encore aucune disposition à m'en laisser éblouïr. Aussi m'étant couché, je m'endormis tranquilement sans livrer mon esprit aux idées agréables dont je pouvois l'occuper, au lieu que l'ambitieux Scipion prit peu de repos. Il passa plus de la moitié de la nuit à thésauriser pour marier sa fille Séraphine.

J'étois à peine habillé le lendemain matin, qu'on me vint chercher de la part de Monseigneur. Je fus bientôt auprès de son Excellence, qui me dit: Oh ça, Santillane, voyons un peu ce que tu sçais faire. Tu m'as dit que le Duc de Lerme te donnoit des Mémoires à rédiger; j'en ai un que je te destine pour ton coup d'essai. Je vais t'en dire la matiere: écoute moi attentivement. Il est question de composer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon Ministère. J'ai déja fait courir le bruit sécrettement que j'ai trouvé les affaires fort dérangées, il s'agit pré-

ſentement d'expoſer aux yeux de la Cour & de la Ville le miſérable état où la Monarchie eſt réduite. Il faut faire là-deſſus un tableau qui frappe le peuple & l'empêche de regretter mon prédeceſſeur. Après cela tu vanteras les meſures que j'ai priſes pour rendre le régne du Roi glorieux, ſes Etats floriſſans, & ſes Sujets parfaitement heureux.

Après que Monſeigneur m'eut parlé de cette ſorte, il me mit entre les mains un papier qui contenoit les juſtes ſujets qu'on avoit de ſe plaindre de l'adminiſtration précedente; & je me ſouviens qu'il y avoit dix articles, dont le moins important étoit capable d'alarmer les bons Eſpagnols, puis m'ayant fait paſſer dans un petit cabinet voiſin du ſien, il m'y laiſſa travailler en liberté. Je commençai donc à compoſer mon mémoire le mieux qu'il me fut poſſible. J'expoſai d'abord le mauvais état où ſe trouvoit le Royaume: les Finances diſſipées, les revenus Roïaux engagés à des Partiſans, & la Marine ruinée. Je rapportai enſuite les fautes commiſes par ceux qui avoient gouverné l'Etat ſous le dernier régne, & les ſuites fâcheuſes qu'elles pouvoient avoir. Enfin je peignis la Monarchie en péril, & cenſu-

rai si vivement le précedent ministere, que la perte du Duc de Lerme étoit, suivant mon mémoire, un grand bonheur pour l'Espagne. Pour dire la vérité, quoique je n'eusse aucun ressentiment contre ce Seigneur, je ne fus pas fâché de lui rendre ce bon office. Voilà l'homme.

Enfin après une peinture effrayante des maux qui menaçoient l'Espagne, je rassurois les esprits en faisant avec art concevoir aux peuples de belles espérances pour l'avenir. Pour cet effet, je faisois parler le Comte d'Olivarès comme un Restaurateur envoyé du Ciel pour le salut de la Nation, je promettois monts & merveilles. En un mot, j'entrai si bien dans les vûës du nouveau Ministre, qu'il parut surpris de mon ouvrage, lorsqu'il l'eut lû tout entier. Santillane, me dit-il, je ne t'aurois pas cru capable de composer un pareil mémoire. Sçais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un Sécrétaire d'Etat? Je ne m'étonne plus si le Duc de Lerme exerçoit ta plume. Ton style est concis & même élegant; mais je le trouve un peu trop naturel. En même tems m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étoient pas de son goût, il les changea & je jugeai par ses corrections qu'il

aimoit, comme Navarro me l'avoit dit, les expressions recherchées & l'obscurité. Néanmoins quoiqu'il voulût de la noblesse ou pour mieux dire du précieux dans la diction, il ne laissa pas de conserver les deux tiers de mon Mémoire; & pour me témoigner jusqu'à quel point il en étoit satisfait, il m'envoya par Don Raimond trois cens pistoles à l'issuë de mon dîner.

CHAPITRE VI.

De l'usage que Gil Blas fit de ces trois cens pistoles, & des soins dont il chargea Scipion. Succès du Mémoire dont on vient de parler.

CE bienfait du Ministre fournit à Scipion un nouveau sujet de me féliciter d'être venu à la Cour: Ce qu'il ne manqua pas de faire. Vous voyez, me dit-il, que la fortune a de grands desseins sur votre Seigneurie. Etes-vous fâché presentement d'avoir quitté votre solitude? Vive le Comte d'Olivarès! c'est bien un autre patron que son prédecesseur. Le Duc de Lerme, quoique vous lui

fussiez fort attaché, vous laissa languir plusieurs mois sans vous faire présent d'une pistole, & le Comte vous a déja fait une gratification que vous n'auriez osé esperer qu'après de longs services.

Je voudrois bien, ajoûta-t-il, que les Seigneurs de Léyva fussent témoins du bonheur dont vous joüissez, ou du moins qu'ils le sçussent. Il est tems de les en informer, lui répondis-je, & c'est dequoi j'allois te parler. Je ne doute pas qu'ils n'ayent une extrême impatience d'apprendre de mes nouvelles; mais j'attendois pour leur en donner, que je me visse dans un état fixe, & que je pusse leur mander positivement si je demeurerois ou non à la Cour. A présent que je sçais bien à quoi m'en tenir, tu peux partir pour Valence quand il te plaira, pour aller instruire ces Seigneurs de ma situation présente, que je regarde comme leur ouvrage, puisqu'il est certain que sans eux je ne me serois jamais déterminé à faire le voyage de Madrid. Cela étant s'écria, le fils de la Coscolina, Don César & D. Alphonse seront bientôt informés de l'état present de vos affaires. Que je vais leur causer de joïe en leur racontant ce qui vous est arrivé! Que ne suis je déja

aux portes de Valence! mais j'y ferai en peu de jours. Les deux chevaux de Don Alphonſe ſont tout prêts. Je vais me mettre en chemin avec un Laquais de Monſeigneur. Outre que je ſerai bien aiſe d'avoir un compagnon ſur la route, vous ſçavez que la livrée d'un premier Miniſtre jette de la poudre aux yeux.

Je ne pus m'empêcher de rire de la ſotte vanité de mon Sécretaire ; & cependant plus vain peut-être encore que lui, je le laiſſai faire ce qu'il voulut : Pars, lui dis-je & reviens promptement; car j'ai une autre commiſſion à te donner. Je veux t'envoyer aux Aſturies porter de l'argent à ma mere. J'ai par négligence laiſſé paſſer le tems auquel j'ai promis de lui faire tenir cent piſtoles, que tu t'es obligé de lui remettre toi-même en main propre. Ces ſortes de paroles doivent être ſi ſacrées pour un fils, que je me reproche mon peu d'exactitude à les garder. Vous avez raiſon Monſieur, me répondit Scipion, & je me ſçais mauvais gré de ne vous en avoir pas fait ſouvenir ; mais patience dans ſix ſemaines aupluſtard je vous rendrai compte de ces deux commiſſions ; j'aurai parlé aux Seigneurs de Léyva fait un tour à votre

Château & revû la Ville d'Oviedo dont je ne puis me rappeller le souvenir, sans donner au Diable les trois quarts & demi de ses Habitans. Je comptai donc au fils de la Coscolina cent pistoles pour la pension de ma mere avec cent autres pour lui, voulant qu'il fît gratieusement le long voyage qu'il alloit entreprendre.

Quelques jours après son départ, Monseigneur fit imprimer notre Mémoire, qui ne fut pas plûtôt rendu public, qu'il devint le sujet de toutes les conversations de Madrid. Le peuple ami de la nouveauté fut charmé de cet écrit; l'épuisement des finances qui étoit peint avec de vives couleurs le révolta contre le Duc de Lerme; & si les coups de griffe qu'y recevoit ce Ministre ne furent pas applaudis de tout le monde, du moins ils trouverent des approbateurs. Quant aux magnifiques promesses que le Comte d'Olivarès y faisoit, & entr'autres celle de fournir par une sage économie aux dépenses de l'Etat sans incommoder les Sujets, elles éblouïrent les Citoyens en géneral, & les confirmerent dans la grande opinion qu'ils avoient déja de ses lumieres: si bien que toute la Ville retentit de ses loüanges.

Ce Ministre ravi de se voir parvenu à son but, qui n'avoit été dans cet ouvrage que de s'attirer l'affection publique, voulut la mériter véritablement par une action loüable, & qui fut utile au Roi. Pour cet effet, il eut recours à l'invention de l'Empereur Galba, c'est-à-dire, qu'il fit rendre gorge aux particuliers qui s'étoient enrichis, Dieu sçait comment, dans les Régies Royales. Quand il eut tiré de ces Sangsuës le sang qu'elles avoient succé, & qu'il en eut rempli les coffres du Roi; il entreprit de l'y conserver, en faisant supprimer toutes les pensions, sans en excepter la sienne, aussi bien que les gratifications qui se faisoient des deniers du Prince. Pour réüssir dans ce dessein, qu'il ne pouvoit exécuter sans changer la face du Gouvernement, il me chargea de composer un nouveau Mémoire, dont il me dit la substance & la forme. Ensuite il me recommanda de m'élever autant qu'il me seroit possible au-dessus de la simplicité ordinaire de mon style, pour donner plus de noblesse à mes phrases. Cela suffit, Monseigneur, lui dis-je, votre excellence veut du sublime & du lumineux, elle en aura. Je m'enfermai dans le même cabinet où j'a-

vois déja travaillé ; & là , je me mis à l'ouvrage , après avoir invoqué le génie éloquent de l'Archevêque de Grenade.

Je débutai par réprésenter qu'il falloit garder avec ſoin tout l'argent qui étoit dans le Tréſor royal, & qu'il ne devoit être employé qu'aux ſeuls beſoins de la Monarchie ; comme étant un fond ſacré qu'il étoit à propos de réſerver pour tenir en reſpect les ennemis de l'Eſpagne. Enſuite je faiſois voir au Monarque , car c'étoit à lui que s'adreſſoit le Mémoire, qu'en ôtant toutes les penſions & les gratifications qui ſe prenoient ſur ſes revenus ordinaires , il ne ſe priveroit point pour cela du plaiſir de récompenſer ceux de ſes Sujets qui ſe rendroient dignes de ſes graces, puiſque ſans toucher à ſon Tréſor , il étoit en état de leur donner de grandes récompenſes : qu'il avoit pour les uns des Vice-Royautés, des Gouvernemens, des Ordres de Chevaleries, des Emplois militaires : pour les autres, des Commanderies ou des Penſions deſſus, des Titres, avec des Magiſtratures ; & enfin toutes ſortes de Bénéfices pour les perſonnes conſacrées au culte des Autels.

Ce Mémoire qui étoit beaucoup plus

long que le premiet, m'occupa près de trois jours; mais heureusement je le fis à la fantaisie de mon Maître, qui le trouvant écrit avec emphase & farci de métaphores, m'accabla de loüanges. Je suis bien content de cela, me dit-il en me montrant les endroits les plus enflés, voilà des expressions marquées au bon coin. Courage, mon ami, je prévois que tu me seras d'une grande utilité. Cependant malgré les applaudissemens qu'il me prodigua, il ne laissa pas de retoucher le Mémoire. Il y mit beaucoup du sien & fit une pièce d'éloquence qui charma le Roi & toute la Cour. La Ville y joignit son approbation, augura bien pour l'avoir, & se flatta que la Monarchie reprendroit son ancien lustre sous le ministere d'un si grand personnage. Son Excellence voïant que cet écrit lui faisoit beaucoup d'honneur, voulut, pour la part que j'y avois, que j'en recueillisse quelque fruit: elle me fit donner une pension de cinq cens écus sur la Commanderie de Castille: Ce qui me parut une recompense honnête de mon travail: & me fut d'autant plus agréable, que ce n'étoit pas un bien mal-acquis, quoique je l'eusse gagné bien aisément.

CHAPITRE VII.

Par quel hazard, dans quel endroit & dans quel état Gil Blas retrouva son ami Fabrice, & de l'entretien qu'ils eurent ensemble.

RIEN ne faisoit plus de plaisir à Monseigneur, que d'apprendre ce qu'on pensoit à Madrid de la conduite qu'il tenoit de son Ministére. Il me demandoit tous les jours ce qu'on disoit de lui dans le monde. Il avoit même des espions qui pour son argent lui rendoient un compte exact de tout ce qui se passoit dans la Ville. Ils lui rapportoient jusqu'aux moindres discours qu'ils avoient entendus ; & comme il leur ordonnoit d'être sincères, son amour propre en souffroit quelquefois ; car le peuple a une intemperance de langue qui ne respecte rien.

Quand je m'apperçus que le Comte aimoit qu'on lui fît des rapports, je me mis sur le pied d'aller l'après-dînée dans des lieux publics, & de me mêler à la conversation des honnêtes gens, quand

il s'y en trouvoit. Lorſqu'ils parloient du Gouvernement, je les écoutois avec attention, & s'ils diſoient quelque choſe qui méritât d'être redit à ſon Excellence, je ne manquois pas de lui en faire part. Mais il faut obſerver que je ne lui rapportois rien qui ne fût à ſon avantage. Il me ſembloit que j'en devois uſer ainſi avec un homme du caractère de ce Miniſtre.

Un jour en revenant de l'un de ces endroits, je paſſai devant la porte d'un Hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois ſalles remplies de Malades alités en promenant ma vûë de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne regardois pas ſans compaſſion, j'en remarquai un qui me frappa, je crus reconnoître en lui Fabrice mon ancien Camarade & mon compatriote. Pour le voir de plus près, je m'approchai de ſon lit, & ne pouvant douter que ce ne fût le Poëte Nugnez, je demeurai quelques momens à le conſidérer ſans rien dire. De ſon côté, il me remit auſſi, & m'enviſagea de la même façon. Enfin rompant le ſilence : Mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point ? eſt-ce en effet Fabrice que je rencontre ici ? C'eſt lui même, repondit-il froidement ; & tu ne dois

pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'Auteur; j'ai composé des Romans, des Comédies, toutes sortes d'ouvrages d'esprit. J'ai fait mon chemin; je suis à l'Hôpital.

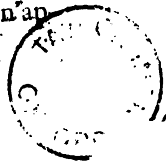
Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles, & encore plus de l'air sérieux dont il les avoit accompagnées, Hé quoi! m'écriai-je, ta Muse t'a conduit dans ce lieu! elle t'a joüé ce vilain tour là! Tu le vois, répondit-il, cette maison sert souvent de retraite aux beaux-esprits. Tu as bien fait, mon enfant, poursuivit-il, de prendre une autre route que moi; mais tu n'es plus, ce me semble à la Cour, & tes affaires ont changé de face: je me souviens même d'avoir oüi dire que tu étois en prison par ordre du Roi. On t'a dit la vérité, lui répliquai-je; la situation charmante où tu me laissas quand nous nous séparâmes, fut peu de tems après suivie d'un revers de fortune qui m'enleva mes biens & ma liberté. Cependant, mon ami, *post nubila Phœbus*, tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vû. Cela n'est pas possible, dit Nugnez, ton maintien est sage & modeste; tu n'as pas l'air vain & insolent que donne ordinairement la prospérité. Les disgra-

ces

ces, repris-je, ont purifié ma vertu; & j'ai appris à l'école de l'adversité à joüir des richesses sans m'en laisser posseder.

Dis-moi donc, interrompit Fabrice en se mettant avec transport à son séant, quel peut être ton emploi. Que fais-tu présentement? Serois tu Intendant d'un grand Seigneur ruiné, ou de quelque veuve opulente? J'ai un meilleur poste, lui repartis-je; mais dispense-moi. je te prie, de t'en dire d'avantage à present, je satisferai une autre fois ta curiosité Je me contente en ce moment de t'apprendre que je suis en état de te faire plaisir, ou plutôt de te mettre à ton aise pour le reste de tes jours, pourvû que tu me promettes de ne plus composer d'ouvrages d'esprit, soit en vers, soit en prose. Te sens-tu capable de me faire un si grand sacrifice? Je l'ai déja fait au Ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un Pere de S. Dominique m'a fait abjurer la Poësie, comme un amusement qui, s'il n'est pas criminel, détourne du moins du but de la sagesse.

Je t'en félicite, lui repartis-je, mon cher Nugnez, tu as fort bienfait mon ami, mais gare la réchute. Oh me repartit-il d'un air résolu, c'est ce que je n'ap-



prehende point du tout. J'ai pris une ferme résolution d'abandonner les Muses: quand tu es entré dans cette salle, je composois des vers pour leur dire un éternel adieu. Monsieur Fabrice, lui dis-je alors en branlant la tête, je ne sçais si nous devons, le Pere de S. Dominique & moi, nous fier à votre abjuration: vous me paroissez furieusement épris de ces doctes Pucelles. Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à elles. J'ai plus fait: j'ai pris le Public en aversion & ma haine est juste. Il ne mérite pas qu'il y ait des Auteurs qui veüillent lui consacrer leurs travaux; je serois fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas, continua-t'il, que le chagrin me dicte ce langage; je te parle de sang froid. Je méprise autant les applaudissemens du Public que ses sifflets. On ne sçait qui gagne ou qui perd avec lui. C'est un capricieux qui pense aujourd'hui d'une façon, & qui demain pensera d'une autre. Que les Poëtes dramatiques sont foux de tirer vanité de leurs Pièces quand elles réussissent! Quelque bruit qu'elles fassent dans leur nouveauté sur la scène, elles se soutiennent rarement après l'impression, & si on les remet au Theâtre

vingt ans après, elles sont pour la plûpart assez mal reçûës. La génération présente accuse de mauvais goût celle qui l'a précedée ; & ses jugemens sont contredits à leur tour par ceux de la génération suivante. C'est ce que j'ai toujours remarqué & de là je conclus que les Auteurs qui sont applaudis présentement, doivent s'attendre à être sifles dans la suite. Il en est de même des Romans & des autres Livres amusans qu'on met au jour ; quoiqu'ils ayent d'abord une approbation générale, ils tombent insensiblement dans le mépris. L'honneur qui nous revient de l'heureux succès d'un ouvrage n'est donc qu'une pure chimère, qu'une illusion de l'esprit, qu'un feu de paille dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs.

Quoique je jugeasse bien que le Poëte des Asturies ne parloit ainsi que par mauvaise humeur, je ne fis pas semblant de m'en appercevoir. Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois dégoûté du bel esprit & radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner incessamment un emploi, où tu pourras t'enrichir sans être obligé de faire une grande dépense de génie. Tant mieux

s'écria-t'il, l'esprit me put, & je le regarde à l'heure qu'il est comme le présent le plus funeste que le Ciel puisse faire à l'homme. Je souhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conserves toujours les sentimens où tu es. Si tu persistes à vouloir quitter la Poësie, je te le répete, je te ferai obtenir bientôt un poste honnête & lucratif; mais en attendant que je te rende ce service, ajoûtai-je en lui présentant une bourse où il y avoit une soixantaine de pistoles, je te prie de recevoir cette petite marque d'amitié.

O généreux ami, s'écria le fils du Barbier Nugnez, transporté de joye & de reconnoissance, quelles graces n'ai-je pas à rendre au Ciel de t'avoir fait entrer dans cet Hôpital, d'où je vais dès ce jour sortir par ton assistance! comme effectivement il se fit transporter dans une chambre garnie. Mais avant que de nous séparer, je lui enseignai ma demeure, & l'invitai à me venir voir aussitôt que sa santé seroit rétablie. Il fit paroître une extrême surprise, lorsque je lui dis que j'étois logé chez le Comte d'Olivarès. O trop heureux Gil Blas, me dit-il, dont le sort est de plaire aux Ministres. Je me rejoüis de ton bonheur, puisque tu en fais un si bon usage.

CHAPITRE VIII.

Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son Maître. Du retour de Scipion à Madrid, & de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane.

LE Comte d'Olivarès que jappellerai désormais *le Comte-Duc*, parce qu'il plut au Roi dans ce tems-là de l'honorer de ce titre, avoit un foible que je ne découvris pas infructueusement; c'étoit de vouloir être aimé. Dès qu'il s'appercevoit que quelqu'un s'attachoit à lui par inclination, il le prenoit en amitié. Je n'eûs garde de négliger cette observation. Je ne me contentois pas de bien faire ce qu'il me commandoit; j'executois ses ordres avec des démonstrations de zèle qui le ravissoient. J'étudiois son goût en toutes choses, pour m'y conformer, & prévenois ses désirs autant qu'il m'étoit possible.

Par cette conduite, qui mene presque toujours au but, je devins insensiblement le favori de mon Maître, qui de son côté, comme j'avois le même foible que lui, me gagna l'ame par les marques d'affection

qu'il me donna. Je m'insinuai si avant dans ses bonnes graces, que je parvins à partager sa confiance avec le Seigneur Carnero, son premier Sécretaire.

Carnero s'étoit servi du même moyen que moi pour plaire à son Excellence; & il y avoit si bien réüssi, qu'elle lui faisoit part des mysteres du Cabinet. Nous étions donc ce Sécretaire & moi les deux confidens du premier Ministre & les dépositaires de ses secrets: avec cette différence qu'il ne parloit à Carnero que d'affaires d'Etat, & qu'il ne m'entretenoit, que de ses interêts particuliers; ce qui faisoit, pour ainsi dire, deux départemens séparès, dont nous étions également satisfaits l'un & l'autre. Nous vivions ensemble sans jalousie comme sans amitié. J'avois sujet d'être content de ma place, qui me donnant sans cesse occasion d'être avec le Comte-Duc, me mettoit à portée de voir le fond de son ame . que, tout dissimulé qu'il étoit naturellement, il cessa de me cacher; lorsqu'il ne douta plus de la sincerité de mon attachement pour lui.

Santillane, me dit-il un jour, tu as vû le Duc de Lerme joüir d'une autorité qui ressembloit moins à celle d'un Ministre favori, qu'à la puissance d'un Monarque

absolu : cependant je suis encore plus heureux qu'il n'étoit au plus haut point de sa fortune. Il avoit deux ennemis redoutables dans le Duc d'Uzede son propre fils, & dans le Confesseur de Philippes III. au lieu que je ne vois personne auprès du Roi, qui ait assez de crédit pour me nuire, ni même que je soupçonne de mauvaise volonté pour moi.

Il est vrai, poursuivit-il, qu'à mon avénement au Ministere j'ai un grand soin de ne souffrir auprès du Prince que des Sujets à qui le sang ou l'amitié me lient. Je me suis défait par des Vice-Royautés, ou par des Ambassades, de tous les Seigneurs qui par leur mérite personnel auroient pû m'enlever quelque portion des bonnes graces du Souverain, que je veux posseder entierement : de sorte que je puis dire à l'heure qu'il est, qu'aucun Grand ne fait ombre à mon credit. Tu vois, Gil Blas, ajouta-t'il, que je te découvre mon cœur. Comme j'ai lieu de penser que tu m'es tout dévoüé, je t'ai choisi pour mon confident. Tu as de l'esprit ; je te crois sage, prudent, discret ; en un mot, tu me parois propre à te bien acquitter de vingt sortes de Commissions qui demandent un garçon plein d'intelligence.

Je ne fus point à l'épreuve des images flatteuses que ces paroles offrirent à mon esprit. Quelques vapeurs d'avarice & d'ambition me monterent subitement à la tête, & réveillerent en moi des sentimens dont je croyois avoir triomphé. Je protestai au Ministre, que je répondrois de tout mon pouvoir à ses intentions, & je me tins prêt à executer sans scrupule tous les ordres dont il jugeroit à propos de me charger.

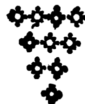
Pendant que j'étois ainsi disposé à dresser de nouveaux autels à la fortune, Scipion revint de son voyage. Je n'ai pas, me dit-il, un long récit à vous faire : J'ai charmé les Seigneurs de Leyva, en leur apprenant l'accüeil que le Roi vous a fait lorsqu'il vous a reconnu, & la maniere dont le Comte d'Olivarès en use avec vous.

J'interrompis Scipion : Mon ami, lui dis-je, tu leur aurois fait encore plus de plaisir, si tu leur avois pû dire sur quel pied je suis aujourd'hui auprès de Monseigneur. C'est une chose prodigieuse que la rapidité des progrès que j'ai fait depuis ton départ dans le cœur de son Excellence. Dieu en soit loüé, mon cher Maître, me repondit-il : Je pressens que nous aurons de belles destinées à remplir.

Changeons

Changeons de matiere, lui dis-je ; parlons d'Oviedo. Tu as été aux Asturies. Dans quel état y as-tu laissé ma mere ? Ah ! Monsieur, me répartit-il en prenant tout-à coup un air triste, je n'ai que des nouvelles affligeantes à vous annoncer de ce côté-là. O Ciel, m'écriai-je, ma mere est morte assurément ! Il y a six mois, dit mon Sécretaire, que la bonne Dame a payé le tribut à la nature, aussi-bien que le Seigneur Gil-Perez, votre oncle.

La mort de ma mere me causa une vive affliction, quoique dans mon enfance je n'eusse pas reçu d'elle les caresses dont les enfans ont grand besoin pour devenir reconnoissans dans la suite. Je donnai aussi au bon Chanoine les larmes que je lui devois, pour le soin qu'il avoit eu de mon éducation. Ma douleur à la vérité ne fut pas longue ; & dégénéra bientôt en un souvenir tendre que j'ai toujours conservé de mes parens.



CHAPITRE IX.

Comment & à qui le Comte-Duc maria sa Fille unique ; & des fruits amers que ce mariage produisit.

PEU de tems après le retour du fils de la Coscolina, le Comte-Duc tomba dans une rêverie où il demeura plongé pendant huit jours. Je m'imaginois qu'il méditoit quelque grand coup d'Etat; mais ce qui le faisoit rêver, ne regardoit que sa famille. Gil Blas, me dit-il après-dînée, tu dois t'être apperçu que j'ai l'esprit embarrassé. Oüi, mon enfant, je suis occupé d'une affaire d'où dépend le repos de ma vie. Je veux bien t'en faire confidence.

Dona Maria ma fille, continua-til, est nubile, & il se présente un grand nombre de Seigneurs qui se la disputent. Le Comte de Niéblès, fils aîné du Duc de Médina Sidonia, Chef de la Maison de Gusman, & Don Loüis de Haro, fils aîné du Marquis de Carpio &

de ma sœur aînée sont les deux concurrens qui paroissent le plus en droit d'obtenir la préference. Le dernier sur tout a un mérite si supérieur à celui de ses rivaux, que toute la Cour ne doute pas que je ne fasse choix de lui pour mon gendre. Néanmoins, sans entrer dans les raisons que j'ai de lui donner l'exclusion, de même qu'au Comte de Niéblès, je te dirai que j'ai jetté les yeux sur Don Ramire Nugnez de Guzman, Marquis de Toral, Chef de la Maison des Guzmans d'Abrados. C'est à ce jeune Seigneur, & aux enfans qu'il aura de ma fille, que je prétends laisser tous mes biens, & les annexer au titre de Comte d'Olivarès, auquel je joindrai la Grandesse; de maniere que mes petits-fils, & leurs descendans sortis de la branche d'Abrados & de celles d'Olivarès, passeront pour les aînés de la Maison de Guzman.

Hé bien, Santillane, ajouta-t'il, n'approuves-tu pas mon dessein? Pardonnez-moi, Monseigneur, lui répondis-je, ce projet est digne du génie qui l'a formé; mais qu'il me soit permis de représenter une chose à votre Excellence sur cette disposition. Je crains que le Duc de Medina Sidonia n'en murmure. Qu'il en

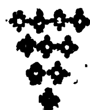
murmure s'il veut, reprit le Ministre, je m'en mets fort peu en peine. Je n'aime point sa branche qui a usurpé sur celle d'Abrados le droit d'aînesse & les titres qui y sont attachés. Je serai moins sensible à ses plaintes qu'au chagrin qu'aura la Marquise de Carpio ma sœur, de voir échapper ma fille à son fils. Mais après tout je veux me satisfaire : & Don Ramire l'emportera sur ses Rivaux ; c'est une chose décidée.

Le Comte-Duc ayant appris cette résolution, ne l'exécuta pas sans donner une nouvelle marque de sa politique singuliere. Il présenta un Mémoire au Roi, pour le prier, aussi bien que la Reine, de vouloir bien marier eux-mêmes sa fille, en leur exposant les qualités des Seigneurs qui la recherchoient, & s'en remettant entierement au choix que feroient leurs Majestés : mais il ne laissoit pas, en parlant du Marquis de Toral, de faire connoître que c'étoit celui de tous qui lui étoit le plus agréable. aussi le Roi qui avoit une complaisance aveugle pour son Ministre, lui fit cette réponse : *Je crois D. Ramire Nugnez digne de Dona Maria ; cependant choisissez vous-même : le parti qui vous conviendra le mieux, sera celui qui me plaira davantag*. LE ROY.

Le Ministre affecta de montrer cette Réponse; & feignant de la regarder comme un ordre du Prince, il hâta de marier sa fille au Marquis de Toral; ce mariage precipité piqua vivement la Marquise de Carpio, de même que tous les Guzmans qui s'étoient flattés de l'esperance d'épouser D. Maria. Néanmoins les uns & les autres ne pouvant empêcher cette union, affecterent de la célebrer avec les plus grandes démonstrations de joye. On eut dit que toute la famille en étoit charmée; mais les mécontens furent bientôt vengés d'une maniere très-cruelle pour le Comte-Duc. D. Maria accoucha au bout de dix mois d'une fille qui mourut en naissant, & peu de jours après elle fut elle-même la victime de sa couche.

Quelle perte pour un pere qui n'avoit, pour ainsi dire, des yeux que pour sa fille, & qui voyoit avorter par là le dessein d'ôter le droit d'aînesse à la branche de Medina Sidonia! Il en fut si pénétré, qu'il s'enferma pendant quelques jours & ne voulut voir personne que moi, qui me conformant à sa vive douleur, parut aussi touché que lui. Il faut dire la vérité, je me servis de cette occasion pour donner de nouvelles larmes à la mémoire d'An-

tonia. Le rapport que sa mort avoit avec celle de la Marquise de Toral, rouvrit une playe mal fermée, & me mit si bien en train de m'affliger, que le Ministre, tout accablé qu'il étoit de sa propre douleur, fut frappé de la mienne Il étoit étonné de me voir entrer, comme je faisois, dans ses chagrins. Gil Blas, me dit-il un jour que je lui parus plongé dans une tristesse mortelle ; c'est une assez douce consolation pour moi, d'avoir un confident si sensible à mes peines. Ah! Monseigneur; lui répondis-je en lui faisant tout l'honneur de mon affliction, il faudroit que je fusse bien ingrat & d'un naturel bien dur si je ne les sentois pas vivement. Puis-je penser que vous pleurez une fille d'un mérite accompli, & que vous aimiez si tendrement, sans mêler mes pleurs aux vôtres? Non, Monseigneur, je suis trop plein de vos bontés, pour ne partager pas toute ma vie vos plaisirs & vos ennuis.



CHAPITRE X.

Gil Blas rencontre par hazard le Poëte Nugnez, qui lui apprend qu'il a fait une Tragédie qui doit être incessamment représentée sur le Theâtre du Prince. Du malheureux succès de cette Piece, & du bonheur étonnant dont il fut suivi.

LE Ministre commençoit à se consoler & moi par conséquent à reprendre ma bonne humeur, lorsqu'un soir je sortis tout seul en carosse pour aller à la promenade. Je rencontrai en chemin le Poëte des Asturies, que je n'avois pas revû depuis sa sortie de l'Hôpital. Il étoit fort proprement vêtu. Je l'appellai; je le fis monter dans mon carosse, & nous nous promenâmes ensemble dans le Pré S. Jerôme.

Monsieur Nugnez, lui dis-je, il est heureux pour moi de vous avoir rencontré par hazard; sans cela je n'aurois pas le plaisir que j'ai de..... Point de reproches, Santillane, interrompit-il avec précipitation; je t'avouërai de bonne foi que je

n'ai pas voulu t'aller voir : je vais t'en dire la raison. Tu m'as promis un bon poste, pourvû que j'abjurasse la Poësie ; & j'en ai trouvé un très-solide, à condition que je ferai des vers. J'ai accepté ce dernier comme le plus convenable à mon humeur. Un de mes amis m'a placé auprès de Don Bertrand Gomez del Ribero, Trésorier des Galeres du Roi. Ce Don Bertrand, qui vouloit avoir un bel esprit à ses gages, ayant trouvé ma versification très-brillante, m'a choisi préferablement à cinq ou six Auteurs qui se présentoient pour remplir l'emploi de Secrétaire de ses Commandemens.

J'en suis ravi, mon cher Fabrice, lui dis-je ; car ce Don Bertrand est apparemment fort riche. Comment riche ! me répondit-il ; on dit qu'il ignore lui-même jusqu'à quel point il l'est. Quoiqu'il en soit, voici en quoi consiste l'emploi que j'occupe chez lui. Comme il se pique d'être galant, & qu'il veut passer pour homme d'esprit, il est en commerce de lettres avec plusieurs Dames fort spirituelles, & je lui prête ma plume pour composer des Billets remplis de sel & d'agrément. J'écris à l'une en vers, à l'autre en prose, & je porte quelquefois les

lettres moi-même pour faire voir la multiplicité de mes talens.

Mais tu ne m'apprends pas, lui dis-je, ce que je souhaite le plus de sçavoir: Es-tu bien païé de tes Epigrammes épistolaires? Très-grassement, répondit-il; les gens riches ne sont pas tous généreux, & j'en connois qui sont de francs vilains: mais Don Bertrand en use avec moi fort noblement. Outre deux cens pistoles de gages fixes, je reçois de lui de tems en tems de petites gratifications; ce qui me met en état de faire le Seigneur, & de bien passer mon tems avec quelques Auteurs, ennemis comme moi du chagrin. Au reste, repris-je, ton Trésorier a-t'il assez de goût pour sentir les beautés d'un ouvrage d'esprit; & pour en appercevoir les défauts? Oh que non, me répondit Nugnez; quoiqu'il ait un babil imposant, ce n'est point un connoisseur. Il ne laisse pas de se donner pour un *Tarpa*. Il décide hardiment, & soutient son opinion d'un ton si haut & avec tant d'opiniâtreté, que le plus souvent, lorsqu'il dispute, on est obligé de lui ceder, pour éviter une grêle de traits désobligeans dont il a coutume d'accabler ses contradicteurs.

Tu peux croire, poursuivit-il, que j'ai

grand soin de ne le contredire jamais, quelque sujet qu'il m'en donne ; car outre les épithètes désagréables que je ne manquerois pas de m'attirer, je pourrois fort bien me faire mettre à la porte. J'approuve donc prudemment ce qu'il loüë, & je désapprouve de même tout ce qu'il trouve mauvais. Par cette complaisance qui ne me coûte guère, possedant, comme je fais, l'art de m'accommoder au caractere des personnes qui me sont utiles, j'ai gagné l'estime & l'amitié de mon patron. Il m'a engagé à composer une Tragédie, dont il m'a donné l'idée. Je l'ai fait sous ses yeux ; & si elle réüssit, je devrai à ses bons avis une partie de ma gloire.

Je demandai à notre Poëte le titre de sa Tragédie : C'est, répondit-il, *le Comte de Saldagne*. Cette Piece sera représentée dans trois jours sur le Théâtre du Prince. Je souhaite, lui repliquai-je, quelle ait une grande réussite, & j'ai assez bonne opinion de ton génie pour l'espérer. Je l'espere bien aussi, me dit-il, mais il n'y a point d'espérance plus trompeuse que celle-là, tant les Auteurs sont incertains de l'événement d'un Ouvrage dramatique, tous les jours il y sont trompés.

Enfin le jour de la premiere représen-

tation, je ne pus aller à la Comédie. Monſeigneur m'ayant chargé d'une commiſſion qui m'en empêcha. Tout ce que je pus faire, fut d'y envoyer Scipion, pour ſçavoir du moins dès le ſoir même le ſuccès d'une Piece à la quelle je m'intéreſſois. Après l'avoir impatiemment attendu, je le vis revenir d'un air qui me fit concevoir un mauvais préſage. Hé bien, lui dis-je, comment *le Comte de Saldagne* a-t'il été reçu du Public? Fort brutalement, répondit-il; jamais Piece n'a été plus cruellemet traitée: Je ſuis ſorti indigné de l'inſolence du Parterre. Et moi, je le ſuis, répliquai-je, de la fureur que Nugnez a de compoſer des Poëmes dramatiques. Quel enragé! Ne faut-il pas qu'il ait perdu le jugement, pour préférer les huées ignominieuſes des Spectateurs à l'heureux ſort que je puis lui faire. C'eſt ainſi que par amitié je peſtois contre le Poëte des Aſturies, & que je m'affligeois du malheur de ſa Pièce pendant qu'il s'en applaudiſſoit.

En effet, je le vis deux jours après entrer chez moi, tout transporté de joye. Santillane. s'écria-t'il, je viens te faire part du raviſſement où je ſuis. J'ai fait ma fortune, mon ami, en faiſant une mau-

vaiſe Piece. Tu ſçais l'étrange accüeil qu'on a fait au *Comte de Saldagne*, Tous les Spectateurs à l'envi ſe ſont déchaînés contre lui; & c'eſt à ce déchaînement général que je dois le bonheur de ma vie.

Je fus aſſez étonné d'entendre parler de cette maniere le Poëte Nugnez. Comment donc, Fabrice, lui dis-je, ſeroit-il poſſible que la chûte de ta Tragédie eût de quoi juſtifier ta joye immodérée? Oüi ſans doute, répondit-il: Je t'ai déja dit que Don Bertrand avoit mis du ſien dans ma Piéce; par conſéquent il la trouvoit excellente. Il a été outré de voir les Spectateurs d'un ſentiment contraire au ſien. Nugnez, m'a-t'il dit ce matin, *Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni:* Si ta Piece a déplu au Public, en récompenſe elle me plaît à moi, & cela doit te ſuffire. Pour te conſoler du mauvais goût du ſiécle, je te donne deux mille écus de rente à prendre ſur tous mes biens: allons de ce pas chez mon Notaire en paſſer le contrat. Nous y avons été ſur le champ; le Tréſorier a ſigné l'acte de la donation, & m'a payé la premiere année d'avance....

Je félicitai Fabrice ſur la malheureuſe

destinée du *Comte de Saldagne*, puisqu'elle avoit tourné au profit de l'Auteur. Tu as bien raison, continua-t'il, de me faire compliment là-dessus; sçais-tu bien qu'il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur que d'avoir déplu au Parterre. Que je suis heureux d'avoir été sifflé à double carillon ! Si le Public plus bénévole m'eût honoré de ses applaudissemens, à quoi cela m'auroit-il mené ? A rien. Je n'aurois tiré de mon travail qu'une somme assez médiocre, au lieu que les sifflets m'ont mis tout d'un-coup à mon aise pour le reste de mes jours.

CHAPITRE XI.

Santillane fait donner un emploi à Scipion, qui part pour la Nouvelle Espagne.

MON Sécretaire ne regarda pas sans envie le bonheur inopiné du Poëte Nugnez : il ne cessa de m'en parler pendant huit jours. J'admire, disoit-il, le caprice de la Fortune, qui se plaît quelquefois à combler de biens un détestable

Auteur, tandis qu'elle en laiſſe de bons dans la miſére: Je voudrois bien qu'elle s'aviſât de m'enrichir auſſi du ſoir au lendemain. Céla pourra bien arriver, lui diſois-je, & plutôt que tu ne penſes. Tu es ici dans ſon temple; car il me ſemble qu'on peut appeller le temple de la Fortune la maiſon d'un premier Miniſtre, où l'on accorde ſouvent des graces qui engraiſſent tout-à-coup ceux qui les obtiennent. Cela eſt véritable, Monſieur, me répondit-il, mais il faut avoir la patience de les attendre. Encore une fois, Scipion, lui répliquois-je, ſois tranquille; peut-être es-tu ſur le point d'avoir quelque bonne Commiſſion. Effectivement il s'offrit peu de jours après une occaſion de l'employer utilement au ſervice du Comte-Duc, & je ne la laiſſai point échapper.

Je m'entretenois un matin avec Dom Raimond Caporis, & notre converſation rouloit ſur les revenus de ſon Excellence. Monſeigneur joüit, diſoit-il, des Commanderies de tous les Ordres Militaires, ce qui lui vaut par an quarante mille écus; & il n'eſt obligé que de porter la Croix d'Alcantara. De plus, ſes trois

Charges de Grand-Chambellan, de Grand-Ecuyer & de Grand-Chancelier des Indes lui rapportent deux cens mille écus; & tout cela n'est rien encore en comparaison des sommes immenses qu'il tire des Indes: Scavez-vous de quelle maniere? Lorsque les Vaisseaux du Roi partent de Séville ou de Lisbonne pour ce pays-là, il y fait embarquer du vin, de l'huile & des grains que lui fournit sa Comté d'Olivarès; il ne paye point de port. Avec cela il vend dans les Indes ces Marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent en Espagne; ensuite il en employe l'argent à acheter des épiceries, des couleurs, & d'autres choses qu'on a presque pour rien dans le nouveau Monde, & qui se vendent fort cher en Europe. Il a déja par ce trafic gagné plusieurs millions sans faire le moindre tort au Roi.

Ce qui ne doit pas vous paroître étonnant, continua-t'il, c'est que les personnes, employées à faire ce commerce, reviennent toutes chargées de richesses, Monseigneur trouvant bon qu'elles fassent leurs affaires avec les siennes.

Le fils de la Coscolina, qui écoutoit notre entretien ne put entendre parler ainsi Dom Raimond sans l'interrompre:

Parbleu, Séigneur Caporis, s'écria-t'il, je ſerois ravi d'être une de ces perſonnes-là; auſſi-bien il y a long-tems que je ſouhaite de voir le Méxique. Votre curioſité ſera bientôt ſatisfaite, lui dit l'Intendant, ſi le Seigneur de Santillane ne s'oppoſe point à votre envie. Quelque délicat que je ſois ſur le choix des gens que j'envoye aux Indes faire ce trafic (car c'eſt moi qui les choiſis,) je vous mettrai aveuglément ſur mon regiſtre, ſi votre Maître le veut. Vous me ferez plaiſir, dis-je à Don Raimond; donnez-moi cette marque d'amitié. Scipion eſt un garçon que j'aime, d'ailleurs très-intelligent, & qui ſe gouvernera de façon qu'on n'aura pas le moindre reproche à lui faire.. En un mot, j'en réponds comme de moi-même.

Cela ſuffit, reprit Caporis, il n'a qu'à ſe rendre inceſſamment à Séville; les Vaiſſeaux doivent mettre à la voile dans un mois pour les Indes. Je le chargerai à ſon départ d'une lettre pour un homme qui lui donnera toutes les inſtructions néceſſaires pour s'enrichir, ſans porter aucun préjudice aux interêts de ſon Excellence, qui doivent être ſacrés pour lui.

Scipion, charmé d'avoir cet emploi ſe hâta

hâta de partir pour Séville avec mille écus que je lui comptai, pour acheter dans l'Andalousie du vin & de l'huile & le mettre en état de trafiquer pour son compte dans les Indes. Cependant tout ravi qu'il étoit de faire un voyage dont il esperoit tirer tant de profit, il ne put me quitter sans répandre des pleurs, & je ne vis pas de sang froid son départ.

CHAPITRE XII.

Don Alphonse de Leyva vient à Madrid; motif de son voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas & de la joye qui la suivit.

A PEINE eus-je perdu Scipion, qu'un Page du Ministre m'apporta un billet qui contenoit ces paroles: *Si le Seigneur de Santillane veut se donner la peine de se rendre à l'image saint Gabriel dans la rue de Tolede, il y verra un de ses meilleurs amis.*

Quel peut être cet ami qui ne se nomme point, dis-je en moi-même? Pourquoi me cache-t'il son nom? Il veut apparemment me causer le plaisir de la surprise.

Je sortis sur le champ, je pris le chemin de la ruë de Tolède; & en arrivant au lieu marqué, je ne fus pas peu étonné d'y trouver Don Alphonse de Leyva. Que vois-je, m'écriai-je! Vous ici, Seigneur! Oüi, mon cher Gil Blas, répondit-il en me serrant étroitement entre ses bras, c'est Don Alphonse lui-même qui s'offre à votre vûë. Hé! qui vous amene à Madrid, lui dis-je? Je vais vous surprendre, me répartit-il, & vous affliger, en vous apprenant le sujet de mon voyage. On m'a ôté le Gouvernement de Valence, & le premier Ministre me mande à la Cour pour rendre compte de ma conduite. Je demeurai un quart-d'heure dans un stupide silence; puis reprenant la parole: De quoi, lui dis-je, vous accuse-t'on? Il faut bien que vous ayez fait quelque chose imprudemment. J'impute, repondit-il, ma disgrace à la visite que j'ai faite il y a trois semaines, au Cardinal-Duc de Lerme, qui depuis un mois est relegué dans son Château de Dénia.

Oh vraiment, interrompis-je, vous avez raison d'attribuer votre malheur à cette visite indiscrette: n'en cherchez point la cause ailleurs; & permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas consulté votre

prudence ordinaire, lorſque vous avez été voir ce Miniſtre diſgracié. La faute en eſt faite, me dit-il, & j'ai pris de bonne grace mon parti : Je vais me retirer avec ma famille au Château de Léyva, où je paſſerai dans un profond repos le reſte de mes jours. Tout ce qui me fait de la peine, ajouta-t'il, c'eſt d'être obligé de paroître devant un ſuperbe Miniſtre qui pourra me recevoir peu gracieuſement. Quelle mortification pour un Eſpagnol ! Cependant, c'eſt une néceſſité; mais avant que de m'y ſoumettre, j'ai voulu vous parler. Seigneur, lui dis-je, laiſſez moi faire : ne vous préſentez pas devant le Miniſtre, que je n'aye ſçû auparavant de quoi l'on vous accuſe; le mal n'eſt peut-être pas ſans remède. Quoi qu'il en ſoit, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je me donne pour vous tous les mouvemens qu'éxigent de moi la reconnoiſſance & l'amitié. A ces mots, je le laiſſai dans ſon Hôtellerie, en l'aſſurant qu'il auroit inceſſamment de mes nouvelles.

Comme je ne me mêlois plus d'affaires d'Etat depuis les deux Mémoires dont il a été fait une ſi éloquente mention, j'allai trouver Carneto, pour lui demander s'il étoit vrai qu'on eût ôté à Don Al-

phonſe de Léyva le Gouvernement de la Ville de Valence. Il me répondit que oüi, mais qu'il en ignoroit la raiſon. Là deſſus, je pris ſans balançer la réſolution de m'adreſſer à Monſeigneur même, pour apprendre de ſa propre bouche les ſujets qu'il pouvoit avoir de ſe plaindre du fils de Don Céſar.

J'étois ſi pénetré de ce fâcheux évenement, que je n'eus pas beſoin d'affecter un air de triſteſſe pour paroître affligé aux yeux du Comte-Duc. Qu'as-tu donc, Santillane, me dit il, auſſitôt qu'il me vit? J'apperçois ſur ton viſage une impreſſion de chagrin; je vois même des larmes prêtes à couler de tes yeux. Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Ne me déguiſe rien. Quelqu'un t'auroit-il fait quelqu'offenſe? Parle, tu ſeras bientôt vengé. Monſeigneur, lui répondis je en pleurant, quand je voudrois vous cacher ma douleur, je ne le pourrois pas; je ſuis au déſeſpoir: On vient de me dire que Don Alphonſe de Léyva n'eſt plus Gouverneur de Valence; on ne pouvoit m'annoncer une nouvelle plus capable de me cauſer une mortelle affliction. Que dis-tu, Gil Blas, reprit le Miniſtre étonné? Quel interêt peux-tu prendre à ce Don Al-

phonse & à son Gouvernement ? Alors je lui fis un détail des obligations que j'avois aux Seigneurs de Léyva : ensuite je lui racontai de quelle façon j'avois obtenu du Duc de Lerme, pour le fils de Don César, le Gouvernement dont il s'agissoit.

Quand Son Excellence m'eut écouté jusqu'au bout avec une attention pleine de bonté pour moi, il me dit : Essuye tes pleurs, mon ami. Outre que j'ignorois ce que tu viens de m'apprendre, je t'avoüerai que je regardois Don Alphonse comme une créature du Cardinal de Lerme. Je te mets à ma place : la visite qu'il a faite à cette Eminence, ne te l'auroit-elle pas rendu suspect ? Je veux bien croire pourtant qu'ayant été pourvu de son Emploi par ce Ministre, il peut avoir fait cette démarche par un pur mouvement de reconnoissance. Et je la lui pardonne. Je suis fâché d'avoir déplacé un homme qui te devoit son poste ; mais si j'ai détruit ton ouvrage, je puis le réparer. Je veux même encore plus faire pour toi que le Duc de Lerme : Don Alphonse ton ami n'étoit que Gouverneur de la Ville de Valence, je le fais Viceroi du Royaume d'Aragon : c'est ce que je te permets de lui faire sçavoir, & tu peux lui mander de venir prêter serment.

voir mener une [illegible]
que mon repos [illegible]
Dans cet endr[oit] [illegible]
Don César & [illegible]
confirmerent la [illegible]
Roy, ainsi que [illegible]
Lerme. Ils m'ap[prirent] [illegible]
nistre avoit fait [illegible]
de se retirer à Ro[me] [illegible]
[illegible]

m'entretenois avec des Sei-
e connoiſſant pour un hom-
premier Miniſtre, ne dédai-
ma converſation. J'apper-
oule Don Gaſton de Cogol-
nnier d'Etat que j'avois laiſ-
Tour de Ségovie. Il étoit
relain Don André de Tor-
quittai volontiers ma com-
ur aller embraſſer ces deux
urent étonnés de me revoir-
bien davantage de les y ren-
rès de vives accolades de part
Don Gaſton me dit : Sei-
antillane, nous avons bien
ns à nous faire mutuellement,
ſommes pas ici dans un lieu
pour cela : permettez que je
ne dans un endroit où le Sei-
Tordéſillas & moi nous ſerons
d'avoir avec vous un long en-
y conſentis ; nous fendîmes la
nous ſortîmes du Palais. Nous
s le caroſſe de Don Gaſton qui
it dans la ruë ; nous y montâ-
trois, & nous nous rendîmes à
e place du Marché où ſe font les
de Taureaux. Là demeuroit Co-
dans un fort bel Hôtel.

son entrée avec toute la magnificence imaginable; & les Aragonois firent connoître par leurs acclamations, que je leur avois donné un Viceroi qui leur étoit fort agréable.

CHAPITRE XIII.

Gil Blas rencontre chez le Roy Don Gaston de Cogollos & Don André de Tordesillas. Où ils allérent tous trois. Fin de l'Histoire de Don Gaston & de Dona Hélena de Galisteo. Quel service Santillane rendit à Tordesillas.

JE nageois dans la joye d'avoir si heureusement changé en Viceroi un Gouverneur déplacé. Les Seigneurs de Leyva même en étoient moins ravis que moi. J'eus bientôt encore une autre occasion d'employer mon crédit pour un ami; ce que je crois devoir rapporter, pour faire connoître à mes Lecteurs que je n'étois plus ce même Gil Blas, qui sous le Minisftere précedent vendoit les graces de la Cour.

J'étois un jour dans l'antichambre du Roi,

Roi, où je m'entretenois avec des Seigneurs qui me connoissant pour un homme cheri du premier Ministre, ne dédaignoient pas ma conversation. J'apperçus dans la foule Don Gaston de Cogollos, ce prisonnier d'Etat que j'avois laissé dans la Tour de Ségovie. Il étoit avec le Châtelain Don André de Tordésillas. Je quittai volontiers ma compagnie, pour aller embrasser ces deux amis. S'ils furent étonnés de me revoir-là, je le fus bien davantage de les y rencontrer. Après de vives accolades de part & d'autres, Don Gaston me dit : Seigneur de Santillane, nous avons bien des questions à nous faire mutuellement, & nous ne sommes pas ici dans un lieu commode pour cela : permettez que je vous emmene dans un endroit où le Seigneur de Tordésillas & moi nous serons bien aises d'avoir avec vous un long entretien. J'y consentis; nous fendîmes la presse, & nous sortîmes du Palais. Nous trouvâmes le carosse de Don Gaston qui l'attendoit dans la ruë ; nous y montâmes tous trois, & nous nous rendîmes à la grande place du Marché où se font les courses de Taureaux. Là demeuroit Cogollos, dans un fort bel Hôtel.

[illegible]

qu'il m'en a fait ſortir. Il s'a-
t, Seigneur Gil Blas, de
ce qui m'eſt arrivé depuis
libre.

iere choſe que je fis, pour-
près avoir remercié Dom-An-
entions qu'il avoit euës pour
ma priſon, fut de me ren-
d. Je me préſentai devant le
livarès, qui me dit : Ne crai-
que le malheur qui vous eſt
aſſe le moindre tort à votre
vous êtes pleinement juſti-
d'autant plus aſſuré de votre
que le Marquis de Villaréal
ous a ſoupçonné d'être com-
oit pas coupable. Quoique
& parent même du Duc de
il eſt moins dans ſes interêts
ceux du Roi mon maître. On
point dû vous faire un crime de
ſon avec ce Marquis ; & pour
injuſtice qu'on vous a faite en
ſant de trahiſon, le Roi vous
ne Lieutenance dans ſa Garde
le. J'acceptai cet emploi en ſup-
on Excellence de me permettre,
e d'entrer en exercice, d'aller à
our y voir Dona Eléonor de La-

xarilla ma tante. Le Ministre m'accorda un mois pour faire ce voyage, & je partis accompagné d'un seul Laquais.

Nous avions déja passé Colménar, & nous étions engagés dans un chemin creux entre deux montagnes, quand nous apperçûmes un Cavalier qui se défendoit vaillamment contre trois hommes qui l'attaquoient tous ensemble je ne balançai point à le secourir ; je me hâtai de le joindre, & je me mis a son côté. Je remarquai en me battant que nos ennemis étoient masqués, & que nous avions affaire à de vigoureux Spadassins. Cependant malgré leur force & leur adresse nous demeurâmes vainqueurs : je perçai un des trois ; il tomba de cheval, & les deux autres prirent la fuite à l'instant. Il est vrai que la victoire ne nous fut guère moins funeste qu'au malheureux que j'avois tué, puisqu'après l'action nous nous trouvâmes, mon compagnon & moi, dangereusement blessés. Mais répréſentez-vous quelle fut ma surprise, lorsque dans ce Cavalier je reconnus Combados, le mari de Dona Héléna. Il ne fut pas moins étonné de voir que j'étois son défenseur :

Ah! Don Gaston, s'écria-t-il, quoi, c'est vous qui venez me secourir? Quand vous avez si généreusement pris mon parti, vous ignoriez que c'étoit celui d'un homme qui vous a enlevé votre Maîtresse. Je l'ignorois en effet, lui répondis-je; mais quand je l'aurois sçû, pensez-vous que j'eusse balancé à faire ce que j'ai fait? Jugeriez-vous assez mal de moi, pour me croire une ame si basse? Non, non, reprit-il, j'ai meilleure opinion de vous; & si je meurs des blessures que je viens de recevoir, je souhaite que les vôtres ne vous empêchent point de profiter de ma mort. Combados, lui dis-je, quoique je n'aye pas encore oublié Dona Hélena, sachez que je ne desire point sa possession aux dépens de votre vie; je m'applaudis même d'avoir contribué à vous sauver des coups de trois assassins, puisqu'en cela j'ai fait une action agréable à votre épouse.

Pendant que nous nous parlions de cette sorte, mon Laquais descendit de cheval; & s'étant approché du Cavalier qui étoit étendu sur la poussiére, il lui ôta son masque & nous fit voir des traits que Combados reconnut d'abord. C'est

Caprara, s'écria-t-il, ce perfide cousin, qui de dépit d'avoir manqué une riche succession qu'il m'avoit injustement disputée, nourrissoit depuis long-temps le desir de m'assassiner, & avoit enfin choisi ce jour pour le satisfaire : mais le Ciel a permis qu'il ait été la victime de son attentat.

Cependant notre sang couloit à bon compte, & nous nous affoiblissions à vûë d'œil. Néanmoins tout blessés que nous étions, nous eûmes la force de gagner le Bourg de Villaréjo, qui n'est qu'a deux portées de fusil du champ de bataille. En arrivant à la premiere Hôtellerie, nous demandâmes des Chirurgiens. Il en vint un, qu'on nous dit être fort habile. Il visita nos plaïes, qu'il trouva très-dangereuses, Il nous pensa; & le lendemain il nous dit, après avoir levé l'appareil, que les blessures de Don Blas étoient mortelles, Il jugea des miennes plus favorablement, & ses pronostics ne furent point faux.

Combados se voyant condamné à la mort, ne songea plus qu'à s'y préparer. Il dépêcha un Exprès à sa femme, pour l'informer de ce qui s'étoit passé, & du triste état où il se trouvoit. Dona Héle-

na fut bientôt à Villaréjo. Elle y arriva, l'esprit travaillé d'une inquiétude qui avoit deux causes différentes : le péril que couroit la vie de son époux, & la crainte de sentir, en me revoyant, rallumer un feu mal éteint. Cela lui causoit une agitation terrible. Madame, lui dit D. Blas lorsqu'elle fut en sa présence, vous arrivez assez à tems pour recevoir mes adieux. Je vais mourir, & je regarde ma mort comme une punition du Ciel, de vous avoir par une tromperie arraché à D. Gaston : bien loin d'en murmurer ; je vous exhorte moi-même à lui rendre un cœur que je lui ai ravi. D. Héléna ne lui répondit que par des pleurs ; & véritablement c'étoit la meilleure réponse qu'elle lui pût faire, n'étant pas encore assez détaché de moi pour avoir oublié l'artifice dont il s'étoit servi pour la déterminer à me manquer de foi.

Il arriva, comme le Chirurgien l'avoit pronostiqué, qu'en moins de trois jours Combados mourut de ses blessures, au lieu que les miennes annonçoient une prochaine guérison. La jeune Veuve uniquement occupée du soin de faire transporter à Coria le corps de son

époux, pour lui rendre tous les honneurs qu'elle devoit à sa cendre, partit de Villaréjo pour s'en retourner, après s'être informeé, comme par pure politesse, de l'état où je me trouvois. Dès que je pus la suivre, je pris le chemin de Coria, où j'achevai de me rétablir en peu de tems. Alors D. Eléonor ma tante & Don George de Galisteo résolurent de nous marier promptement Héléne & moi, de peur que la fortune ne nous séparât encore par quelque nouvelle traverse. Mais ce mariage se fit sans éclat, à cause de la mort trop récente de Don Blas; & peu de jours après je revins à Madrid avec D. Héléna. Comme j'avois passé le tems prescrit par le Comte-Duc pour mon voyage, je craignois que ce Ministre n'eût donné à un autre la Lieutenance qu'il m'avoit promise: mais il n'en avoit point disposé, & il eut la bonté de recevoir les excuses que je lui fis de mon retardement

Je suis donc poursuivit Cogollos, Lieutenant de la Garde Espagnole, & j'ai de l'agrément dans mon poste, J'ai fait des amis d'un commerce agréable, & je vis content avec eux. Je voudrois

pouvoir en dire autant, s'écria Don André, mais je suis bien éloigné d'être satisfait de mon sort : j'ai perdu mon emploi, qui ne laissoit pas de m'être fort utile, & je n'ai point d'amis qui ayent assez de crédit pour m'en procurer un solide. Pardonnez-moi, Seigneur Don André, interompis-je en souriant, vous avez en moi un ami qui peut vous être bon à quelque chose. Je vous ai déja dit que je suis encore plus aimé du Comte-Duc que je ne l'étois du Duc de Lerme, & vous osez me dire en face que vous n'avez personne qui puisse vous faire obtenir un solide Emploi. Ne vous ai-je pas déja rendu un pareil service ? Souvenez-vous que par le crédit de l'Archevêque de Grenade, je vous fis nommer pour aller remplir au Méxique un poste, où vous auriez fait votre fortune, si l'amour ne vous eût point arrêté dans la ville d'Alicante. Je suis bien plus en état de vous servir présentement que j'ai l'oreille du premier Ministre. Je m'abandonne donc à vous, répliqua Tordésillas ; mais, ajouta-t-il en souriant à son tour, ne m'envoyez pas de grace à la Nouvelle Espagne ; je n'y voudrois point aller quand on m'y voudroit faire

Président de l'Audience même du Mexique.

Nous fûmes interompus dans cet endroit de notre entretien par Dona Héléna qui arriva dans la salle, & dont la personne toute gracieuse remplit l'idée charmante que je m'en étois formée. Madame, lui dit Cogollos, je vous présente le Seigneur de Santillane dont je vous ai parlé quelque fois, & dont l'aimable compagnie à souvent dans ma prison suspendu mes ennuis. Oüi Madame, dis-je à Dona Héléna, D. Gaston vous dit la verité. Ma conversation lui plaisoit, par ce que vous en faisiez toujours la matiére. La fille de Don George répondit modestement à ma politesse; aprés quoi je pris congé de ces deux époux, en leur protestant que j'étois ravi que l'hymen eût enfin succedé à leurs longues amours. Ensuite m'adressant à Tordesillas, je le priai de m'apprendre sa demeure; & lorsqu'il me l'eut enseignée, Sans adieu, lui dis-je, Don André, j'espere qu'avant huit jours vous verrez que je joins le pouvoir à la bonne volonté.

Je n'en eus pas le démenti. Dès le lendemain même, le Comte-Duc me

fournit une occasion d'obliger ce Châtelain. Santillanne me dit Son Excellence, la place de Gouverneur de la Prison Royale de Valladolid est vacante, elle rapporte plus de trois cens pistoles par an; il me prend envie de te la donner. Je n'en veux point, Monseigneur, lui répondis-je, valut-elle dix mille ducats de rentes, je renonce à tous les postes que je ne puis occuper sans m'éloigner de vous. Mais reprit le Ministre, tu peux fort bien remplir celui-là sans être obligé de quitter Madrid, que pour aller de tems en tems à Valadolid visiter la Prison. cela, comme tu vois, n'est pas incompatible. Vous direz, lui repartis-je tout ce qu'il vous plaira; je ne veux de cet Emploi qu'à condition qu'il me sera permis de m'en démettre en faveur d'un brave Gentilhomme, appellé Don André de Tordésillas, ci-devant Châtelain de la Tour de Ségovie : j'aimerois à lui faire ce présent, pour reconnoître les bons traitemens qu'il m'a faits pendant ma prison.

Ce discours fit rire le Ministre, qui me dit : C'est à dire, Gil Blas, tu veux faire un Gouverneur de Prison Royale comme tu as fait un Viceroi. Hé bien

ſoit, mon ami, je t'accorde la place vacante pour Tordéſillas; mais di-moi tout naturellement quel profit il doit t'en revenir: car je ne te crois pas aſſez ſot pour vouloir employer ton crédit pour rien. Monſeigneur, lui repondis-je, ne faut-il pas païer ſes dettes? Don André m'a fait ſans interêt tous les plaiſirs qu'il a pû, ne dois-je pas lui rendre la pareille? Vous êtes devenu bien déſintéreſſé, Monſieur de Santillane, me répliqua Son Excellence en riant, il me ſemble que vous l'étiez beaucoup moins ſous le dernier miniſtére. J'en conviens, lui répartis-je, le mauvais exemple corrompit mes mœurs: comme tout ſe vendoit alors, je me conformai à l'uſage & comme aujourd'hui tout ſe donne, j'ai repris mon intégrité.

Je fis donc pourvoir D. André de Tordéſillas du Gouvernement de la Priſon Royale de Valladolid, & je l'envoyai bien-tôt dans cette Ville, auſſi ſatisfait de ſon nouvel établiſſement, que je l'étois de m'être acquitté envers lui des obligations que je lui avois.

CHAPITRE XIV.

Santillane va chez le Poëte Nugnez. Quelles personnes il y trouva, & quels discours y furent tenus.

IL me prit envie une après-dînée d'aller voir le Poëte des Asturies, me sentant fort curieux de sçavoir de quelle façon il étoit logé. Je me rendis à l'Hôtel du Seigneur Don Bertrand Gomez del Ribero, & j'y demandai Nugnez. Il ne demeure plus ici, me dit un Laquais qui étoit à la porte; c'est là qu'il loge à présent, ajouta-t-il en me montrant une maison voisine, il occupe un corps-de logis sur le derriere. J'y allai; & après avoir traversé une petite cour, j'entrai dans une salle toute nuë; où je trouvai mon ami Fabrice encore à table, avec cinq ou six de ses confréres quil régaloit ce jour-là.

Ils étoient sur la fin du repas, & par conséquent en train de disputer, mais aussitôt qu'ils m'apperçurent, ils firent succeder un profond silence à leurs bruïant entretien, Nugnez se leva d'un air

empressé pour me recevoir, en s'écriant: Messieurs, voilà le Seigneur de Santillane qui veut bien m'honorer d'une de ses visites; rendez avec moi vos hommages au Favori du premier Ministre. A ces paroles tous les Convives se leverent aussi pour me saluer; & en faveur du titre qui m'avoit été donné, ils me firent des civilités trés respectueuses. Quoique je n'eusse besoin ni de boire ni de manger, je ne pus me défendre de me mettre à table avec eux, & même de faire raison à une *brinde* qu'ils me porterent.

Comme il me parut que ma présence les empêchoit de continuer à s'entretenir librement: Messieurs, leur dis-je. Que je ne vous gêne point, s'il vous plait. Il me semble que j'ai interrompu votre entretien; reprenez-le de grace, où je m'en vais. Ces Messieurs dit alors Fabrice, parloient de l'Iphigénie d'Euripide. Le Bâchelier Melchior de Villegas, qui est un Sçavant du premier ordre, demandoit au Seigneur D. Jacinte de Romarate ce qui l'intéressoit dans cette Tragédie. Oüi, dit Don Jacinte, & je lui ai répondu que c'étoit le péril où se trouvoit Iphigénie. Et moi, dit le Bâchelier, je lui ai répliqué (ce que je suis prêt à démontrer)

que ce n'eſt point ce péril qui fait le véritable interêt de la Piéce. Qu'eſt-ce que c'eſt donc, s'écria le vieux Licencié Gabriel de Leon ? C'eſt le vent répartit le Bâchelier.

Toute la Compagnie fit un éclat de rire à cette répartie que je ne crûs pas ſérieuſe; je m'imaginai que Melchior ne l'avoit faite que pour égayer la converſation. Je ne connoiſſois pas ce Sçavant : c'étoit un homme qui n'entendoit nullement raillerie. Riez tant qu'il vous plaira, Meſſieurs, reprit-il froidement ; je vous ſoutiens que c'eſt le vent ſeul qui doit intéreſſer, frapper, émouvoir le Spéctateur, & non le péril d'Iphigénie. Répreſentez-vous, pourſuivit-il, une nombreuſe Armée qui s'eſt aſſemblée pour aller faire le ſiége de Troye : concevez toute l'impatience qu'ont les Chefs & les Soldats d'éxecuter leur entrepriſe, pour s'en retourner promptement dans la Gréce, où ils ont laiſſé ce qu'ils ont de plus cher, leurs Dieux domeſtiques, leurs femmes & leurs enfans ; cependant un maudit vent contraire les retient en Aulide, ſemble les cloüer au Port, & s'il ne change point, ils ne pourront aller aſſiéger la ville de Priam. C'eſt donc le vent qui fait l'intérêt

de cette Tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouse leur dessein; je ne souhaite que le départ de leur Flote, & je vois d'un œil indifférent Iphigénie dans le péril, puisque sa mort est un moyen d'obtenir des Dieux un vent favorable.

Sitôt que Villégas eut achevé de parler, les ris se renouvellérent à ses dépens. Nugnez eut la malice d'appuyer son sentiment pour donner encore plus beau jeu aux railleurs, qui se mirent à faire à l'envi des mauvaises plaisanteries sur les vents. Mais le Bâchelier les regardant tous d'un air flegmatique & orgueilleux, les traita d'ignorans & d'esprits vulgaires. Je m'attendois à tous momens à voir ces Messieurs s'échaufer & se prendre au crin, fin ordinaire de leurs dissertations: cependant je fus trompé dans mon attente; ils se contenterent de se dire des injures réciproquement, & se retirerent quand ils eurent bu & mangé à discrétion.

Après leur retraite, je demandai à Fabrice pourquoi il ne demeuroit plus chez son Trésorier, & s'ils s'étoient broüillés tous deux. Broüillés! me répondit-il, le Ciel m'en préserve, je suis mieux

mieux que jamais avec le Seigneur Don Bertrand, qui m'a permis de loger en mon particulier; ainſi j'ai loué ce corps-de-logis pour y recevoir mes amis, & me réjoüir avec eux en toute liberté, ce qui m'arrive fort ſouvent: car tu ſçais bien que je ne ſuis pas d'humeur à vouloir laiſſer de grandes richeſſes à mes héritiers; & ce qu'il y a d'heureux pour moi, je ſuis préſentement en état de faire tous les jours des parties de plaiſir. J'en ſuis ravi, repris-je, mon cher Nugnez; & je ne puis m'empêcher de te féciliter encore ſur le ſuccès de ta derniere Tragédie: les huit cens Piéces dramatiques du grand Lope ne lui ont pas rapporté le quart de ce que t'a valu ton *Comte de Saldagne*.

Fin de l'onziéme Livre.





HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE DOUZIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas est envoyé par le Ministre à Tolède. Du motif & du succès de son voyage.

L y avoit déja près d'un mois que Monseigneur me disoit tous les jours : Santillane, le tems approche où je veux mettre ton adresse en œuvre ; & ce tems ne venoit point. Il arriva pourtant, & Son

Excellence enfin me parla dans ces termes : On dit qu'il y a dans la Troupe des Comédiens de Tolède une jeune Actrice qui fait du bruit par ses talens ; on prétend qu'elle danse & chante divinement, & qu'elle enléve le Spectateur par sa déclamation : on assure même qu'elle a de la beauté. Un pareil sujet mérite bien de paroître à la Cour. Le Roi aime la Comédie, la Musique & la Danse ; il ne faut pas qu'il soit privé du plaisir de voir & d entendre une personne d'un mérite si rare. J'ai donc résolu de t'envoyer à Tolède, pour juger par toi-même si c'est en effet une Actrice si merveilleuse : je m'en tiendrai à l'impression qu'elle aura faite sur toi ; je m'en fie à ton discernement.

Je répondis à Monseigneur que je lui rendrois bon compte de cette affaire, & je me disposai à partir avec un seul Laquais, à qui je fis quitter la livrée du Ministre, pour faire les choses plus mystérieusement ; ce qui fut fort du goût de Son Excellence. Je pris donc le chemin de Tolède, où étant arrivé, j'allai descendre à une Hôtellerie près du Château. A peine eus-je mis pied à terre, que l'Hôte me prenant sans doute pour quelque Gentilhomme du Pais, me dit : Sei-

gneur Cavalier, vous venez apparemment dans cette Ville pour voir l'auguste cérémonie de l'*Auto da Fé*, * qui doit se faire demain. Je lui répondis que oüi, jugeant plus à propos de lui laisser croire, que de lui donner occasion de me questionner sur ce qui m'amenoit à Toléde. Vous verrez, reprit-il, une des plus belles Processions qui ayent jamais été faites: il y a, dit-on, plus de cent prisonniers, parmi lesquels on en compte plus de dix qui doivent être brûlés.

Véritablement le lendemain, avant le lever du soleil, j'entendis sonner toutes les cloches de la ville, & l'on faisoit ce carillon pour avertir les peuples qu'on alloit commencer l'*Auto da Fé*. Curieux de voir cette effrayante fête, que je n'avois point encore veuë, je m'habillai à la hâte & me rendis à l'Inquisition. Il y avoit tout-auprès, & le long des ruës par où la Procession devoit passer, des échaffauts, sur l'un desquels je me plaçai pour mon argent. J'apperçus bientôt les Dominicains qui marchoient les premiers, précedés de la banniere de l'Inquisition. Ces bons Peres étoient immédiatement suivis des tristes Victimes que le S. Office vou-

* *Acte de Fey*.

loit immoler ce jour-là Ces malheureux alloient l'un aprés l'autre, la tête & les pieds nuds, ayant chacun un cierge à la main, & son Parrain * à son côté. Les uns avoient un grand Scapulaire de toile jaune, parsemé de croix de S. André peintes en rouge, & appellé *Sambeniro*; les autres portoient des *Carochas*, qui sont des bonnets de carton élevés en forme de pain de sucre, & couverts de flâmes & de figures diaboliques.

Comme je regardois de tous mes yeux ces Infortunés avec une compassion que je me gardois bien de laisser paroître, de peur qu'on ne m'en fist un crime, je crus reconnoître parmi ceux qui avoient la tête ornée de *Carochas* le Réverend Pere Hilaire & son compagnon le Frère Ambroise. Ils passerent si près de moi, que ne pouvant m'y tromper : Que vois-je, dis-je en moi-même ? Le Ciel, las des désordres de la vie de ces deux scélerats, les a donc livrés à la Justice de l'Inquisi-

* *On appelle* Parrains *toutes les personnes que l'Inquisiteur nomme pour accompagner les Prisonniers dans l'*Auto da Fé, *& qui sont obligés d'en repondre.*

tion! En parlant de cette sorte, je me sentis saisir d'effroi; il me prit un tremblement universel, & mes esprits, se troublerent au point que je pensai m'évanoüir. La liaison que j'avois euë avec ces fripons, l'avanture de Xelva, enfin tout ce que nous avions fait ensemble vint dans ce moment s'offrir à ma pensée, & je m'imaginai ne pouvoir assez remercier Dieu de m'avoir préservé du Scapulaire & des *Carochas*.

Lorsque la cérémonie fut achevée, je m'en retournai à mon Hôtellerie tout tremblant du spectacle affreux que je venois de voir; mais les images affligeantes dont j'avois l'esprit rempli, se dissiperent insensiblement, & je ne pensai plus qu'à me bien acquitter de la commission dont mon Maître m'avoit chargé. J'attendis avec impatience l'heure de la Comédie pour y aller, jugeant que c'étoit par-là que je devois commencer; & sitôt qu'elle fut venuë, je me rendis au Théatre, où je m'assis auprès d'un Chevalier d'Alcantara. J'eus bientôt lié conversation avec lui: Seigneur, lui dis-je, est-il permis à un Etranger d'oser vous faire une question? Seigneur Cavalier, me répondit-il fort poliment, c'est de quoi je me tiendrai

fort honoré. On m'a vanté, repris-je, les Comédiens de Tolède; auroit-on eu tort de m'en dire du bien ? Non, répartit le Chevalier, leur Troupe n'est pas mauvaise; il y a même parmi eux de grands sujets : vous verrez entr'autres la belle Lucréce, une Actrice de quatorze ans, qui vous étonnera. Vous n'aurez pas besoin, lorsqu'elle se montrera sur la Scéne, que je vous la fasse remarquer, vous la démêlerez aisément. Je demandai au Chevalier si elle joüeroit ce jour-là. Il me répondit que oüi, & même qu'elle avoit un rôle très-brillant dans la Piéce qu'on alloit répresenter.

La Comédie commença. Il parut deux Actrices qui n'avoient rien négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre charmantes; mais malgré l'éclat de leurs diamans, je ne pris ni l'une ni l'autre pour celle que j'attendois. Le Chevalier d'Alcantara m'avoit si fort prévenu en faveur de Lucréce que je ne pouvois la deviner qu'en la voyant elle même. Enfin cette belle Lucréce sortit du fond du Theâtre, & son arrivée sur la Scéne fut annoncée par un battement de mains long & général. Ah ! la voici, dis-je en moi-même : Quel air de noblesse ! que de

graces! les beaux yeux! la piquante créature! effectivement j'en fus fort satisfait, ou plutôt sa personne me frappa vivement Dès la premiere tirade de vers qu'elle récita, je lui trouvai du naturel, du feu, une intelligence au-dessus de son âge, & je joignis volontiers mes applaudissemens à ceux qu'elle reçut de toute l'assemblée pendant la Piéce. Hé-bien, me dit le Chevalier, vous voyez comme Lucréce est avec le Public? Je n'en suis pas surpris, lui répondis-je. Vous le seriez encore moins, me répliqua-t-il, si vous l'entendiez chanter; c'est une Syrene: malheur à ceux qui l'écoutent sans avoir pris la précaution d'Ulysse. Sa danse, poursuivit-il, n'est pas moins redoutable; ses pas aussi dangereux que sa voix charment les yeux, & forcent les cœurs à se rendre. Sur ce pied-là, m'écriai-je, il faut donc avoüer que c'est un prodige: Quel heureux mortel a le plaisir de se ruiner pour une si aimable fille? elle n'a point d'Amant déclaré, me dit-il, & la médisance même ne lui donne aucune intrigue sécrette: cependant, ajouta-t-il, elle pouroit en avoir; car Lucréce est sous la conduite de sa tante Estelle, qui, sans contredit est la plus adroite de toutes les Comédiennes.

Au

Au nom d'Estelle, j'interrompis avec précipitation le Chevalier pour luî demander si cette Estelle étoit une Actrice de la Troupe de Toléde. C'en est une des meilleures, me dit-il: Elle n'a pas joüé aujourd'hui, & nous n'y avons pas gagné, elle fait ordinairement la suivante, & c'est un emploi qu'elle remplit admirablement bien. Quelle fait voir d'esprit dans son jeu! peut-être même en met-elle trop; mais c'est un beau défaut qui doit trouver grace. Le Chevalier me dit donc des merveilles de cette Estelle; & sur le portrait qu'il me fit de sa personne, je ne doutai point que ce ne fût Laure, cette même Laure dont j'ai tant parlé dans mon histoire, & que j'avois laissée à Grenade.

Pour en être plus sûr, je passai derriere le Théâtre après la Comédie. Je demandai Estelle; & la cherchant des yeux partout je la trouvai dans les foyers, où elle s'entretenoit avec quelques Seigneurs, qui ne regardoient peut-être en elle que la tante de Lucréce. Je m'avançai pour saluer Laure: mais soit par fantaisie, soit pour me punir de mon départ précipité de la Ville de Grenade, elle ne fit pas semblant de me connoître, & reçut mes

civilités d'un air si sec que j'en fus un peu déconcerté. Au lieu de lui reprocher en riant son accueil glacé, je fus assez sot pour m'en fâcher; je me retirai même brusquement, & je résolus dans ma colere de m'en retourner à Madrid dès le lendemain. Pour me venger de Laure, disois-je, je ne veux pas que sa niéce ait l'honneur de paroître devant le Roi: je n'ai pour cela qu'à faire au Ministre le portrait qu'il me plaira de Lucréce: je n'ai qu'à lui dire qu'elle danse de mauvaise grace, qu'il y a de l'aigreur dans sa voix, & qu'enfin ses charmes ne consistent que dans sa jeunesse; je suis assuré que Son Excellence perdra l'envie de l'attirer à la Cour.

Telle étoit la vengeance que je me promettois de tirer du procédé de Laure à mon égard; mais mon ressentiment ne fut pas de longue durée. Le jour suivant, comme je me préparois à partir, un petit Laquais entra dans ma chambre, & me dit: Voici un billet que j'ai à remettre au Seigneur de Santillane. C'est moi, mon enfant, lui répondis-je, en prenant la lettre que j'ouvris & qui contenoit ces paroles: *Oubliez la maniere dont vous futes reçu hier au soir dans les Foyers comiques,*

& laissez vous conduire où le Porteur vous ménera. Je suivis aussitôt le petit Laquais, qui quand nous fûmes auprès de la Comédie, m'introduisit dans une fort belle maison, où dans un appartement des plus propres je trouvai Laure à sa toilette.

Elle se leva pour m'embrasser, en me disant : Seigneur Gil Blas, je sçai bien que vous n'avez pas sujet d'être content de la réception que je vous ai faite quand vous m'êtes venu saluer dans nos foyers; un ancien ami comme vous étoit en droit d'attendre de moi un accueil plus gracieux : mais je vous dirai pour m'excuser, que j'étois de la plus mauvaise humeur du monde. Lorsque vous vous êtes montré à mes yeux, j'étois occupée de certains discours médisans qu'un de nos Messieurs a tenus sur le compte de ma niéce, dont l'honneur m'intéresse plus que le mien. Votre brusque retraite, ajouta-t-elle, me fit tout à coup appercevoir de ma distraction, & dans le moment je chargeai mon petit Laquais de vous suivre pour sçavoir votre demeure, dans le dessein de réparer aujourd'hui ma faute. Elle est toute réparée, lui dis-je, ma chere Laure; n'en parlons plus: apprenons-nous plutôt

mutuellement ce qui nous est arrivé depuis le jour malheureux où la crainte d'un juste châtiment me fit sortir de Grenade avec précipitation. Je vous laissai, s'il vous en souvient, dans un assez grand embarras, comment vous en tirâtes-vous? malgré tout l'esprit que vous avez, avoüez que ce ne fut pas sans peine. N'est-il pas vrai que vous eûtes besoin de toute votre adresse pour appaiser votre Amant Portugais? Point du tout, répondit Laure; ne sçavez-vous pas bien qu'en pareil cas les hommes sont si foibles, qu'ils épargnent quelquefois aux femmes jusqu'à la peine de se justifier?

Je soutins, continua-t-elle, au Marquis de Marialva que tu étois mon frére. Pardonnez-moi, Monsieur de Santillane, si je vous parle aussi familierement qu'autrefois; mais je ne puis me défaire de mes vieilles habitudes. Je te dirai donc que je payai d'audace. Ne voyez-vous pas, dis-je au Seigneur Portugais, que tout ceci est l'ouvrage de la jalousie & de la fureur? Narcissa ma camarade & ma rivale, enragée de me voir posseder tranquilement un cœur qu'elle a manqué, m'a joüé ce tour-là que je lui pardonne, car enfin il est naturel à une femme jalouse de se

venger. Elle a corrompu le Sous-moucheur de chandelles, qui pour servir son ressentiment, a l'effronterie de dire qu'il m'a vûë à Madrid Femme de Chambre d'Arsénie : Rien n'est plus faux ; la Veuve de Don Antonio Coello a toujours eu des sentimens trop relevés, pour vouloir se mettre au service d'une Fille de Théâtre. D'ailleurs, ce qui prouve la fausseté de cette accusation, & le complot de mes accusateurs, c'est la retraite précipitée de mon frere : s'il étoit présent, il pourroit confondre la calomnie ; mais Narcissa sans doute aura employé quelque nouvel artifice pour le faire disparoître.

Quoique ces raisons, poursuivit Laure, ne fissent pas trop bien mon apologie, le Marquis eut la bonté de s'en contenter, & ce débonnaire Seigneur continua de m'aimer jusqu'au jour qu'il partit de Grenade pour retourner en Portugal. Véritablement son départ suivit de fort près le tien, & la femme de Zapata eut le plaisir de me voir perdre l'Amant que je lui avois enlevé. Après cela je demeurai encore quelques années à Grenade ; ensuite la division s'étant mise dans notre Troupe (ce qui arrive quelquefois parmi nous,) tous les Comédiens se séparerent : les uns

s'en allérent à Séville, les autres à Cordouë, & moi je vins à Toléde, où je suis depuis dix ans avec ma niéce Lucréce que tu as vû joüer hier au soir, puisque tu étois à la Comédie.

Je ne pûs m'empêcher de rire dans cet endroit. Laure m'en demanda la cause. Ne la devinez-vous pas bien, lui dis-je? Vous n'avez ni frere ni sœur, par conséquent vous ne pouvez être tante de Lucrèce; outre cela, quand je calcule en moi-même le tems qui s'est écoulé depuis notre derniere séparation, & que je confronte ce tems avec le visage de votre niéce, il me semble que vous pourriez être toutes deux encore plus proches parentes.

Je vous entends, Monsieur Gil Blas, reprit en rougissant un peu la Veuve de D. Antonio, comme vous saisissez les époques! il n'y a pas moyen de vous en faire accroire. Hé-bien oui, mon ami, Lucréce est fille du Marquis de Marialva & la mienne: elle est le fruit de notre union; je ne sçaurois te le céler plus longtems. Le grand effort que vous faites, lui dis-je, ma Princesse, en me révelant ce sécret après m'avoir fait confidence de vos équipées avec l'Econome de l'Hôpital de Za-

mora! Je vous dirai de plus, ajoutai-je, que Lucrèce est un sujet d'un mérite si singulier, que le Public ne peut assez vous remercier de lui avoir fait ce présent. Il seroit à souhaiter que toutes vos Camarades ne lui en fissent pas de plus mauvais.

Si quelque Lecteur malin rappellant ici les entretiens particuliers que j'eus à Grenade avec Laure, lorsque j'étois Sécrétaire du Marquis de Marialva, me soupçonne de pouvoir disputer à ce Seigneur l'honneur d'être pere de Lucréce, c'est un soupçon dont je veux bien à ma honte lui avoüer l'injustice.

Je rendis compte à mon tour à Laure de mes principales aventures, & de l'état présent de mes affaires. Elle écouta mon récit avec une attention qui me fit connoître qu'il ne lui étoit pas indifférent. Ami Santillane, me dit-elle quand je l'eus achevé, vous joüez à ce que je vois un assez beau rôle sur le Théâtre du monde: vous ne sçauriez croire jusqu'à quel point j'en suis ravie. Lorsque je ménerai Lucréce à Madrid pour la faire entrer dans la Troupe du Prince, j'ose me flatter qu'elle trouvera dans le Seigneur de Santillane un puissant protecteur. N'en doutez nul-

lement, lui répondis-je, vous pouvez compter ſur moi : je ferai recevoir votre fille & vous dans la Troupe du Prince, quand il vous plaira ; c'eſt ce que je puis vous promettre ſans trop préſumer de mon pouvoir. Je vous prendrois au mot, reprit Laure, & je partirois dès demain pour Madrid, ſi je n'étois pas liée ici par des engagemens avec ma Troupe. Un ordre de la Cour peut rompre vos liens, lui répartis-je, & c'eſt de quoi je me charge : vous le recevrez avant huit jours. Je me fais un plaiſir d'enlever Lucréce aux Tolédans ; une Actrice ſi jolie eſt faite pour les Gens de Cour, elle nous appartient de droit.

Lucrèce entra dans la chambre au moment que j'achevois ces paroles. Je crûs voir la Déeſſe Hebé ; tant elle étoit mignonne & gracieuſe. Elle venoit de ſe lever ; & ſa beauté naturelle brillant ſans le ſecours de l'art, préſentoit à la vûë un objet raviſſant. Venez, ma Niéce, lui dit ſa mere, venez remercier Monſieur de la bonne volonté qu'il a pour nous : C'eſt un de mes anciens amis, qui a beaucoup de crédit à la Cour, & qui ſe fait fort de nous mettre toutes deux dans la Troupe du Prince. Ce diſcours parut faire plaiſir

à la Petite fille, qui me fit une profonde révérence & me dit avec un souris enchanteur : Je vous rends de très humbles graces de votre obligeante intention, mais Seigneur, je ne sçais si elle ne tournera pas contre moi. En voulant m'ôter à un Public qui m'aime, êtes-vous sûr que je ne déplairai point à celui de Madrid ? Je perdrai peut-être au change. Je me souviens d'avoir oüi dire à ma tante qu'elle a vû des Acteurs briller dans une Ville, & révolter dans une autre ; cela me fait peur : craignez de m'exposer au mépris de la Cour, & vous à ses reproches. Belle Lucrèce, lui répondis-je, c'est ce que nous ne devons apprehender ni l'un ni l'autre : je crains plutôt qu'enflammant tous les cœurs, vous ne causiez de la division parmi nos Grands. La frayeur de ma niéce, me dit Laure. est mieux fondée que la vôtre ; mais j'espere qu'elles seront vaines toutes deux : si Lucrèce ne peut faire de bruit par ses charmes, en récompense elle n'est pas assez mauvaise Actrice pour devoir être méprisée.

Nous continuâmes encore quelque tems cette conversation ; & j'eus lieu de juger par tout ce que Lucrèce y mit du sien, que c'étoit une fille d'un esprit supérieur ;

ensuite je pris congé de ces deux Dames, en leur protestant qu'elles auroient incessamment un ordre de la Cour pour se rendre à Madrid.

CHAPITRE II.

Santillane rend compte de sa commission au Ministre, qui le charge du soin de faire venir Lucrèce à Madrid. De l'arrivée de cette Comédienne, & de son début à la Cour.

A Mon retour à Madrid je trouvai le Comte-Duc fort impatient d'apprendre le succès de mon voyage. Gil Blas, me dit-il, as-tu vû la Comédienne en question? Vaut-elle la peine qu'on la fasse venir à la Cour? Monseigneur, lui répondis-je, la Renommée qui louë ordinairement plus qu'il ne faut les belles personnnes, ne dit pas assez de bien de la jeune Lucréce; c'est un sujet admirable, tant pour sa beauté que pour ses talens.

Est-il possible! s'écria le Ministre avec une satisfaction intérieure que je lus dans

ses yeux, & qui me fit penser que c'étoit pour son propre compte qu'il m'avoit envoyé à Toléde, est-il possible qu'elle soit aussi aimable que tu le dis? Quand vous la verrez, lui répartis-je, vous avoüerez qu'on ne peut faire son éloge qu'au rabais de ses charmes. Santillane, reprit Son Excellence, fais-moi une fidelle relation de ton voyage; je serai bien-aise de l'entendre. Alors prenant la parole pour contenter mon Maître, je lui contai jusqu'à l'histoire de Laure inclusivement. Je lui appris que cette Actrice avoit eu Lucréce du Marquis de Marialva, Seigneur Portugais qui s'étant arrêté à Grenade en voyageant, étoit devenu amoureux d'elle. Enfin quand j'eus fait à Monseigneur un détail de ce qui s'étoit passé entre ces Comédiennes & moi, il me dit: Je suis ravi que Lucréce soit fille d'un homme de qualité; cela m'intéresse pour elle encore d'avantage, il faut l'attirer ici. Mais mon ami, je te recommande une chose, continuë, ajouta-t-il, comme tu as commencé; ne me méle point la-dedans: que tout roule sur Gil Blas de Santillane.

J'allai trouver Carnero, à qui je dis que Son Excellence vouloit qu'il expédiât

un ordre, par lequel le Roi recevoit dans sa Troupe Estelle & Lucrèce, Actrices de la Comédie de Tolède. Oüi-da, Seigneur de Santillane; répondit Carnero avec un souris malin, vous serez bientôt servi, puisque selon toutes les apparences vous vous intéressez pour ces deux Dames. Au reste, j'éspere qu'en faisant ce que vous souhaitez; le Public y trouvera aussi son compte. En même tems ce Sécrétaire dressa l'ordre lui-même & m'en délivra l'expédition, que j'envoyai sur le champ à Estelle par le même Laquais qui m'avoit accompagné à Tolède. Huit jours après, la mere & la fille arriverent à Madrid. Elles allerent loger dans un Hôtel garni, à deux pas de la Troupe du Prince, & leur premier soin fut de m'en donner avis par un billet. Je me rendis dans le moment à cet Hôtel, où après mille offres de service de ma part, & autant de remercimens de la leur, je les laissai se préparer à leur début, que je leur souhaitai heureux & brillant.

Elles se firent annoncer au Public comme deux Actrices nouvelles, que la Troupe du Prince venoit de recevoir par ordre de la Cour. Elles débuterent dans une Comédie qu'elles avoient

coutume de joüer à Toléde avec applaudissement.

Dans quel endroit du monde n'aime-t'on pas la nouveauté en fait de Spectacles ? Il se trouva ce jour-là dans la salle des Comédiens un concours extraordinaire de Spectateurs. On juge bien que je ne manquai pas cette représentation. Je souffris un peu avant que la Piéce commençât. Tout prévenu que j'étois en faveur des talens de la mere & de la fille, je tremblai pour elles, tant j'étois dans leurs intérêts. Mais à peine eurent elles ouvert la bouche, qu'elles m'ôterent toute ma crainte par les applaudissemens qu'elles reçurent. On regarda Estelle comme une Actrice consommée dans le Comique, & Lucréce comme un prodige pour les rôles d'Amoureuses. Cette derniere enleva tous les cœurs. Les uns admirerent la beauté de ses yeux, les autres furent touchés de la douceur de sa voix; & tous frappés de ses graces & du vif éclat de sa jeunesse, sortirent enchantés de sa personne.

Le Comte-Duc qui prenoit encore plus de part que je ne croyois au début de cette Actrice, étoit à la Comédie ce soir-là. Je le vis sortir sur la fin de la Piéce, fort sa-

tisfait, à ce qu'il me parut, de nos deux Comédiennes. Curieux de sçavoir s'il en étoit véritablement bien affecté, je le suivis chez lui; & m'introduisant dans son cabinet, où il venoit d'entrer: Hé-bien, Monseigneur, lui dis-je, Votre Excellence est-elle contente de la petite Marialva? Mon Excellence, répondit-il en souriant, seroit bien difficile, si elle refusoit de joindre son suffrage à celui du Public: oüi, mon enfant ton voyage de Tolède a été heureux. Je suis charmé de ta Lucréce, & je ne doute pas que le Roi ne prenne plaisir à la voir.

CHAPITRE III.

Lucréce fait grand bruit à la Cour & joüe devant le Roi qui en devient amoureux. Suites de cet amour.

LE début des deux Actrices nouvelles fit bientôt du bruit à la Cour; dès le lendemain il en fut parlé au lever du Roi. Quelques Seigneurs vanterent sur-tout la jeune Lucréce: ils en firent un si beau portrait, que le Monarque en fut frappé;

mais dissimulant l'impression que leurs discours faisoient sur lui, il gardoit le silence & sembloit n'y preter aucune attention.

Cependant, d'abord qu'il se trouva seul avec le Comte-Duc, il lui demanda ce que c'étoit que certaine Actrice qu'on loüoit tant. Le Ministre lui répondit que c'étoit une jeune Comédienne de Tolède, qui avoit débuté le soir précedent avec beaucoup de succès. Cette Actrice, ajouta-t-il, se nomme Lucréce, nom fort convenable aux personnes de sa profession : elle est de la connoissance de Santillane, qui m'a dit d'elle tant de bien, que j'ai jugé à propos de la recevoir dans la Troupe de Votre Majesté. Le Roi sourit en entendant prononcer mon nom, peut-être qu'il se ressouvint dans ce moment que c'étoit moi qui lui avoit fait connoître Catalina, & qu'il eut un pressentiment que je lui rendrois le meme service dans cette occasion. Comte, dit-il au Ministre, je veux voir joüer dès demain cette Lucréce; je vous charge du soin de le lui faire sçavoir.

Le Comte-Duc m'ayant rapporté cet entretien & appris l'intention du Roi, m'envoya chez nos deux Comédiennes

pour les en avertir. Je m'y rendis en diligence : je viens, dis-je à Laure que je rencontrai la premiere, vous annoncer une grande nouvelle : Vous aurez demain parmi vos Spectateurs le Souverain de la Monarchie ; c'est de quoi le Ministre m'a ordonné de vous informer. Je ne doute pas que vous ne fassiez tous vos efforts, votre fille & vous, pour répondre à l'honneur que ce Monarque veut vous faire ; mais je vous conseille de choisir une Piéce où il y ait de la danse & de la musique, pour lui faire admirer tous les talens que Lucréce posséde. Nous suivrons votre conseil, me répondit Laure, nous n'avons garde d'y manquer, & il ne tiendra pas à nous que le Prince ne soit satisfait. Il ne sçauroit manquer de l'être, lui dis-je, en voyant arriver Lucréce dans un deshabillé qui lui prêtoit plus de charmes que ses habits de Théâtre les plus superbes : Il sera d'autant plus content de votre aimable Niéce, qu'il aime plus que tout autre chose la danse & le chant ; il pourroit bien même être tenté de lui jetter le mouchoir. Je ne souhaite point du tout, reprit Laure, qu'il ait cette tentation ; tout puissant Monarque qu'il est, il pourroit trouver des

des obstacles à l'accomplissement de ses desirs. Lucréce quoiqu'élevée dans les coulisses d'un Théâtre a de la vertu, & quelque plaisir qu'elle prenne à se voir applaudir sur la Scéne, elle aime encore mieux passer pour honnête fille, que pour bonne Actrice.

Ma Tante, dit alors la petite Marialva en se mêlant à la conversation, pourquoi se faire des monstres pour les combattre? Je ne serai jamais à la peine de repousser les soupirs du Roi; la délicatesse de son goût le sauvera des reproches qu'il mériteroit, s'il abaissoit jusqu'à moi ses regards. Mais charmante Lucréce, lui dis-je, s'il arrivoit que ce Prince voulût s'attacher à vous & vous choisir pour sa Maîtresse, seriez-vous assez cruelle pour le laisser languîr dans vos fers comme un Amant ordinaire? Pourquoi non, répondit-elle? Oüi sans doute; & vertu à part, je sens que ma vanité seroit plus flattée d'avoir résisté à sa passion, que si je m'y étois renduë. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte une Elévé de Laure; & je quittai ces Dames, en loüant la derniere d'avoir donné à l'autre une si belle éducation.

Le jour suivant, le Roi impatient de

voir Lucréce se rendit à la Comédie. On joüa une Piéce entremêlée de chants & de danses, & dans laquelle notre jeune Actrice brilla beaucoup. Depuis le commencement jusqu'à la fin, j'eus les yeux attachés sur le Monarque. & je m'appliquai à démêler dans les siens ce qu'il pensoit; mais il mit en défaut ma pénétration, par un air de gravité qu'il affecta de conserver toujours. Je ne sçûs que le lendemain ce que j'étois en peine de sçavoir. Santillane, me dit le Ministre, je viens de quitter Le Roi, qui m'a parlé de Lucréce avec tant de vivacité, que je ne doute pas qu'il ne soit épris de cette jeune Comédienne; & comme je lui ai dit que c'est toi qui l'as fait venir de Toléde, il m'a témoigné qu'il seroit bien aise de t'entretenir là-dessus en particulier: Va de ce pas te présenter à la porte de sa chambre, où l'ordre de te faire entrer est déja donné; cours & reviens promptement me rendre compte de cette conversation.

Je volai d'abord chez le Roi, que je trouvai seul. Il se promenoit à grands pas en m'attendant, & paroissoit avoir la tête embarrassée. Il me fit plusieurs questions sur Lucréce, dont il m'obligea de lui

conter l'histoire : ensuite il me demanda si la petite personne n'avoit pas déja eu quelque galanterie, J'assurai hardiment que non, malgré la témerité de ces sortes d'assurances, ce qui me parut faire au Prince un fort grand plaisir. Cela étant, réprit-il, je te choisis pour mon Agent auprès de Lucrèce ; je veux que ce soit de ta bouche qu'elle apprenne sa victoire. Va la lui annoncer de ma part, ajoûta-t-il en me mettant entre les mains un écrin où il y avoit pour plus de cinquante mille écus de pierreries, & di-lui que je la prie d'accepter ce présent en attendant de plus solides marques de ma passion.

Avant que de m'acquitter de cette commission, j'allai rejoindre le Comte-Duc, à qui je fis un fidele rapport de ce que le Roi m'avoit dit. Je m'imaginois que ce Ministre en seroit plus affligé que réjoüi ; car je croyois, qu'il avoit des vûës amoureuses sur Lucrèce, & qu'il apprendroit avec chagrin que son Maître étoit devenu son rival : mais je me trompois. Bien-loin d'en paroître mortifié, il en eût une si grande joye, que ne pouvant la contenir, il laissa échapper quelques paroles qui ne tomberent point à

terre : *Oh : parbleu*, *Philippe*, s'écria-t'il, *je vous tiens ; c'est pour le coup que les affaires vont vous faire peur.* Cette apostrophe me découvrit toute la manœuvre du Comte-Duc : je vis par là que ce Seigneur craignant que le Prince ne voulût s'occuper de choses sérieuses. cherchoit à l'amuser par les plaisirs les plus convenables à son humeur. Santillane, me dit-il ensuite, ne perd point de tems ; hâte-toi, mon ami, d'aller éxécuter l'ordre important qu'on t'a donné, & dont il y a bien des Seigneurs à la Cour qui feroient gloire d'être chargés. Songe, poursuivit-il, que tu n'as point ici de Comte de Lemos qui t'enleve la meilleure partie de l'honneur du service rendu ; tu l'auras tout entier, & de plus tout le profit.

C'est ainsi que son Exellence me dora la pilule, que j'avalai tout doucement, non sans en sentir l'amertume ; car depuis ma prison je m'étois accoutumé à regarder les choses dans un point de vûë moral, & je ne trouvois pas l'emploi de Mercure en chef aussi honorable qu'on me le disoit : cependant si je n'étois point assez vicieux pour m'en acquitter sans remords, je n'avois pas non plus as-

ſez de vertu pour refuſer de le remplir. J'obéis donc d'autant plus volontiers au Roy, que je voyois en même tems que mon obéiſſance ſeroit agréable au Miniſtre, à qui je ne ſongeois qu'à plaire.

Je jugeai à propos de m'adreſſer d'abord à Laure, & de l'entretenir en particulier. Je lui expoſai ma miſſion en termes meſurés, & ſur la fin de mon diſcours, je lui preſentai l'écrin en forme de péroraiſon. A la vûë des pierreries, la Dame ne pouvant cacher ſa joye, la fit éclater en liberté : Seigneur Gil Blas, s'écria-t'elle, ce n'eſt pas devant le meilleur & le plus ancien de mes amis que je dois me contraindre; j'aurois tort de me parer d'une fauſſe ſévérité de mœurs & de faire des grimaces avec vous. Oüi, n'en doutez pas, continua-t'elle, je ſuis ravie que ma fille ait fait une conquête ſi précieuſe; j'en conçois tous les avantages, mais entre nous je crains que Lucrèce ne les regarde d'un autre œil que moi : quoique fille de Théâtre, je vous l'ai dit, elle a la ſageſſe ſi fort en recommandation, qu'elle a déja rejetté les vœux de deux jeunes Seigneurs aimables & riches. Vous me direz, pourſuivit-elle, que ces deux Sei-

gneurs ne sont pas des Rois : J'en conviens, & vraisemblablement l'amour d'un Amant couronné doit étourdir la vertu de Lucrèce ; néanmoins je ne puis m'empêcher de vous dire que la chose est incertaine, & je vous déclare que je ne contraindrai pas ma fille : si bien-loin de se croire honorée de la tendresse passagere du Roi, elle envisage cet honneur comme une infamie, que ce grand Prince ne lui sçache pas mauvais gré de s'y dérober. Revenez demain, ajoûta-t'elle, je vous dirai s'il faut lui rendre une réponse favorable, ou ses pierreries.

Je ne doutois point du tout que Laure n'exhortât plutôt Lucrèce à s'écarter de son devoir qu'à s'y maintenir, & je comptois fort sur cette exhortation. Néanmoins j'appris avec surprise le jour suivant, que Laure avoit eu autant de peine à porter sa fille au mal, que les autres meres en ont à porter les leurs au bien ; & ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que Lucrece, aprés avoir eu quelques entretiens secrets avec le Monarque, eût tant de regret de s'être livrée à ses désirs, qu'elle quitta tout-à-coup le monde, & s'enferma dans le Mo-

nastére de l'Incarnation, où bientôt elle tomba malade & mourut de chagrin. Laure de son côté ne pouvant se consoler de la perte de sa fille, & d'avoir sa mort à se reprocher, se retira dans le Couvent des *Filles Pénitentes*, pour y pleurer les plaisirs de ses beaux jours. Le Roi fut touché de la retraite inopinée de Lucrece ; mais ce jeune Prince n'étant pas d'humeur à s'affliger longtems, s'en consola peu-à-peu. Pour le Comte-Duc, quoiqu'il ne parût guères sensible à cet incident, il ne laissa pas d'en être très-mortifié ; ce que le Lecteur n'aura pas de peine à croire.

CHAPITRE IV.

Du nouvel Emploi que donna le Ministre à Santillane.

JE sentis aussi très-vivement le malheur de Lucrèce, & j'eus tant de remords d'y avoir contribué, que me regardant comme un infâme malgré la qualité de l'Amant dont j'avois servi les amours, je résolus d'abandonner pour

jamais le Caducée ; je témoignai même au Ministre la répugnance que j'avois à le porter, & je le priai de m'employer à toute autre chose. Il parut étonné de ma vertu : Santillane, me dit-il, ta délicatesse me charme ; & puisque tu es un si honnête garçon, je veux te donner une occupation plus convenable à ta sagesse. Voici ce que c'est : écoute attentivement la confidence que je vais te faire.

Quelques années avant que je fusse en faveur, continua-t'il, le hazard offrit un jour à ma vûë une Dame qui me parut si bien faite & si belle, que je la fis suivre. J'appris que c'étoit une Génoise, nommée D. Magarita Spinola, qui vivoit à Madrid du revenu de sa beauté : on me dit même que Don Francisco de Valeasar, Alcade de Cour, homme riche, vieux & marié, faisoit pour cette Coquette une dépense considérable. Ce rapport qui n'auroit dû m'inspirer que du mépris pour elle, me fit concevoir un desir violent de partager ses bonnes graces avec Valeasar. J'eus cette fantaisie ; & pour la satisfaire, j'eus recours à une Médiatrice d'amour, qui eut l'adresse de me ménager en peu de tems une secrette entrevûë avec la Génoise, &

cette

cette entrevûë fut suivie de plusieurs autres ; si bien que mon rival & moi nous étions également bien traités pour nos présens. Peut-être même avoit-elle encore quelqu'autre galant aussi heureux que nous.

Quoiqu'il en soit, Marguerite en recevant tant d'hommages confus, devint insensiblement mere, & mit au monde un garçon, dont elle voulut faire honneur à chacun de ses Amans en particulier : mais aucun ne pouvant en conscience se vanter d'être pere de cet enfant, ne voulut le reconnoître ; de sorte que la Gènoise fut obligée de le nourrir du fruit de ses galanteries, ce qu'elle a fait pendant dix-huit années, au bout desquelles étant morte ; elle a laissé son fils sans bien, & qui pis est, sans éducation.

Voilà, poursuivit Monseigneur, la confidence que j'avois à te faire, & je vais présentement t'instruire du grand dessein que j'ai formé : je veux tirer du néant cet enfant malheureux, & le faisant passer d'une extrêmité à l'autre, le reconnoître pour mon fils, & l'élever aux honneurs.

A ce projet extravagant il me fut im-

possible de me taire. Comment, Seigneur, m'écriai-je, Votre Excellence peut-elle avoir pris une résolution si étrange? pardonnez-moi ce terme, il échappe à mon zéle. Tu la trouveras raisonnable, reprit-il avec précipitation, quand je t'aurai dit les raisons qui m'ont déterminé à la prendre : Je ne veux point que mes collateraux soient mes héritiers. Tu me diras que je ne suis point encore dans un âge assez avancé pour désesperer d'avoir des enfans de Madame d'Olivarés. Mais chacun se connoît : qu'il te sufise d'apprendre que la Chimie n'a pas de secrets que je n'aye inutilement mis en usage pour redevenir pere. Ainsi, puisque la fortune suppléant au défaut de la nature me présente un enfant, dont peut-être dans le fond je suis le véritable pere, je l'adopte ; c'est une chose resoluë.

Quand je vis que le Ministre avoit en tête cet adoption, je cessai de le contredire, le connoissant pour un homme capable de faire une sottise plutôt que de démordre de son sentiment. Il ne s'agit plus, ajouta-t'il, que de donner de l'éducation à Don Henri-Philipe de Guzman, (car c'est le nom que je prétends

qu'il porte dans le monde, juſqu'à ce qu'il ſoit en état de poſſeder les Dignités qui l'attendent.) C'eſt toi, mon cher Santillane, que je choiſis pour le conduire : Je me repoſe ſur ton eſprit, & ſur ton attachement pour moi, du ſoin de faire ſa Maiſon, de lui donner toutes ſortes de Maîtres, en un mot de le rendre un Cavalier accompli. Je voulus me défendre d'accepter cet Emploi, en repréſentant au Comte-Duc qu'il ne me convenoit gueres d'élever de jeunes Seigneurs, n'ayant jamais fait ce métier, qui demandoit plus de lumieres & de mérite que je n'en avois : mais il m'interrompit & me ferma la bouche, en me diſant qu'il prétendoit abſolument que je fuſſe le Gouverneur de ce Fils adopté qu'il deſtinoit aux premieres Charges de la Monarchie. Je me préparai donc à remplir cette place pour contenter Monſeigneur, qui pour prix de ma complaiſance groſſit mon petit revenu, d'une penſion de mille écus qu'il me fit obtenir, ou plutôt qu'il me donna ſur la Commanderie de Mambra.

CHAPITRE V.

Le Fils de la Gènoise est reconnu par Acte autentique & nommé D. Henri-Philippe de Guzman. Santillane fait la Maison de ce jeune Seigneur ; & lui donne toutes sortes de Maîtres.

EFFECTIVEMENT le Comte-Duc ne tarda guères à reconnoître le fils de D. Margarita Spinola, & l'Acte de reconnoissance s'en fit avec l'agrément & sous le bon plaisir du Roi. D. Henri Philippe de Guzman (c'est le nom que l'on donna à cet enfant de plusieurs peres) y fut déclaré unique héritier de la Comté d'Olivarès & du Duché de San-Lucar. Le Ministre, afin que personne n'en ignorât, fit sçavoir par Carnero cette déclaration aux Ambassadeurs & aux Grands d'Espagne, qui n'en furent pas peu surpris. Les rieurs de Madrid en eurent pour long-tems à s'égayer, & les Poëtes satyriques ne perdirent pas une si belle occasion de faire couler le fiel de leur plume.

Je demandai au Comte-Duc où étoit le Sujet qu'il vouloit confier à mes ſoins. Il eſt dans cette Ville, me répondit-il, ſous la conduite d'une tante, à qui je l'ôterai d'abord que tu auras fait préparer une maiſon pour lui; ce qui fut bientôt executé. Je loüai un Hôtel, que je fis meubler magnifiquement. J'arrêtai des Pages, un Portier, des Eſtafiers; & à l'aide de Caporis, je remplis les places d'Officiers. Quand j'eus tout mon monde, j'allai en avertir Son Excellence, qui ſur le champ envoya chercher l'équivoque & nouveau rejetton de la tige des Guzmans. Je vis un grand garçon, d'une figure aſſez agréable. Don Henri, lui dit, Monſeigneur, en me montrant au doigt, ce Cavalier que vous voyez eſt le guide que j'ai choiſi pour vous conduire dans la carriere du monde; j'ai une entiere confiance en lui & je lui donne un pouvoir abſolu ſur vous. Oüi, Santillane, ajouta-t'il en m'adreſſant la parole, je vous l'abandonne, & je ne doute pas que vous ne m'en rendiez bon compte. A ce diſcours le Miniſtre en joignit encore d'autres pour exhorter le jeune homme à ſe conformer à mes volontés: aprés quoi j'emmenai D. Henri avec moi à ſon Hôtel.

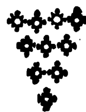
Auſſitôt que nous y fûmes arrivés, je fis paſſer en revûë devant lui tous ſes Domeſtiques, en lui diſant l'emploi que chacun avoit dans ſa maiſon, Il ne parut point étourdi du changement de ſa condition ; & ſe prêtant volontiers au reſpect & aux déférences attentives qu'on avoit pour lui, il ſembloit avoir toujours été ce qu'il étoit devenu par hazard. Il ne manquoit pas d'eſprit, mais il étoit d'une ignorance craſſe ; à peine ſçavoit-il lire & écrire. Je mis auprès de lui un Précepteur pour lui enſeigner les élemens de la langue latine, & j'arrêtai un Maître de Géographie, un Maître d'Hiſtoire avec un Maître d'Eſcrime. On juge bien que je n'eus garde d'oublier un Maître à danſer : je ne fus embarraſſé que ſur le choix ; il y en avoit dans ce tems-là un grand nombre de fameux à Madrid, & je ne ſçavois auquel je devois donner la préference.

Tandis que j'étois dans cet embarras, je vis entrer dans la cour de notre Hôtel un homme richement vêtu. On me dit qu'il demandoit à me parler. J'allai au-devant de lui, m'imaginant que c'etoit tout au moins un Chevalier de S. Jacques ou d'Alcantara. Je lui deman-

dai ce qu'il y avoit pour ſon ſervice. Seigneur de Santillane, me répondit-il après m'avoir fait pluſieurs révérences qui ſentoient bien ſon métier, comme on m'a dit que c'eſt Votre Seigneurie qui choiſit les Maîtres du Seigneur D. Henri, je viens vous offrir mes ſervices: Je m'appelle Martin Ligero, & j'ai, graces au Ciel, quelque réputation. Je n'ai pas coutume d'aller mandier des Ecoliers; cela ne convient qu'à de petits Maîtres à danſer. J'attends ordinairement qu'on me vienne chercher: mais montrant au Duc de Medina Sidonia, à Don Louis de Haro & à quelques autres Seigneurs de la Maiſon de Guzman, dont je ſuis en quelque façon le ſerviteur-né, je me fais un devoir de vous prévenir. Je vois par ce diſcours, lui repondis-je, que vous êtes l'homme qu'il nous faut: Combien prenez-vous par mois? Quatre doubles piſtoles; reprit-il, c'eſt le prix courant, & je ne donne que deux leçons par ſemaine. Quatre doublons par mois! m'écriai-je, c'eſt beaucoup. Comment beaucoup! répliqua-t'il d'un air étonné; vous donneriez bien une piſtole par mois à un Maître de Philoſophie.

Il n'y eut pas moyen de tenir contre une si plaisante replique ; j'en ris de bon cœur, & je demandai au Seigneur Ligero s'il croyoit véritablement qu'un homme de son métier fût préférable à un Maître de Philosophie. Je le crois sans doute, me dit-il, nous sommes dans le monde d'une plus grande utilité que ces Messieurs : Que sont les hommes avant qu'ils passent par nos mains ? Des corps tout d'une piéce, des ours mal léchés ; mais nos leçons les développent peu-à-peu, & leur font prendre insensiblement une forme : en un mot nous leur enseignons à se mouvoir avec grace ; nous leur donnons des attitudes avec des airs de noblesse & de gravité.

Je me rendis aux raisons de ce Maître à danser, & je le retins pour montrer à Don Henri sur le pied de quatre doubles-pistoles par mois, puisque c'étoit un prix fait par les grands-Maîtres de l'Art.



CHAPITRE VI.

Scipion revient de la Nouvelle Espagne. Gil Blas le place auprès de Don Henri. Des études de ce jeune Seigneur: Des honneurs qu'on lui fit, & à quelle Dame le Comte-Duc le maria. Comment Gil Blas fut fait Noble malgré lui.

JE n'avois point encore fait la moitié de la Maison de Don Henri, lorsque Scipion revint du Méxique. Je lui demandai s'il étoit satisfait de son voyage. Je dois l'être, me répondit-il, puisqu'avec trois mille ducats en espèces, j'ai apporté pour deux fois autant en marchandises de défaite en ce pays-ci. Je t'en félicite, repris-je, mon enfant: voilà ta fortune commencée; il ne tiendra qu'à toi de l'achever, en retournant aux Indes l'année prochaine: ou bien, si tu préferes à la peine d'aller si loin amasser du bien, un poste agréable à Madrid, tu n'as qu'à parler; j'en ai un à te donner. Oh parbleu, dit le fils de la Coscolina, il n'y a point à balancer;

j'aime mieux remplir un bon Emploi auprès de Votre Seigneurie, que de m'exposer de nouveau aux périls d'une longue navigation quelques avantages qu'il m'en pût revenir. Expliquez-vous, mon Maître; quelle occupation destinez-vous à votre serviteur ?

Pour mieux le mettre au fait, je lui contai l'histoire du petit Seigneur que le Comte-Duc venoit d'introduire dans la maison de Guzman. Après lui avoir fait ce détail curieux & lui avoir appris que ce Ministre m'avoit nommé Gouverneur de D. Henri, je lui dis que je voulois le faire Valet de chambre de ce fils adopté. Scipion qui ne demandoit pas mieux, accepta volontiers ce poste, & le remplit si bien, qu'en moins de trois ou quatre jours il s'attira la confiance & l'amitié de son nouveau Maître.

Je m'étois imaginé que les Pédagogues dont j'avois fait choix pour endoctriner le fils de la Gènoise, y perdroient leur latin, le croyant à son âge un sujet peu disciplinable; néanmoins je me trompai. Il comprenoit & retenoit aisément tout ce qu'on lui enseignoit; ses Maîtres en étoient très-contens. J'allai avec empressement annoncer cette nou-

velle au Comte-Duc, qui la reçut avec une joïe excessive. Santillane, s'écria-t'il avec transport, tu me ravis en m'apprenant que Don Henri a beaucoup de mémoire & de pénétration. Je reconnois en lui mon sang; & ce qui acheve de me persuader qu'il est mon fils, c'est que je me sens autant de tendresse pour lui que si je l'eusse eu de Madame d'Olivarès. Tu vois par-là, mon ami, que la nature se déclare. Je n'eus garde de dire à Monseigneur ce que je pensois là-dessus; & respectant sa foiblesse, je le laissai joüir du plaisir de se croire pere de D. Henri.

Quoique tous les Guzmans eussent une haine mortelle pour ce jeune Seigneur de fraîche date, ils la dissimulerent par politique; il y en eut même qui affecterent de rechercher son amitié: les Ambassadeurs & les Grands qui étoient alors à Madrid, le visiterent & lui firent tous les honneurs qu'ils auroient rendus à un enfant légitime du Comte-Duc. Ce Ministre, ravi de voir encenser son idole, ne tarda guères à la parer de Dignités. Il commença par demander au Roi pour Don Henri la Croix d'Alcantara avec une Commanderie de dix

mille écus. Peu de tems après il le fit recevoir Gentilhomme de la Chambre ; ensuite ayant pris la résolution de le marier, voulant lui donner une Dame de la plus noble Maison d'Espagne, il jetta les yeux sur D. Juanna de Velasco, fille du Duc de Castille, & il eut assez d'autorité pour la lui faire épouser en dépit de ce Duc & de ses parens.

Quelques jours avant ce mariage, Monseigneur m'ayant envoyé chercher, me dit en me mettant des papiers entre les mains : Tien, Gil Blas, j'ai un nouveau présent à te faire. Je crois qu'il ne te sera pas désagréable. Voici des Lettres de Noblesse que j'ai fait expédier pour toi. Monseigneur, lui répondis-je assez surpris de ces paroles, Votre Excellence sçait que je suis fils d'une Duegne & d'un Ecuyer ; ce seroit, ce me semble, profaner la Noblesse que de m'y aggreger ; & c'est de toutes les graces que Sa Majesté me peut faire, celle que je mérite & que je désire le moins. Ta naissance, reprit le Ministre, est un obstacle facile à lever : Tu as été occupé des affaires de l'Etat sous le Ministére du Duc de Lerme & sous le mien ; d'ailleurs, ajouta-t'il avec un souris, n'as-tu

pas rendu au Monarque des services qui méritent une récompense ? En un mot, Santillane, tu n'es pas indigne de l'honneur que j'ai voulu te faire : de plus, & cette raison est sans replique, le rang que tu tiens auprès de mon fils, demande que tu sois noble. Je t'avouerai même que c'est à cause de cela que je t'ai donné des Lettres de Noblesse. Je me rends, Monseigneur ; lui répliquai-je : puisque Votre Excellence le veut absolument. En achevant ces mots, je sortis avec mes Patentes que je serrai dans ma poche.

Je suis donc présentement Gentilhomme, dis-je en moi-même lorsque je fus dans la ruë, me voilà noble sans que j'en aye l'obligation à mes parens : je pourrai, quand il me plaira, me faire appeller Don Gil Blas ; & si quelqu'un de ma connoissance s'avise de me rire au nez en me nommant ainsi, je lui ferai signifier mes Lettres : mais lisons-les, continuai-je en les tirant de ma poche, voyons un peu de quelle façon on y décrasse le vilain. Je lûs donc mes Patentes, qui portoient en substance : Que le Roi, pour reconnoître le zèle que j'avois fait paroître en plus d'une occasion

pour son service & pour le bien de l'Etat, avoit jugé à propos de me gratifier de Lettres de Noblesse. J'ose dire à ma loüange qu'elles ne m'inspirérent aucun orgüeil. Ayant toujours devant les yeux la bassesse de mon origine, cet honneur m'humilioit, au lieu de me donner de la vanité : Aussi je me promîs bien de renfermer mes Patentes dans un titoir, sans me vanter d'en être pourvû.

CHAPITRE VII.

Gil Blas rencontre encore Fabrice par hazard. De la derniere conversation qu'ils eurent ensemble, & de l'avis important que Nugnez donna à Santillane.

LE Poëte des Asturies, comme on à dû le remarquer, me négligeoit assez volontiers. De mon côté, mes occupations ne me permettoient guères de l'aller voir. Desorte que je ne l'avois point revû depuis le jour de la dissertation sur l'Iphigenie d'Euripide. Le hazard me le fit encore rencontrer près de la Porte du Soleil. Il sortoit d'une Imprimerie.

Je l'abordai en lui disant : Ho, ho ! Monsieur Nugnez, vous venez de chez un Imprimeur : cela semble menacer le Public d'un nouvel Ouvrage de votre composition.

C'est à quoi il doit en effet s'attendre, me répondit-il ; Je te dirai que je me suis avisé de composer une Brochure qui est sous la presse actuellement & qui doit faire grand bruit dans la République des Lettres. Je ne doute pas du mérite de ta production, lui répliquai-je ; mais je m'étonne que tu t'amuses à composer des brochures : il me semble que ce sont des colifichets qui ne font pas grand honneur à l'esprit. Il y en a quelquefois de bonnes, repartit Fabrice. La mienne par éxemple, est de ce nombre, quoy qu'elle ait été faite a la hâte. Car je t'avoüerai que c'est un enfant de la nécessité. La faim, comme tu sçais, fait sortir le loup hors du bois.

Comment ! m'écriai-je, la faim ! est-ce l'Auteur du *Comte de Saldagne* qui me tient ce discours ? Un homme qui a deux mille écus de rente, peut-il parler ainsi ? Doucement, mon ami, interrompit Nugnez ; je ne suis plus ce Poëte fortuné qui joüissoit d'une pension bien payée

Le déſordre s'eſt mis ſubitement dans les aflaires du Tréſorier D. Bertrand : il a manié, diſſipé les deniers du Roi ; tous ſes biens ſont ſaiſis, & ma penſion eſt allée à tous les diables. Cela eſt triſte, lui dis-je, mais ne te reſte-il pas encore quelqu'eſpérance de ce côté-là ? Pas la moindre, me répondit-il ; le Seigneur Gomez del Ribero auſſi gueux que ſon bel-eſprit, eſt abîmé : il ne reviendra, dit-on, jamais ſur l'eau.

Sur ce pied-là, lui rêpliquai-je, mon ami, il faut que je te faſſe donner quelque poſte qui te conſole de la perte de ta penſion. Je te diſpenſe de ce ſoin-là, me dit-il ; quand tu m'offrirois dans les bureaux du Miniſtère un Emploi de trois mille écus d'appointemens, je le refuſerois : Des occupations de Commis ne conviennent pas au génie d'un nouriſſon des Muſes ; il me faut des amuſemens litteraires. Que te dirai-je enfin ? Je ſuis né pour vivre & mourir en Poëte, & je veux remplir mon ſort.

Au reſte, continua-t'il, ne t'imagine pas que nous ſoyons fort malheureux ; outre que nous vivons dans une parfaite indépendance, nous ſommes des gaillards ſans ſouci: on croit que nous faiſons

ſouvent des repas de Démocrite, & l'on eſt là-deſſus dans l'erreur. Il n'y a pas un de mes Confreres, ſans en excepter les faiſeurs d'Almanachs, qui ne ſoit commenſal dans quelque bonne maiſon; pour moi j'en ai deux où l'on me reçoit avec plaiſir. J'ai deux couverts aſſurés: l'un chez un gros Directeur des Fermes, à qui j'ai dédié un Roman; & l'autre chez un riche Bourgeois de Madrid, qui a la rage de vouloir toujours avoir à ſa table de beaux eſprits: heureuſement il n'eſt pas fort délicat ſur le choix, & la Ville lui en fournit autant qu'il en veut.

Je ceſſe donc de te plaindre, dis-je au Poëte des Aſturies, puiſque tu es content de ta condition. Quoiqu'il en ſoit, je te proteſte de nouveau que tu as toujours dans Gil Blas un ami à l'epreuve de ta négligence à le cultiver; ſi tu as beſoin de ma bourſe, viens hardiment à moi: Qu'une mauvaiſe honte ne te prive point d'un ſecours infaillible, & ne me raviſſe point le plaiſir de t'obliger.

A ce ſentiment généreux, s'écria Nuguez, je te reconnois, Santillane, & je te rends mille graces de la diſpoſition favorable où je te vois pour moi; il faut,

par reconnoiſſance, que je te donne un avis ſalutaire : Pendant que le Comte-Duc peut tout encore, & que tu poſſedes ſes bonnes graces, profite du tems : hâte toi de t'enrichir; car ce Miniſtre, à ce qu'on m'a dit, branle dans le manche. Je demandai à Fabrice s'il ſçavoit cela de bonne part, & il me répondit : Je tiens cette nouvelle d'un vieux Chevalier de Calatrave, qui a un talent tout particulier pour découvrir les choſes les plus ſecretes; on écoute cet homme comme un Oracle, & voici ce que je lui entendis-dire hier : le Comte-Duc, diſoit-il, a un grand nombre d'ennemis qui ſe réüniſſent tous pour le perdre ; Il compte trop ſur l'âſcendant qu'il a ſur l'eſprit du Roi : ce Monarque, à ce qu'on prétend, commence à prêter l'oreille aux plaintes qui déja vont juſqu'à lui. Je remerciai Nugnez de ſon avertiſſement ; mais j'y fis peu d'attention, & je m'en retournai au logis, perſuadé que l'autorité de mon Maître étoit inébranlable, le regardant comme un de ces vieux chênes qui ont pris racine dans une forêt, & que les orages ne ſçauroient abattre.

CHAPITRE VIII.

Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'étoit point faux. Du voyage que le Roi fit à Saragoce

CEPENDANT ce que le Poëte des Asturies m'avoit dit n'étoit pas sans fondement. Il y avoit au Palais une conféderation furtive contre le Comte-Duc, de la quelle on prétendoit que la Reine étoit le Chef, & toutefois il ne transpiroit rien dans le public des mesures que les Conféderés prenoient pour déplacer ce Ministre. Il s'écoula même depuis ce tems-là plus d'une année, sans que je m'aperçusse que sa faveur eût reçu la moindre atteinte.

Mais la révolte des Catalans soutenus par la France, & les mauvais succès de la guerre contre ces Rebelles, exciterent les murmures du Peuple, qui se plaignit du Gouvernement. Ces plaintes donnerent lieu à la tenuë d'un Conseil en présence du Roi, qui voulut que le Marquis de Grana, Ambassadeur de l'Empereur

à la Cour d'Eſpagne, s'y trouvât. Il y fut mis en délibération s'il étoit plus à propos que le Roi demeurât en Caſtille, ou qu'il paſſât en Aragon pour ſe faire voir à ſes Troupes. Le Comte-Duc, qui avoit envie que ce Prince ne partît point pour l'Armée, parla le premier: il repréſenta qu'il étoit plus convenable à la Majeſté Royale de ne pas ſortir du centre de ſes Etats, & il appuya ſon ſentiment de toutes les raiſons que ſon éloquence put lui fournir. Il n'eut pas plutôt achevé ſon diſcours, que ſon avis fut généralement ſuivi de toutes les perſonnes du Conſeil, à la réſerve du Marquis de Grana, qui n'écoutant que ſon zèle pour la Maiſon d'Autriche, & ſe laiſſant aller à la franchiſe de ſa Nation, combattit le ſentiment du premier Miniſtre & ſoutint l'avis contraire avec tant de force, que le Roi frappé de la ſolidité de ſes raiſonnemens, embraſſa ſon opinion, quoiqu'*elle* fût oppoſée à toutes les voix du Conſeil, & marqua le jour de ſon départ pour l'Armée.

C'étoit pour la premiere fois de ſa vie que ce monarque avoit oſé penſer autrement que ſon Favori, qui regardant cette nouveauté comme un ſanglant affront,

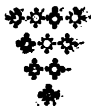
en fut très mortifié. Dans le tems que ce Ministre alloit se retirer dans son cabinet pour y ronger en liberté son frein, il m'apperçut, m'appella, & m'ayant fait entrer avec lui, il me raconta d'un air agité ce qui s'étoit passé au Conseil, ensuite comme un homme qui ne pouvoit revenir de sa surprise : Oüi, Santillane, continua-t'il, le Roi qui depuis plus de vingt ans ne parle que par ma bouche, & ne voit que par mes yeux, a préferé l'avis de Grana au mien : & de quelle maniere encore ? en comblant d'éloges cet Ambassadeur, & sur-tout en loüant son zèle pour la Maison d'Autriche, comme si cet Allemand en avoit plus que moi.

Il est aisé de juger par-là, poursuivit le Ministre, qu'il y a un parti formé contre moi, & j'ai tout lieu de penser que la Reine est à la tête. Hé, Monseigneur, lui dis-je, de quoi vous inquiétez-vous ? Pouvez-vous craindre la Reine ? Cette Princesse depuis plus de douze ans n'est-elle pas accoutumée à vous voir maître des affaires, & n'avez-vous pas mis le Roi dans l'habitude de ne la pas consulter ? A l'égard du Marquis de Grana, le Monarque peut s'être rangé de son sentiment,

par l'envie qu'il a de voir son Armée & de faire une campagne. Tu n'y es pas, interrompit le Comte-Duc ; dis plutôt que mes ennemis esperent que le Roi étant parmi ses Troupes, sera toujours environné des Grands qui l'auront suivi, & qu'il s'en trouvera plus d'un assez mécontent de moi pour oser lui tenir des discours injurieux à mon Ministère. Mais ils se trompent, pousuivit-il, je sçaurai bien pendant le voyage rendre ce Prince inaccessible à tous les Grands : ce qu'il fit en effet d'une maniere qui mérite bien d'être détaillée.

Le jour du départ du Roi étant venu, ce Monarque aprés avoir chargé la Reine du soin du Gouvernement en son absence, se mit en chemin pour Saragosse ; mais avant que d'y arriver, il passa par Aranjuez, dont il trouva le séjour si délicieux, qu'il s'y arrêta près de trois semaines. D'Aranjuez le Ministre le fit aller à Cuença, où il l'amusa encore plus long-tems par les divertissemens qu'il lui donna. Ensuite les plaisirs de la chasse occuperent ce Prince à Molina d'Aragon ; après quoi il fut conduit à Saragosse. Son Armée n'étoit pas loin de-là, & il se préparoit à s'y rendre ; mais le Comte-Duc

lui en ôta l'envie, en lui faisant accroire qu'il se mettroit en danger d'être pris par les François qui étoient maîtres de la plaine de Monçon : de sorte que le Roi épouvanté d'un péril qu'il n'avoit nullement à craindre, prit le parti de demeurer enfermé chez lui comme dans une prison. Le Ministre profitant de sa terreur, & sous prétexte de veiller à sa sûretê, le garda, pour ainsi dire a vûë; si bien que les Grands qui avoient fait une excessive dépense pour se mettre en état de suivre leur Souverain, n'eurent pas même la satisfaction d'obtenir de lui une audience particuliere. Philippe enfin s'ennuyant d'être mal logé à Saragosse, d'y passer encore plus mal son tems, ou, si vous voulez, d'être prisonnier, s'en retourna bientôt à Madrid. Ce Monarque finit ainsi sa campagne, laissant au Marquis de los Velez, Général de ses Troupes, le soin de soutenir l'honneur des armes d'Espagne.



CHAPITRE IX.

De la révolution de Portugal, & de la disgrace du Comte-Duc.

PEU de jours après le retour du Roi, il se répandit à Madrid une fâcheuse nouvelle : On apprit que les Portugais regardant la révolte des Catalans comme une belle occasion que la fortune leur offroit de secoüer le joug Espagnol, s'en étoient saisis ; qu'ils avoient pris les armes & choisi pour leur Roi le Duc de Bragance ; qu'ils étoient dans la résolution de le maintenir sur le Trône, & qu'ils comptoient bien de n'en pas avoir le démenti, l'Espagne ayant alors sur les bras des ennemis en Allemagne, en Italie, en Flandres & en Catalogne. Ils ne pouvoient effectivement trouver une conjoncture plus favorable pour s'affranchir d'une domination qu'ils détestoient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le Comte-Duc, dans le tems que la Cour & la Ville paroissoient consternées de cette

cette nouvelle, en voulut plaisanter avec le Roi aux dépens du Duc de Bragance; mais les traits railleurs déplacés tournent ordinairement contre ceux qui les ont lancés. Philippe, bien loin de se prêter à ses mauvaises plaisantéries, prit un air sérieux qui le déconcerta & lui fit pressentir sa disgrace. Ce Ministre ne douta plus de sa chûte, quand il apprit que la Reine s'étoit ouvertement déclarée contre lui, & qu'elle l'accusoit hautement d'avoir par sa mauvaise administration causé la révolte du Portugal. La plûpart des Grands, & sur-tout ceux qui avoient été à Saragosse, ne s'apperçurent pas plutôt qu'il se formoit un orage sur la tête du Comte-Duc, qu'ils se joignirent à la Reine, & ce qui porta le dernier coup à sa faveur, c'est que la Duchesse doüairiere de Mantouë, ci-devant Gouvernante de Portugal, revint de Lisbonne à Madrid, & fit voir clairement au Roi que la révolution de ce Royaume n'étoit arrivée que par la faute de son premier Ministre.

Les discours de cette Princesse firent toute l'impression qu'ils pouvoient faire sur l'esprit du Monarque, qui revenant enfin de son entêtement pour son Favori,

ſe dépoüilla de toute l'affection qu'il avoit pour lui. Lorſque ce Miniſtre fut informé que le Roi écoutoit ſes ennemis, il s'aviſa de lui écrire un billet pour lui demander la permiſſion de ſe démettre de ſon Emploi & de s'éloigner de la Cour, puiſqu'on lui faiſoit l'injuſtice de lui imputer tous les malheurs arrivés à la Monarchie pendant le cours de ſon Miniſtère. Il s'imaginoit que cette lettre feroit un grand effet, croyant que le Prince conſervoit encore pour lui aſſez d'amitié pour ne vouloir pas conſentir à ſon éloignement; mais toute la réponſe que lui fit Sa Majeſté, fut qu'elle lui accordoit la permiſſion qu'il demandoit, & qu'il pouvoit ſe retirer où bon lui ſembleroit.

Ces paroles écrites de la main du Roi furent un coup de tonnerre pour Monſeigneur, qui ne s'y étoit nullement attendu. Néanmoins, quoiqu'il en fût étourdi, il affecta un air de conſtance, & me demanda ce que je ferois à ſa place. Je prendrois, lui dis-je, aiſément mon parti; j'abandonnerois la Cour, & j'irois à quelqu'une de mes Terres paſſer tranquillement le reſte de mes jours. Tu penſes ſainement, répliqua mon Maître, &

je prétends bien aller finir ma carriere à Loeches après que j'aurai seulement une fois entretenu le Monarque : je suis bien aise de lui remontrer que j'ai fait humainement tout ce que j'ai pû pour bien soutenir le pesant fardeau dont j'étois chargé, mais qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir les tristes événemens dont on me fait un crime ; n'étant point en cela plus coupable qu'un habile Pilote, qui malgré tout ce qu'il peut faire, voit son Vaisseau emporté par les vents & par les flots. Ce Ministre se flatoit encore qu'en parlant au Prince il pourroit rajuster les choses, & regagner le terrain qu'il avoit perdu ; mais il ne put en avoir audience, & de plus on lui envoya demander la clef dont il se servoit pour entrer, quand il lui plaisoit, dans l'appartement de Sa Majesté.

Jugeant alors qu'il n'y avoit plus d'espérance pour lui, il se détermina tout de bon à la retraite. Il visita ses papiers, dont il brûla prudemment une grande quantité ; ensuite il nomma les Officiers de sa Maison & les Valets dont il vouloit être suivi, donna des ordres pour son départ, & en fixa le jour au lendemain. Comme il craignoit d'être insulté par la



Populace en sortant du Palais, il s'échappa de grand matin par la porte des Cuisines, monta dans un méchant carrosse avec son Confesseur & moi, & prit impunément la route de Loeches, village dont il étoit Seigneur, & où la Comtesse son épouse à fait bâtir un magnifique Couvent de Religieuses de l'Ordre de S. Dominique. Nous nous y rendîmes en moins de quatre heures, & toutes les personnes de sa suite y arriverent peu de tems après nous.

CHAPITRE X.

De l'inquiétude & des soins qui troublerent d'abord le repos du Comte-Duc, & de l'heureuse tranquillité qui leur succéda. Des occupations de ce Ministre dans sa retraite.

MADAME d'Olivarès laissa partir son mari pour Loeches, & demeura quelques jours après lui à la Cour, dans le dessein d'essayer si par ses prieres & par ses larmes elle ne pourroit pas le faire

rappeller; mais elle eut beau se prosterner devant Leurs Majestés, le Roi n'eut aucun égard à ses remontrances quoique préparées avec art; & la Reine, qui la haïssoit mortellement vit avec plaisir couler ses pleurs. L'Epouse du Ministre ne se rebuta point; elle s'humilia jusqu'à implorer les bons offices des Dames de la Reine: mais le fruit qu'elle recüeillit de ses bassesses, fut de s'appercevoir qu'elles excitoient le mépris plutôt que la pitié. Désolée d'avoir fait en vain tant de démarches humiliantes, elle alla rejoindre son Epoux, pour s'affliger avec lui de la perte d'une place qui sous un régne tel que celui de Philippe IV. étoit peut-être la premiere de la Monarchie.

Le rapport que cette Dame fit de l'état où elle avoit laissé Madrid, redoubla le chagrin du Comte-Duc: Vos ennemis, lui dit elle en pleurant, le Duc de Médina-Cœli & les autres Grands qui vous haïssent, ne cessent de loüer le Roi de vous avoir ôté du Ministere, & le peuple célebre votre disgrace avec une joye insolente, comme si la fin des malheurs de l'Etat étoit attachée à celle de votre administration. Madame, lui dit mon Maî-

tre, ſuivez mon exemple, devorez vos chagrins; il faut ceder à l'orage qu'on ne peut détourner. J'avois crû, il eſt vrai, que je pourrois perpétuer ma faveur juſqu'à la fin de ma vie: Illuſion ordinaire des Miniſtres & des Favoris, qui oublient que leur ſort dépend de leur Souverain. Le Duc de Lerme n'y a t'il pas été trompé auſſi bien que moi, quoiqu'il s'imaginât que la Pourpre dont il étoit revêtu fût un sûr garant de l'éternelle durée de ſon autorité?

C'eſt de cette façon que le Comte-Duc exhortoit ſon Epouſe à s'armer de patience, pendant qu'il étoit lui-même dans une agitation qui ſe renouvelloit tous les jours par les dépêches qu'il reçevoit de D. Henri, lequel étant demeuré à la Cour pour obſerver cequi s'y paſſeroit, avoit ſoin de l'en informer exactement. C'étoit Scipion qui apportoit les lettres de ce jeune Seigneur, auprès de qui il étoit encore, & avec qui je ne demeurois plus depuis ſon mariage avec D. Juanna. Les dépêches de ce fils adopté étoient toujours remplies de fâcheuſes nouvelles, & malheureuſement on n'en attendoit pas d'autres de lui. Tantôt il mandoit que les Grands ne ſe conten-

toient pas de se rejoüir publiquement de la retraite du Comte-Duc, qu'ils s'étoient tous réünis pour faire chasser ses créatures des Charges & des Emplois qu'elles possedoient, & les faire remplacer par ses ennemis. Une autre fois il écrivoit que D. Louis de Haros commençoit d'entrer en faveur, & que suivant toutes les apparences il alloit devenir premier Ministre. De toutes les choses chagrinantes que mon Maître apprit, celle qui parut l'affliger davantage, fut le changement qui se fit dans la Vice-royauté de Naples, que la Cour, pour le mortifier seulement, ôta au Duc de Medina de las Torrès qu'il aimoit, pour la donner à l'Amirante de Castille qu'il avoit toujours haï.

On peut dire que pendant trois mois Monseigneur ne sentit dans la solitude que trouble & que chagrin; mais son Confesseur, qui étoit un Religieux de l'Ordre de S. Dominique & qui joignoit à une solide piété une mâle éloquence, eut le pouvoir de le consoler. A force de lui représenter avec énergie qu'il ne devoit plus penser qu'à son salut, il eut, avec le secours de la Grace, le bonheur de détacher son esprit de la Cour. Son

Excellence ne voulut plus ſçavoir de nouvelles de Madrid, & n'eut plus d'autre ſoin que de ſe diſpoſer à bien mourir. Madame d'Olivarès de ſon côté faiſant un aſſez bon uſage de ſa retraite, trouva dans le Couvent dont elle étoit Fondatrice, une conſolation préparée par la Providence : Il y eut parmi les Religieuſes de ſaintes filles dont les diſcours pleins d'onction tournerent inſenſiblement en douceur l'amertume de ſa vie. A meſure que mon Maître détournoit ſa penſée des affaires du monde, il devenoit plus tranquille. Voici de quelle maniere il regloit ſa journée : Il paſſoit preſque toute la matinée à entendre des Meſſes dans l'Egliſe des Religieuſes, enſuite il revenoit dîner ; après quoi il s'amuſoit pendant deux heures à joüer à toutes ſortes de jeux avec moi & quelques-uns de ſes plus affectionnés Domeſtiques : puis il ſe retiroit ordinairement tout ſeul dans ſon cabinet, où il demeuroit juſqu'au coucher du Soleil ; alors il faiſoit le tour de ſon jardin, ou bien il alloit en carroſſe ſe promener aux environs de ſon Château, accompagné tantôt de ſon Confeſſeur & tantôt de moi.

Un jour que j'étois ſeul avec lui, &

que j'admirois la sérénité qui brilloit sur son visage, je pris la liberté de lui dire: Monseigneur, permettez-moi de laisser éclater ma joye; à l'air de satisfaction que je vous vois, je juge que Votre Excellence commence à s'accoutumer à la retraite. J'y suis déja tout accoutumé, me répondit-il; & quoique je sois depuis long-tems dans l'habitude de m'occuper d'affaires, je te proteste, mon enfant, que je prends de jour en jour plus de goût à la vie douce & paisible que je mene ici.

CHAPITRE XI.

Le Comte-Duc devient tout-à-coup triste & rêveur. Du sujet étonnant de sa tristesse, & de la suite fâcheuse qu'elle eut.

MONSEIGNEUR, pour varier ses occupations, s'amusoit aussi quelquefois à cultiver son jardin. Un jour que je le regardois travailler, il me dit en plaisantant: Tu vois, Santillane, un Ministre banni de la Cour, devenu jardinier à Loeches. Monseigneur, lui ré-

pondis-je sur le même ton, je m'imagine voir Denis de Siracuse Maître d'Ecole à Corinthe. Mon Maître sourit de ma réponse, & ne me sçut pas mauvais gré de la comparaison.

Nous étions tous ravis au Château de voir le Patron, supérieur à sa disgrace, trouver des charmes dans une vie si differente de celle qu'il avoit toujours menée, lorsque nous nous apperçumes avec douleur qu'il changeoit à vûë d'œil. Il devint sombre, rêveur, & tomba dans une mélancolie profonde. Il cessa de joüer avec nous, & ne parut plus sensible à tout ce que nous pouvions inventer pour le divertir. Il s'enfermoit après son dîner dans son cabinet, où il demeuroit tout seul jusqu'au soir. Nous nous imaginions que sa tristesse étoit causée par des retours de sa grandeur passée; & dans cette opinion nous lâchions après lui le Pere Dominicain, dont pourtant l'éloquence ne pouvoit triompher de la melancolie de Monseigneur, laquelle au lieu de diminuer, sembloit aller en augmentant.

Il me vint dans l'esprit que la tristesse de ce Ministre pouvoit avoir une cause particuliere qu'il ne vouloit pas dire; ce

qui me fit former le dessein de lui arracher son secret. Pour y parvenir, j'épiai le moment de lui parler sans témoins; & l'ayant trouvé: Monseigneur, lui dis-je d'un air mêlé de respect & d'affection, est-il permis à Gil Blas d'oser faire une question à son Maître? Tu peux parler, me répondit-il, je te le permets. Qu'est devenu, repris-je, cet air content qui paroissoit sur le visage de Votre Excellence? N'auriez-vous plus l'ascendant que vous aviez pris sur la Fortune? Votre faveur perduë exciteroit-elle en vous de nouveaux regrets? Seriez vous replongé dans cet abîme d'ennuis d'où votre vertu vous avoit tiré? Non, graces au Ciel, repartit le Ministre, ma mémoire n'est plus occupé du personnage que j'ai fait à la Cour, & j'ai pour jamais oublié les honneurs qu'on m'y a rendus. Hé pourquoi donc, lui répliquai-je, si vous avez la force de n'en plus rappeller le souvenir, avez-vous la foiblesse de vous abandonner à une mélancolie qui nous allarme tous? Qu'avez-vous, mon cher Maître? poursuivis-je en me jettant à ses genoux; vous avez sans doute un secret chagrin qui vous devore: pouvez-vous en faire un mystere à Santil-

lane, dont vous connoiſſez la diſcretion, le zèle & la fidélité ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance ?

Tu la poſſedes toujours, me dit Monſeigneur, mais je t'avoüerai, que j'ai de la répugnance à te réveler ce qui fait le ſujet de la triſteſſe où tu me vois enſeveli : cependant je ne puis tenir contre les inſtances d'un ſerviteur & d'un ami tel que toi. Apprens donc ce qui fait ma peine ; ce n'eſt qu'au ſeul Santillane que je puis me réſoudre à faire une pareille confidence. Oui, continua-t'il, je ſuis la proïe d'une noire mélancolie qui conſume peu à peu mes jours : je vois preſqu'à tout moment un ſpectre qui ſe préſente devant moi ſous une forme éffroyable. J'ai beau me dire à moi-même que ce n'eſt qu'une illuſion, qu'un phantôme qui n'a rien de réel, ſes apparitions continuelles me bleſſent la vûë & m'inquiétent. Si j'ai la tête aſſez forte pour être perſuadé qu'en voyant ce ſpectre je ne vois rien, je ſuis aſſez foible pour m'affliger de cette viſion. Voilà ce que tu m'as forcé de te dire, ajouta-t'il ; juges à préſent ſi j'ai tort de vouloir cacher à tout le monde la cauſe de ma mélancolie.

J'appris avec autant de douleur que d'étonnement une chose si extraordinaire & qui supposoit un dérangement dans la machine. Monseigneur, dis-je au Ministre, cela ne viendroit-il point du peu de nourriture que vous prenez? car votre sobriété est excessive. C'est ce que j'ai pensé d'abord, repondit-il, & pour éprouver si c'étoit à la diette que je m'en devois prendre, je mange depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire; & tout cela est inutile, le phantôme ne disparoît point. Il disparoîtra, repris-je pour le consoler; & si Votre Excellence vouloit un peu se dissiper en joüant encore avec ses fideles serviteurs, je crois qu'elle ne tarderoit guères à se voir délivrée de ses noires vapeurs.

Peu de tems après cet entretien Monseigneur tomba malade; & sentant que l'affaire deviendroit sérieuse, il envoya chercher deux Notaires à Madrid pour leur faire faire son testament. Il fit venir aussi trois fameux Médecins qui avoient la réputation de guérir quelquefois leurs malades. Aussitôt que le bruit de l'arrivée de ces derniers se répandit dans le Château on n'y entendit que des plaintes & des gémissemens; on y regarda la mort

du Maître comme prochaine, tant on y étoit prévenu contre ces Meſſieurs. Ils avoient amené avec eux un Apotiquaire & un Chirurgien, ordinaires éxécuteurs de leurs ordonnances. Ils laiſſerent d'abord les Notaires faire leur métier, après quoi ils ſe diſpoſerent à faire le leur. Comme ils étoient dans les principes du Docteur Sangrado, dès la premiere conſultation ils ordonnerent ſaignées ſur ſaignées; enſorte qu'au bout de ſix jours ils réduiſirent le Comte-Duc à l'extrémité, & le ſeptiéme ils le délivrerent de ſa viſion.

Après la mort de ce Miniſtre il régna dans le Château de Loeches une vive & ſincère douleur. Tous ſes Domeſtiques le pleurerent amèrement. Bien-loin de ſe conſoler de ſa perte par la certitude d'être compris dans ſon teſtament, il n'y en avoit pas un qui n'eût volontiers renoncé à ſon legs pour le rappeller à la vie. Pour moi, qu'il avoit le plus cheri, & qui m'étois attaché à lui par pure inclination pour ſa perſonne, j'en fus encore plus touché que les autres. Je doute qu'Antonia m'ait coûté plus de larmes que le Comte-Duc.



CHAPITRE XII.

De ce qui se passa au Château de Loeches après la mort du Comte-Duc ; & du parti que prit Santillane.

LE Ministre, ainsi qu'il l'avoit ordonné, fut inhumé sans pompe & sans éclat dans le Monastere des Religieuses, au bruit de nos lamentations. Après les funerailles, Madame d'Olivarès nous fit lire le testament, dont tous les Domestiques eurent sujet d'être satisfaits. Chacun avoit un legs proportionné à la place qu'il occupoit, & le moindre legs étoit de deux mille écus : le mien étoit le plus considérable de tous ; Monseigneur me laissoit dix mille pistoles pour marquer l'affection singuliere qu'il avoit euë pour moi. Il n'oublia pas les Hôpitaux, & fonda des Services annuels dans plusieurs Couvens.

Madame d'Olivarès renvoya tous les Domestiques à Madrid toucher leurs legs chez l'Intendant D. Raimond Caporis, qui avoit ordre de les leur déli-

vrer ; mais je ne pûs partir avec eux : une grosse fièvre, fruit de mon affliction, me retint au Château sept à huit jours. Pendant ce temps-là, le Père de S. Dominique ne m'abandonna point. Ce bon Religieux m'avoit pris en amitié ; & s'intéressant à mon salut, il me demanda, quand il me vit convalescent, ce que je voulois devenir. Je n'en sçai rien, lui répondis-je, mon Réverend Pere ; je ne suis point encore d'accord avec moi-même là-dessus : il y a des momens où je suis tenté de m'enfermer dans une cellule pour y faire pénitence. Momens précieux ! s'écria le Dominicain ; Seigneur de Santillane, vous feriez bien d'en profiter : Je vous conseille en ami, sans que vous cessiez pour cela d'être séculier, de vous retirer dans notre Couvent de Madrid, par exemple ; de vous en rendre bienfaicteur par une donation de tous vos biens, & d'y mourir sous l'habit de S, Dominique. Il y a bien des personnes qui expient une vie mondaine par une pareille fin.

Dans la disposition où étoit mon esprit, le conseil du Religieux ne me révolta point, & je répondis à sa Réverence que je ferois sur cela mes réflexions.

Mais

Mais ayant consulté là-dessus Scipion, que je vis un moment après le Moine, il s'éleva contre cette pensée, qui lui parut une idée de malade. Fi donc, Seigneur de Santillane, me dit-il, une semblable retraite peut-elle vous flater? Votre Château de Lyrias ne vous en offre-t'il pas une plus agréable? Si vous en étiez autrefois charmé, vous en gouterez encore mieux les douceurs présentement que vous êtes dans un âge plus propre à vous laisser toucher des beautés de la nature.

Le fils de la Coscolina n'eut pas de peine à me faire changer de sentiment. Mon ami, lui dis-je, tu l'emportes sur le Pere de S. Dominique. Je vois bien en effet que je ferai mieux de retourner à mon Château; je m'arrête à ce parti. Nous regagnerons Lyrias aussitôt que je serai en état d'en reprendre le chemin: ce qui arriva bientôt; car n'ayant plus de fiévre, je me sentis en peu de tems assez fort pour exécuter cette résolution. Nous nous rendîmes à Madrid Scipion & moi. La vûë de cette Ville ne me fit plus autant de plaisir qu'elle m'en avoit fait auparavant. Comme je sçavois que presque tous ses habitans avoient en

horreur la mémoire d'un Miniſtre dont je conſervois le plus tendre ſouvenir, je ne pouvois la regarder de bon œil : auſſi je n'y demeurai que cinq ou ſix jours, que Scipion employa aux préparatifs de notre départ pour Lyrias. Pendant qu'il ſongeoit à notre équipage, j'allai trouver Caporis, qui me donna mon legs en doublons. Je vis auſſi les Receveurs des Commanderies ſur leſquelles j'avois des penſions ; je pris des arrangemens avec eux pour le payement : en un mot je mis ordre à toutes mes affaires.

La veille de notre départ, je demandai au fils de la Coſcolina s'il avoit pris congé de D. Henri. Oüi, me répondit-il, nous nous ſommes ſéparés ce matin tous deux à l'amiable : il m'a pourtant têmoigné qu'il étoit faché que je le quittaſſe ; mais s'il étoit content de moi, je ne l'étois guères de lui. Ce n'eſt point aſſez que le Valet plaiſe au Maître, il faut en même tems que le Maître plaiſe au Valet ; autrement ils ſont l'un & l'autre fort mal enſemble. D'ailleurs, ajoûta-t'il, Don Henri ne fait plus à la Cour qu'une pitoyable figure ; il y eſt tombé dans le dernier mépris : on le montre au doigt dans les ruës, & on ne l'appelle

plus que le fils de la Génoise. Jugez s'il est gracieux pour un garçon d'honneur de servir un homme deshonoré.

Nous partîmes enfin de Madrid un beau jour au lever de l'Aurore, & nous prîmes la route de Cuença. Voici dans quel ordre & dans quel équipage: Nous étions mon confident & moi dans une chaise tirée par deux mules conduites par un Postillon; trois mulets chargés de nos hardes & de notre argent, & menés par deux Palefreniers, nous suivoient immédiatement; & deux grands Laquais, choisis par Scipion, venoient ensuite montés sur deux mules & armés jusqu'aux dents: les Palefreniers de leur côté portoient des sabres, & le Postillon avoit deux bons pistolets à l'arçon de sa selle. Comme nous étions sept hommes, dont il y en avoit six fort résolus, je me mis gayement en chemin, sans appréhender pour mon legs. Dans les villages par où nous passions, nos mulets faisoient orgüeilleusement entendre leurs sonnettes; les Paisans accouroient à leurs portes pour voir défiler notre équipage, qui leur paroissoit tout au moins celui d'un Grand qui alloit prendre possession d'une Viceroyauté.

CHAPITRE XIII.

Du retour de Gil Blas dans son Château. De la joye qu'il eut de trouver Séraphine sa filleule, nubile ; & de quelle Dame il devint amoureux.

J'EMPLOYAI quinze jours à me rendre à Lirias, rien ne m'obligeant d'y aller à grandes journées ; tout ce que je souhaitois, c'étoit d'y arriver heureusement, & mon souhait fut exaucé. La vûe de mon Château m'inspira d'abord quelques pensées tristes, en me rappellant le souvenir d'Antonia : mais je sçus bientôt m'en distraire, ne voulant m'occuper que de ce qui pouvoit me faire plaisir ; outre que vingt-deux ans, qui s'étoient écoulés depuis sa mort, en avoient fort affoibli le sentiment.

Sitôt que je fus entré dans le Château ; Beatrix & sa fille vinrent me saluer d'un air empressé ; ensuite le Pere, la mere & la fille s'accablerent d'accolades avec des transports de joye qui me charmerent. Après tant d'embrassemens, je dis en re-

gardant avec attention ma filleule que je trouvai fort aimable : Est-il possible que ce soit là cette Séraphine que je laissai au berceau quand je partis de Lyrias ? Je suis ravi de la revoir si grande & si jolie : il faut que nous songions à l'établir. Comment donc, mon cher Parrain, s'écria ma filleule en rougissant un peu de mes dernieres paroles, il n'y a qu'un instant que vous me voyez, & vous songez déja à vous défaire de moi ! Non, ma fille, lui repliquai-je, nous ne prétendons point vous perdre en vous mariant : nous voulons un mari qui vous possede sans qu'il vous enleve à vos parens, & qui vive, pour ainsi dire, avec nous.

Il s'en présente un de cette espèce, dit alors Beatrix : Un gentilhomme de ce païs-ci a vû Séraphine un jour à la Messe, dans la Chapelle de ce Hameau, & en est devenu amoureux. Il m'est venu voir, m'a déclaré sa passion, & demandé mon aveu. Vous jugez bien quelle réponse je lui ai faite. Quand vous auriez mon agrément, lui ai-je dit, vous n'en seriez pas plus avancé ; Séraphine dépend de son pere & de son parrain, qui seuls peuvent disposer d'elle : Tout ce que je puis pour vous, c'est de leur écrire pour les

informer de votre recherche, qui fait honneur à ma fille. Effectivement, Messieurs, poursuivit-elle, c'est ce que j'allois incessamment vous mander; mais vous voilà revenus, vous ferez ce que vous jugerez à pro pos.

Au reste, dit Scipion, de quel caractere est cet *Hidalgo*? ne ressemble-t'il pas à la plûpart de ses pareils? n'est-il pas fier de sa noblesse & insolent avec les roturiers? Oh pour cela, non, répondit Beatrix; c'est un garçon d'une douceur & d'une politesse achevée, de bonne mine d'ailleurs, & qui n'a pas encore trente ans accomplis. Vous nous faites, dis-je à Béatrix, un assez beau portrait de ce Cavalier; comment s'appelle-til? Don Juan de Jutella, repartit la femme de Scipion: il n'y a pas long-tems qu'il a recüeilli la sucession de son pere, & il vit dans son Château éloigné d'ici d'une lieuë avec une sœur cadette qu'il a sous sa conduite. J'ai autrefois, repris-je, entendu parler de la famille de ce Gentilhomme; c'est une des plus nobles du Royaume de Valence. J'estime moins la noblesse, s'écria Scipion, que les qualités du cœur & de l'esprit; & ce Don Juan nous conviendra si c'est un honnête homme. Il en

a la réputation, dit Séraphine en se mêlant à l'entretien; les Habitans de Lyrias qui le connoissent, en disent tous les biens du monde. A ces paroles de ma filleule, je regardai avec un souris son pere, qui les ayant saisies aussi-bien que moi, jugea que le Galant ne déplaisoit point à sa fille.

Ce Cavalier apprit bientôt notre arrivée à Lyrias, puisque deux jours après nous le vîmes paroître au Château. Il nous aborda de bonne grace; & bien-loin de démentir par sa présence ce que Béatrix nous avoit dit de lui, il nous fit concevoir une haute opinion de son mérite. Il nous dit qu'en qualité de voisin il venoit nous féliciter sur notre heureux retour. Nous le reçûmes le plus gracieusement qu'il nous fut possible. mais cette visite ne fut que de pure civilité: elle se passa toute en complimens de part & d'autre; & Don Juan, sans nous dire un mot de son amour pour Séraphine, se retira en nous priant seulement de lui permettre de nous revenir voir, & de profiter d'un voisinage qu'il prévoyoit lui devoir être d'un grand agrément. Lorsqu'il nous eut quittés, Beatrix nous demanda ce que nous pensions de ce

Gentilhomme. Nous lui repondîmes qu'il nous avoit prévenus en sa faveur, & qu'il nous sembloit que la fortune ne pouvoit offrir à Séraphine un meilleur parti.

Dès le jour suivant, je sortis après le dîner avec le fils de la Coscolina pour aller rendre la visite que nous devions à Don Juan. Nous prîmes la route de son Château conduits par un guide, qui nous dit après trois quarts d'heure de chemin : Voici le Château du Seigneur D. Juan de Jutella. Nous eûmes beau regarder de tous nos yeux dans la campagne, nous fûmes long-tems sans l'appercevoir ; nous ne le découvrîmes qu'en y arrivant, attendu qu'il étoit situé au pied d'une montagne, au milieu d'un bois dont les arbres élevés le déroboient à notre vûë. Il avoit un air antique & délabré, qui prouvoit moins l'opulence de son Maître, que sa noblesse. Néanmoins quand nous y fûmes entrés, nous trouvâmes la caducité du bâtiment compensée par la propreté des meubles.

D. Juan nous reçut dans une salle bien ornée, où il nous présenta une Dame qu'il appella devant nous sa sœur Dorothée, & qui pouvoit avoir dix-neuf

à

à vingt ans. Elle étoit fort parée, comme une personne qui s'étant attenduë à notre visite avoit envie de nous paroître aimable; & s'offrant à ma vûë avec tous ses charmes, elle fit sur moi la même impression qu'Antonia, c'est-à-dire que je fus troublé; mais je cachai si bien mon trouble, que Scipion même ne le remarqua pas. Notre conversation roula, comme celle du jour précedent, sur le plaisir mutuel que nous nous faisions de nous voir quelquefois & de vivre ensemble en bons voisins. Il ne nous parla point encore de Séraphine, & nous ne lui dîmes rien qui pût l'engager à nous déclarer son amour; nous étions bien aises de le voir venir là-dessus. Pendant notre entretien je jettois souvent la vûë sur Dorothée, quoique j'affectasse de l'envisager le moins qu'il m'étoit possible; & toutes les fois que mes regards rencontroient les siens, c'étoient autant de traits nouveaux qu'elle me lançoit dans le cœur. Je dirai pourtant, pour rendre une éxacte justice à l'objet aimé, que ce n'étoit point une beauté parfaite: si elle avoit la peau d'une blancheur éblouïssante & la bouche plus vermeille que la rose, son nez étoit un peu trop long & ses

yeux trop petits : cependant le tout ensemble m'enchantoit.

Enfin je ne sortis point du Château de Jutella comme j'y étois entré ; & m'en retournant à Lyrias l'esprit rempli de Dorothée, je ne voyois qu'elle, je ne parlois que d'elle. Comment donc, mon Maître, me dit Scipion en me considerant d'un air étonné, vous étes bien occupé de la sœur de Don Juan ! vous auroit-elle inspiré de l'amour ? Oüi, mon ami, lui répondis-je, & j'en rougis de honte : O Ciel ! moi qui depuis la mort d'Antonia ai regardé mille jolies personnes avec indifference, faut-il que j'en rencontre une qui m'enflamme à mon âge, sans que je puisse m'en défendre ? Hé-bien, Monsieur, reprit le fils de la Coscolina, vous devez vous applaudir de l'aventure, au lieu de vous en plaindre ; vous étes encore dans un âge où il n'y a point de ridicule à brûler d'une amoureuse ardeur, & le tems n'a point assez flétri votre front pour vous ôter l'esperance de plaire. Croyez-moi, quand vous reverrez Don Juan, demandez-lui hardiment sa sœur : il ne peut la refuser à un homme comme vous ; & d'ailleurs, s'il faut absolument être Gentilhomme pour épouser Dorothée, ne l'êtes-

vous pas? vous avez des Lettres de Noblesse, cela suffit pour votre posterité: lorsque le tems aura mis sur ces Lettres le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les Maisons, après quatre ou cinq générations la race des Santillanes sera des plus illustres.

CHAPITRE DERNIER.

Du double Mariage qui fut fait à Lyrias, & qui finit enfin l'Histoire de Gil Blas de Santillane.

SCIPION m'encouragea par ce discours à me déclarer Amant de Dorothée, sans songer qu'il m'exposoit à essuyer un refus. Je ne m'y déterminai néanmoins qu'en tremblant. Quoique je ne parusse pas avoir mon âge & que je pusse me donner dix bonnes années moins que je n'en avois, je ne laissois pas de me croire bien fondé à douter que je plûs à une jeune beauté. Je pris pourtant la résolution d'en risquer la demande sitôt que je verrois son frere, qui de son côté n'étant pas sûr d'obtenir ma filleule, n'étoit pas sans inquiétude.

Il revint à mon Château le lendemain.

matin dans le tems que j'achevois de m'habiller. Seigneur de Santillane, me dit-il, je viens aujourd'hui à Lyrias pour vous parler d'une affaire sérieuse. Je le fis passer dans mon cabinet, où d'abord entrant en matiere : Je crois, continua-t'il, que vous n'ignorez pas le sujet qui m'amene : J'aime Séraphine. Vous pouvez tout sur son pere ; je vous prie de me le rendre favorable ; faites-moi obtenir l'objet de mon amour : Que je vous doive le bonheur de ma vie. Seigneur D. Juan, lui répondis-je : comme vous allez d'abord au fait, vous ne trouverez pas mauvais que je suive votre éxemple, & qu'après vous avoir promis mes bons offices auprès du pere de ma filleule, je vous demande les vôtres auprès de votre sœur.

A ces derniers mots D. Juan laissa éclater une agréable surprise, dont je tirai un augure favorable. Seroit-il possible, s'écria-t'il ensuite, que Dorothée eût fait hier la conquête de votre cœur ? Elle m'a charmé, lui dis-je, & je me croirai le plus heureux de tous les hommes, si ma recherche vous plaît à l'un & à l'autre. C'est de quoi vous devez être assuré, me repliqua-t'il ; tout Nobles que nous sommes, nous ne dédaignerons pas votre alliance. Je suis bien aise, lui répar-

tis-je, que vous ne fassiez pas difficulté de recevoir pour beau-frere un Roturier: je vous en estime davantage, vous montrez en cela votre bon esprit; mais quand vous seriez assez vain pour ne vouloir accorder la main de votre sœur qu'à un Noble, sçachez que j'ai de quoi contenter votre vanité: J'ai travaillé vingt ans dans les Bureaux du Ministère; & le Roi, pour récompenser les services que j'ai rendus à l'Etat, m'a gratifié des Lettres de Noblesse que je vais vous faire voir. En achevant ces paroles, je tirai mes Patentes d'un tiroir où je les tenois humblement cachées, & je les présentai au Gentilhomme, qui les lut d'un bout à l'autre attentivement avec une extréme satisfaction. Voilà qui est bon, reprit-il en me les rendant, Dorothée est à vous. Et vous, m'écriai-je, comptez sur Séraphine.

Ces deux Mariages furent donc ainsi résolus entre nous. Il ne fut plus question que de sçavoir si les futures y consentiroient de bonne grace; car D. Juan & moi, également délicats, nous ne prétendions point les obtenir malgrè elles. Ce Gentilhomme retourna au Château de Jutella pour me proposer à sa

sœur ; & moi j'assemblai Scipion, Béatrix & ma filleule, pour leur fair part de l'entretien que je venois d'avoir avec ce Cavalier. Béatrix fut d'avis qu'on l'acceptât pour époux sans hésiter, Et Séraphine fit connoître par son silence qu'elle étoit du sentiment de sa mere. Pour le pere, il ne fut pas à la vérité d'une autre opinion ; mais il témoigna quelqu'inquiètude sur la dot qu'il faudroit, disoit il, donner à un Gentilhomme dont le Château avoit un si pressant besoin de réparation. Je fermai la bouche à Scipion, en lui disant que cela me regardoit, & que je faisois présent à ma filleule de quatre mille pistoles pour payer sa dot.

Je revis D. Juan dès le soir même. Vos affaires, lui dis-je, vont à merveilles ; je souhaite que les miennes ne soient pas dans un plus mauvais état. Elles vont aussi le mieux du monde, me répondit-il ; je n'ai pas été à la peine d'employer l'autorité pour avoir le consentement de Dorothée ; votre personne lui revient, & vos manieres lui plaisent. Vous apprehendiez de n'être pas de son goût, & elle craint avec plus de raison que n'ayant à vous offrir que son cœur & sa main..... Que voudrois-je de plus ? in-

terrompis-je tout transporté de joye ; puisque la charmante Dorothée n'a point de répugnance à lier son sort au mien, c'est tout ce que je demande : je suis assez riche pour l'épouser sans dot, & sa seule possession comblera tous mes vœux.

D. Juan & moi, fort satisfaits d'avoir heureusement amené les choses jusques-là, nous résolumes, pour hâter nos nôces, d'en supprimer les céremonies superfluës. J'abouchai ce Gentilhomme avec les parens de Séraphine ; & après qu'ils furent convenus des conditions du mariage ; il prit congé de nous, en nous promettant de revenir le lendemain avec Dorothée. L'envie que j'avois de paroître agréable à cette Dame, me fit employer trois bonnes heures pour le moins à m'ajuster, à m'adoniser ; encore ne pûs-je parvenir à me rendre content de ma personne. Pour un adolescent qui se prépare à voir sa Maîtresse, ce n'est qu'un plaisir ; mais pour un homme qui commence à vieillir, c'est une occupation. Cependant je fus plus heureux que je ne le méritois : je revis la sœur de Don Juan, & j'en fus regardé d'un œil si favorable, que je m'imaginai valoir encore

quelque chose. J'eus avec elle un long entretien. Je fus charmé du caractere de son esprit, & je jugeai qu'avec de bonnes façons & beaucoup de complaisance je deviendrois un époux chéri. Plein d'une si douce esperance, j'envoyai chercher deux Notaires à Valence, qui firent le Contrat de mariage; puis nous eûmes recours au Curé de Paterna, qui vint à Lyrias, & nous maria D. Juan & moi à nos Maîtresses.

Je fis donc allumer pour la seconde fois le flambeau de l'Hymenée, & je n'eus pas sujet de m'en repentir. Dorothée en femme vertueuse se fit un plaisir de son devoir; & sensible au soin que je prenois d'aller au devant de ses désirs, elle s'attacha bientôt à moi comme si j'eusse été jeune. D'une autre part, Don Juan & ma filleule s'enflammerent d'une ardeur mutuelle; & ce qu'il y a de singulier, les deux belles-sœurs conçurent l'une pour l'autre la plus vive & la plus sincère amitié. De mon côté je trouvai dans mon beau-frere tant de bonnes qualités, que je me sentis naître pour lui une véritable affection, qu'il ne paya point d'ingratitude. Enfin l'union qui régnoit entre nous tous étoit telle, que le soir

lorſqu'il falloit nous quitter pour nous raſſembler le lendemain, cette ſéparation ne ſe faiſoit pas ſans peine ; ce qui fut cauſe que des deux familles nous réſolûmes de n'en faire qu'une, qui demeureroit tantôt au Château de Lyrias, & tantôt à celui de Jutella, auquel pour cet effet on fit de grandes réparations des piſtoles de Son Excellence.

Il y a déja trois ans, ami Lecteur, que je mene une vie délicieuſe avec des perſonnes ſi chères. Pour comble de ſatisfaction, le Ciel a daigné m'accorder deux Enfans dont l'éducation va devenir l'amuſement de mes vieux jours, & dont je crois pieuſement être le pere.

Fin du douzième & dernier Livre.

De l'Imprimerie de QUILLAU; 1747.

TABLE DES CHAPITRES,

Contenus en ce quatriéme Tome.

LIVRE DIXIE'ME.

LIVRE ONZIE'ME.

LIVRE DOUZIE'ME.

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le quatriéme Tome de l'Histoire de Gil Blas de Santillane, par M.* LE SAGE; & je crois qu'étant donné au Public, il soutiendra toute la réputation que l'Auteur s'est acquise par les trois premiers Tomes. Fait à Paris, le 29 Octobre 1738. DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevot de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre bien amé le Sieur JEAN-BAPTISTE JUIN, Marchand de papier à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public l'*Histoire de Gil Blas de Santillane, les œuvres de Theâtre des Sieurs Champmesle & Baron, l'Ecole des Officiers de bouche, Nouveaux Recueils des plus beaux secrets de Médecine, par l'Emery*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément & autant de fois que bon lui semblera & de les vendre & faire vendre & dé-

biter par tout notre Royaume, pendant le temps de neuf années consécutives ; à compter du jour de la datte desdites Présentes Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelques qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter n'y contrefaire lesdits Ouvrages cidessus exposés en tout ni en partie ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers a Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs : & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notament à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copies à l'impression, desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit, très cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit sieur Exposant, ou ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes re-

quis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir, Donné à Paris le trentiéme jour de Janvier, l'An de Grace mil sept cens trente-neuf & de notre Regne le vingt-quatriéme par le Roi, en son Conseil SAINSON.

Registré sur le Registre X de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 189. fol. 173. conformement au Reglement de 1723. qui fait deffense Art. 4. à toutes Personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la dite Chambre Royale & Syndicale huit Exemplaires de chacun prescrits par l'Article 108 du même Reglement. A Paris le 8 Mars 1739.

Signé, LANGLOIS, Syndic.

Je reconnois avoir cedé à Messieurs Lambert & Durand Libraires à Paris, mon droit au Privilege de l'autre part, pour ce qui regarde seulement les secrets de Medecine par M. l'Emery. A Paris le 19 Janvier 1740. JUIN.

Et par acte en date du 6 Decembre 1740. le sieur Juin a cedé toutes ses prétentions au présent Privilége, aux sieurs Pierre Gandouin, Gabriel valleyre, Huart, Nyon Fils, Clouzier, Prault fils, Bordelet, David l'ainé, Damonneville, Ganeau.

Illus. 1, 18. 33, 64. 94, 198
350



